

all.

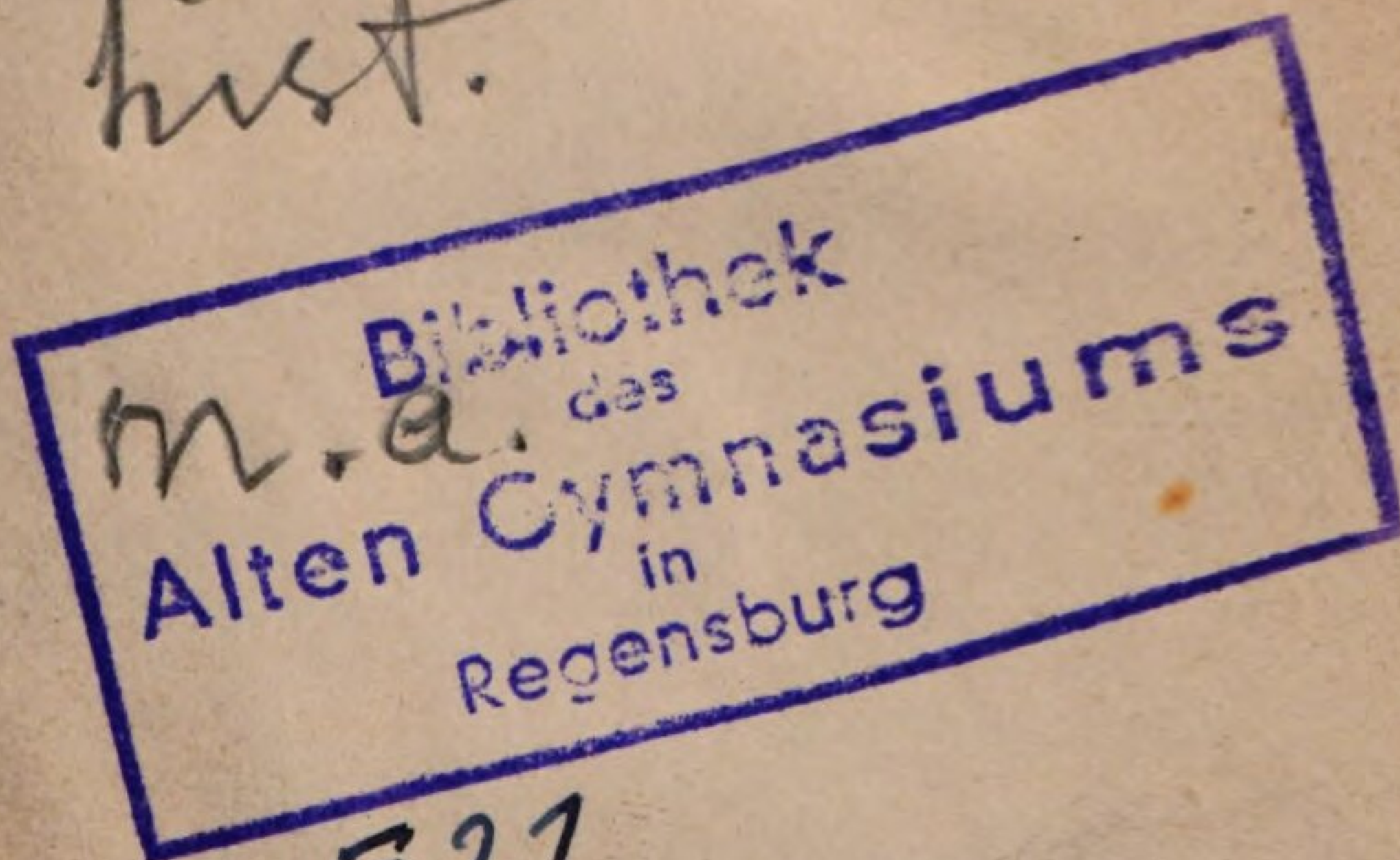
6

5

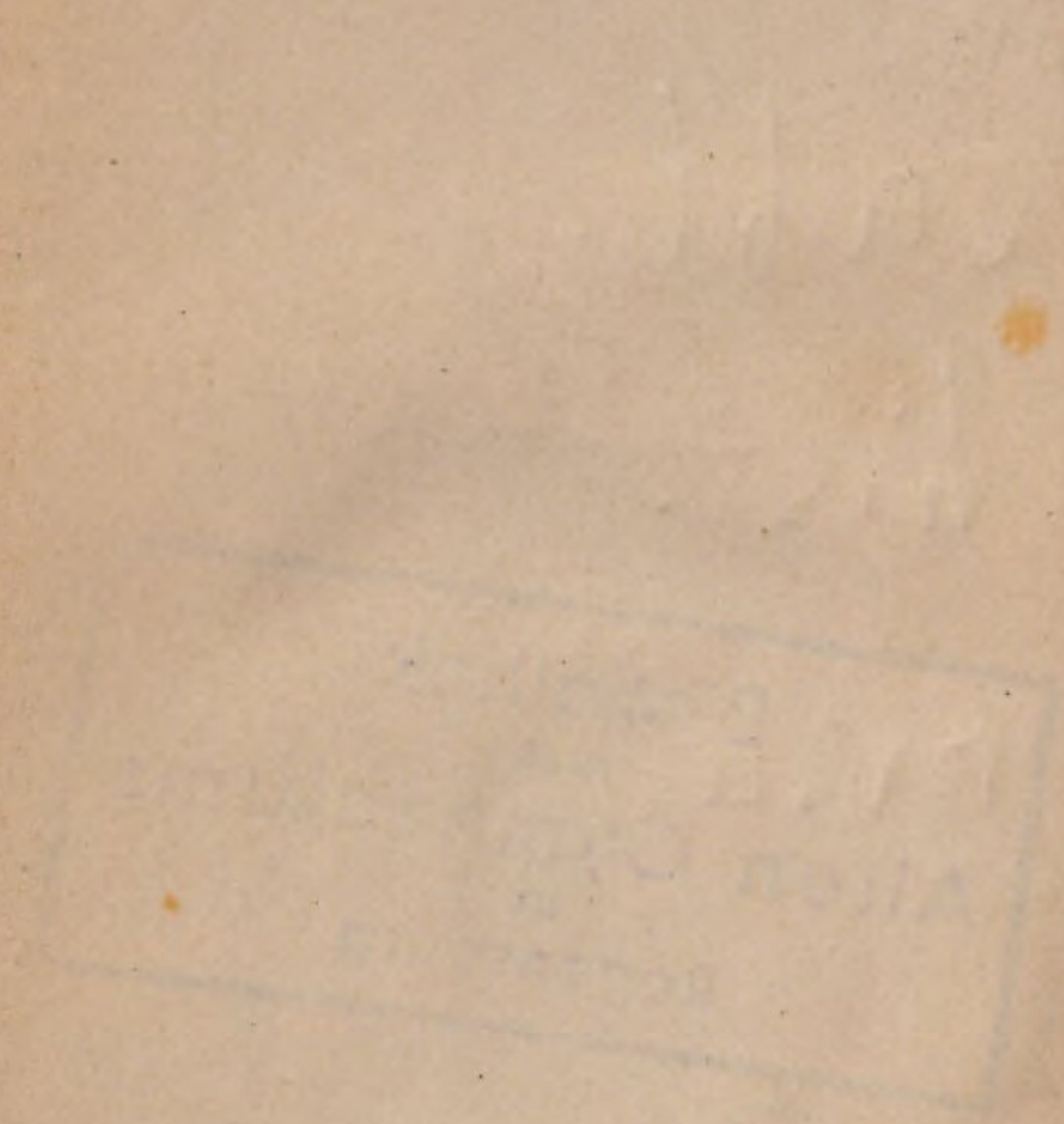
Staatliche Bibliothek
Regensburg

Call. 446 (25)

Tabl.
hist.



F 27



BIBLIOTHEK

GEOLOGISCHE UND INTERESSANTE
FRANZÖSISCHE WERKE

ZUM GEBRAUCH DER
AUSGEWÄHLT UND MIT DER
DER UNIVERSITÄT GELIEHEND
AUSGESTATTET

Dr. J. A. G. G. G.
Provisor-Schule

Geometrie
Montes

MONTES

DRUCK & VERLAG DES VERLAGS

BIBLIOTHEK

**GEDIEGENER UND INTERESSANTER
FRANZÖSISCHER WERKE.**

**ZUM GEBRAUCHE HÖHERER BILDUNGSANSTALTEN
AUSGEWÄHLT UND MIT DEN BIOGRAPHIEN
DER BETREFFENDEN CLASSIKER
AUSGESTATTET**

VON

Dr. ANT. GOEBEL,
Provinzial-Schulrath,

FÜNFUNDZWANZIGSTES BÄNDCHEN.

MÜNSTER,

DRUCK & VERLAG DER THEISSING'SCHEN BUCHHANDLUNG.

TABLEAUX HISTORIQUES

DU MOYEN AGE.

TIRÉS DES OEUVRES

DE

THIERRY, CAPEFIGUE, VERTOT,
CHATEAUBRIAND.

AVEC UN VOCABULAIRE HISTORIQUE
ET GÉOGRAPHIQUE.

ÉDITION STÉRÉOTYPE

F27

MUNSTER,

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE THEISSING.

TABLEAUX HISTORIQUES

DU MOYEN AGE.

TIRÉS DES ŒUVRES

DE

THEOPHYLACTE, CATACOMBE, VERTOT,
CHATELAIN.

AVEC UN VOCABULAIRE HISTORIQUE
ET GÉOGRAPHIQUE.

ÉDITION STÉNOGRAPHIQUE

Staatliche Bibliothek
Regensburg

G. 1964 / 423

I n h a l t.

	Seite.
Augustin Thierry:	
1. Conquêtes des Danois en Angleterre .	1
2. Alfred le Grand	16
3. Edward. Ethelstan. Edred	27
4. Sven. Elfez. Knut le Grand	35
5. Roll le Marcheur	58
6. Hereward	73
7. Retour de Richard Coeur-de-Lion . .	93
8. Robin Hood	119
Capefigue:	
Fêtes de la cour de Philippe-Auguste .	133
Vertot:	
Le Vainqueur du Dragon	161
Châteaubriand:	
Mort de S. Louis	177

Index

Table

Alphabetical

1	Alphabetical
18	Alphabetical
27	Alphabetical
35	Alphabetical
58	Alphabetical
78	Alphabetical
98	Alphabetical
115	Alphabetical

Alphabetical

123	Alphabetical
-----	--------------

Alphabetical

161	Alphabetical
-----	--------------

Alphabetical

177	Alphabetical
-----	--------------

Vorbemerkungen.

„Uns ist in alten maeren wonders vil geseit
von helden lobebaeren, von grôzer kuonheit,
von fröuden hôchgezîten, von weinen und von klagen;
von küener recken strîten muget ir nu wunder
hoeren sagen.“

Vorliegendes Bändchen bringt eine Reihe kleinerer, aber wohl abgerundeter Geschichtsstücke von ebenso classischer Darstellung als anziehendem und belehrendem Inhalte. Das Meisterwerk Aug. Thierry's *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands* hat den reichsten Stoff dazu hergeben müssen. Die kühnen Irrfahrten und Züge der Normannen, ihr Singen und Sagen; der Angelsachsen heldenmüthiges Ringen und Kämpfen, ihre nie erlöschende Vaterlandsliebe, ihre volksthümliche und doch so hoch poetische Vergangenheit, in alten Liedern vielfach gefeiert; der Heros der Ritterzeit, Richard Löwenherz, wie der Heros der „Waldkönige“, Robin Hood; ein Alfred der Grosse, ein Kanut der Grosse . . . nehmen abwechselnd unsre ganze Aufmerk-

VIII VORBEMERKUNGEN.

samkeit in Anspruch. — Capefigue's lebendige Schilderung ruft uns weg vom Schlachtfeld mitten hinein ins friedliche Treiben eines mittelalterlichen Königshofs mit seinen festlichen Gelagen, Turnieren und Jagden, mit seinen Troubadours und Minstrels. — Vertot hingegen versetzt uns in den Orient unter die christlichen Ordensritter, welche der Ausbreitung der moslemitischen Barbarei so lange kräftigen Widerstand geleistet haben. Der gefeierte Held, der den „*Kampf mit dem Drachen**)“ gekämpft, Dieudonné de Gozon, wird uns seinem ganzen Leben und Wirken nach hier vorgeführt. — Châteaubriand endlich weist uns in seinem Tode des h. Ludwig auf das letzte Ziel des Christen hin, indem er uns das fromme Ende eines Monarchen, der früh genug das salomonische *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* . . . erkannt hat, in beredter Darstellung beschreibt und damit ein Bild der religiösen Anschauung einer kräftigen und frommen Vorzeit entwirft. Somit liefert dieses Bändchen in der Reihenfolge seiner Bilder wirklich ein vollständiges Gemälde des

*) Es wird als bekannt vorausgesetzt, dass Schiller den Stoff zu seinem Gedichte der *Kampf mit dem Drachen* aus Vertot's *Histoire des chevaliers de Malte* entnommen hat.

Dichtens und Trachtens eines vergangenen Zeit-
alters durch alle Phasen des gesellschaftlichen
und menschlichen Lebens bis zum Grabe hin.

Was nun die Classiker angeht, welche zu
diesem Bändchen beigesteuert haben, so sind
alle ausser Vertot bereits aus frühern Bänd-
chen unsrer Sammlung bekannt. Die Lebens-
beschreibung von Augustin Thierry, der
übrigens inzwischen im J. 1857 der Welt
und der Wissenschaft durch den Tod entrissen
worden ist, gibt Bändchen VII, die von Cape-
figue Bändch. II, die von Châteaubriand
Bändch. XIII; um uns daher nicht zu wieder-
holen, beschränken wir uns darauf, die bio-
graphischen Nachrichten über Vertot aus der
Biographie universelle folgen zu lassen.

Vertot (René-Aubert, abbé de), célèbre
historien, né le 25 novembre 1655 au château
de Benetot dans le pays de Caux, embrassa
l'état ecclésiastique et ne tarda pas à donner
des preuves d'une dévotion extraordinaire, qui
le conduisit, à l'insu de sa famille, dans un
couvent de capucins. Mais bientôt sa vie fut
en péril, et on le décida, non sans peine, à
entrer dans l'ordre moins austère des Prémon-
trés. Le prieuré de Joyenval lui fut conféré
par un bref du pape et des lettres du roi;

mais les murmures de ses confrères le décidèrent à s'en démettre, et il obtint la cure de Croissy-la-Garenne près de Marly. Il se livra à l'étude, sans négliger ses devoirs de pasteur, et fit imprimer en 1689 son premier ouvrage *l'Histoire de la conjuration de Portugal*. Bientôt après il obtint une cure d'un assez gros revenu, aux portes de Rouen, et n'en travailla qu'avec plus d'ardeur. Sept ans après son premier ouvrage, il publia *l'Histoire des révolutions de Suède*, dont 5 éditions parurent coup sur coup, avec la même date, et qui fut traduite en plusieurs langues. En 1701, lorsque le roi donna une forme nouvelle à l'Académie des inscriptions, Vertot reçut le titre d'associé. On se relâcha pour lui de la rigueur du règlement qui exigeait résidence, et il lui fut permis de ne venir siéger qu'en 1703. Il fut nommé pensionnaire en 1705, et dès lors nul ne se montra plus assidu ni plus zélé. En 1710 il fit paraître un *Traité de la mouvance de Bretagne*, où il combattait les prétentions des Bretons à se dire indépendants de la monarchie française, avec laquelle ils étaient liés plutôt que confondus. Mais son oeuvre favorite était *l'Histoire des révolutions de la république romaine*, qui parut en 1719 et

obtint des applaudissements universels. Ce fut alors que l'ordre de Malte le pria de rédiger ses annales en un corps complet d'histoire, qu'il publia en 1726. Pendant qu'il travaillait à ce long ouvrage, il fut nommé secrétaire-interprète, puis secrétaire des commandements de la princesse de Bade, femme du duc d'Orléans, fils du régent, et se trouva ainsi en possession d'un revenu considérable et d'un logement au Palais-Royal. Il passa la dernière partie de sa vie dans l'aisance et le repos, mais aussi dans un état d'infirmité continuelle, qui l'empêcha d'exécuter les divers projets qu'il avait en tête.

Vertot mourut le 15 juin 1735. On dut regretter de son temps plus qu'on ne le ferait aujourd'hui, qu'il eût cessé d'écrire. L'histoire était pour lui, avant tout, une oeuvre littéraire; il n'aspirait point à saisir la vérité de couleur et négligeait le scrupuleux détail des faits pour viser presque uniquement à l'effet dramatique. On entend de nos jours autrement le devoir de l'historien. L'édition la plus complète des *Oeuvres choisies* est celle de Paris, 1819 à 1821, 12 vol. in 8°.

obtint des applaudissements universels. Ce fut
alors que l'ordre de Malte le pria de rédiger
ses annales en un corps complet d'histoire.
qu'il publia en 1736. L'ouvrage qu'il travaillait
à ce long ouvrage, il fut nommé & ordonné
interprète, puis secrétaire des commandements
de la princesse de Bado, femme du duc d'Orléans.
Ils de même, et se trouva ainsi en
possession d'un revenu considérable et d'un
logement au Palais-Royal. Il passa la dernière
partie de sa vie dans l'aisance et le repos,
mais aussi dans un état d'infirmité continuelle,
qui l'empêcha d'exécuter les divers projets
qu'il avait en tête.

Verot mourut le 15 juin 1737. On fut
regretter de son temps plus qu'on ne le ferait
aujourd'hui, qu'il eût cessé d'écrire. L'histoire
était pour lui, avant tout, une œuvre littéraire;
il n'aspire point à servir la vérité de contour
et négligeait le scrupuleux détail des faits
pour viser presque uniquement à l'effet dra-
matique. On entend de nos jours autre-
ment de l'histoire. L'édition la plus com-
plète des Œuvres choisies est celle de Pa-
ris, 1815 à 1821, 12 vol. in 8°.

AUGUSTIN THIERRY.

**LES PLUS BELLES ÉPISODES DE
L'HISTOIRE DE L'ANGLETERRE ET DES
NORMANDS.**

I.

Conquêtes des Danois en Angleterre.

1. Il y avait plus d'un siècle et demi que la Bretagne méridionale presque entière portait le nom de terre des Anglais, et que, dans le langage de ses possesseurs de race germanique, le nom de Breton ou celui de Gallois signifiait serviteur et tributaire, lorsque des hommes inconnus vinrent, avec trois vaisseaux, aborder à l'un des ports de la côte orientale. Afin d'apprendre d'où ils venaient et ce qu'ils voulaient, le magistrat saxon du lieu se rendit au rivage; les inconnus le laissèrent approcher et l'entourèrent; puis, fondant tout à coup sur lui et sur son escorte, ils le tuèrent, pillèrent les habitations voisines, et remirent promptement à la voile (l'an 787.)

2 ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE

Telle fut la première apparition, en Angleterre, des pirates du nord appelés Danois ou Normands, selon qu'ils venaient des îles de la mer Baltique ou de la côte du Norwége. Ils descendaient de la même race primitive que les Anglo-Saxons et les Franks; ils parlaient même un langage intelligible pour ces deux peuples; mais ce signe d'une antique fraternité ne préservait de leurs incursions hostiles ni la Bretagne saxonne, ni la Gaule franke, ni même le territoire d'outre-Rhin, exclusivement habité par des nations germaniques. La conversion des Teutons méridionaux à la foi chrétienne avait rompu tout lien de fraternité entre eux et les Teutons du nord. Au neuvième siècle, l'homme du nord se glorifiait encore du titre de fils d'Odin, et traitait d'apostats les Germains enfants de l'Église; il ne les distinguait point des populations vaincues dont ils avaient adopté le culte. Franks ou Gaulois, Longobards ou Latins, tous étaient également odieux pour l'homme demeuré fidèle aux anciennes divinités de la Germanie. Une sorte de fanatisme religieux et patriotique s'alliait ainsi dans l'âme des Scandinaves à la fougue déréglée de leur caractère et à une soif de gain insatiable. Ils versaient avec plaisir le sang des prêtres, aimaient surtout à piller les églises, et faisaient coucher leurs chevaux dans les chapelles des palais. Quand ils venaient de dévaster et d'incendier quelque can-

L'ANGLETERRE ET DES NORMANDS. 3

ton du territoire chrétien: „Nous leur avons chanté la messe des lances, disaient-ils par dérision; elle a commencé de grand matin, et elle a duré jusqu'à la nuit.“

2. En trois jours de traversée par le vent d'est, les flottes de barques à deux voiles des Danois et des Norwégiens arrivaient au sud de la Bretagne; les soldats de chaque flotte obéissaient en général à un chef unique, dont le vaisseau se distinguait des autres par quelque ornement particulier. C'était le même chef qui commandait encore, lorsque les pirates débarqués marchaient en bataillons, soit à pied, soit à cheval. On le saluait du titre germanique que les langues du midi rendent par le mot *roi*; mais il n'était roi que sur mer et dans le combat; car, à l'heure du festin, toute la troupe s'asseyait en cercle, et les cornes remplies de bière passaient de main en main, sans qu'il y eût ni premier ni dernier. *Le roi de mer* était partout suivi avec fidélité et toujours obéi avec zèle, parce que toujours il était renommé comme le plus brave entre les braves, comme celui qui n'avait jamais dormi sous un toit de planches, qui jamais n'avait vidé la coupe auprès d'un foyer abrité.

Il savait gouverner le vaisseau comme un bon cavalier manie son cheval; il courait, pendant la manoeuvre, sur les rames en mouvement, lançait en jouant trois piques au som-

4 ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE

met du grand mât, et alternativement les recevait dans sa main, les lançait de nouveau et les recevait encore, sans les manquer une seule fois. Égaux sous un pareil chef, supportant légèrement leur soumission volontaire et le poids de leur armure de maille, qu'ils se promettaient d'échanger bientôt contre un égal poids d'or, les pirates danois cheminaient gaiement sur *la route des cygnes*, comme disent leurs vieilles poésies nationales. Tantôt ils côtoyaient la terre, et guettaient leur ennemi dans les détroits, les baies et les petits mouillages, ce qui leur fit donner le nom de *Vikings* ou *Enfants des anses*; tantôt ils se lançaient à sa poursuite, à travers l'Océan. Les violents orages des mers du nord dispersaient et brisaient leurs frêles navires; tous ne rejoignaient point le vaisseau du chef, au signal du ralliement; mais ceux qui survivaient au naufrage n'en avaient ni moins de confiance ni plus de souci; ils se riaient des vents et des flots qui n'avaient pu leur nuire: „La force de la tempête, chantaient-ils, aide le bras de nos rameurs! l'ouragan est à notre service, il nous jette où nous voulions aller.“

3. La première grande armée de corsaires danois et normands qui se dirigea vers l'Angleterre aborda sur la côte de Cornouaille (en 835); et les indigènes de ce pays, réduits par les Anglais à la condition de tributaires, se joignirent aux ennemis de leurs conquérants,

L'ANGLETERRE ET DES NORMANDS. 5

soit dans l'espoir de regagner quelque peu de liberté, soit pour satisfaire simplement leur passion de vengeance nationale. Les hommes du nord furent repoussés, et les Bretons de Cornouaille restèrent sous le joug des Saxons (838); mais, peu de temps après, d'autres flottes abordant du côté de l'est, amenèrent les Danois en si grand nombre, que nulle force ne put les empêcher de pénétrer au cœur de l'Angleterre. Ils remontaient le cours des grands fleuves, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé un lieu de station commode; là ils descendaient de leurs barques, les amarraient ou les tiraient à sec, se répandaient sur le pays, enlevaient de toutes parts les bêtes de somme, et de marins se faisaient cavaliers, comme s'expriment les chroniques du temps. D'abord, ils se bornèrent à piller et à se retirer ensuite, laissant derrière eux, sur les côtes, quelques postes militaires et de petits camps retranchés, pour protéger leur prochain retour; mais bientôt, changeant de tactique, ils s'établirent à demeure fixe, comme maîtres du sol et des habitants, et refoulèrent la race anglaise du nord-est vers le sud-ouest, comme celle-ci avait refoulé l'ancienne population bretonne de la mer de Gaule vers l'autre mer (838—865).

4. *Les rois de mer* qui attachèrent leur nom aux événements de cette grande invasion, sont: Ragnar-Lodbrog et ses trois fils, Hubbo,

6 ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE

Ingvar et Alfdén. Le surnom du père, qui signifie *pantalon à poil*, lui vient de ce qu'il portait habituellement, comme les simples matelots scandinaves, de larges hauts-de-chausses de peau de chèvre ayant le poil en dehors. Fils d'un Norvégien et de la fille du roi de l'une des îles danoises, il avait obtenu, soit de gré, soit de force, la royauté de toutes ces îles; mais la fortune lui devint contraire; il perdit ses possessions territoriales; et alors, armant des vaisseaux et rassemblant une troupe de pirates il se fit *roi de mer*. Ses premières courses eurent lieu dans la Baltique et sur les côtes de la Frise et de la Saxe; puis il fit de nombreuses descentes en Bretagne et en Gaule, toujours heureux dans ses entreprises, qui lui valurent de grandes richesses et un grand renom. Après trente ans de succès obtenus avec une simple flotte de barques, Ragnar, dont les vues s'étaient agrandies, voulut essayer son habileté dans une navigation plus savante, et fit construire deux vaisseaux qui surpassaient en dimension tout ce qu'on avait jamais vu dans le nord. Vainement sa femme Aslauga, avec ce bon sens précautionneux qui, chez les femmes scandinaves, passait pour le don de prophétie, lui remontra les périls où cette innovation l'exposait; il ne l'écouta point, et s'embarqua, suivi de plusieurs centaines d'hommes (865). L'Angleterre était le but de cette expédition d'un nouveau genre;

L'ANGLETERRE ET DES NORMANDS. 7

les pirates coupèrent gaiement les câbles qui retenaient les deux navires, et, comme ils disaient eux-mêmes dans leur langage poétique, lâchèrent la bride à leurs grands chevaux marins.

5. Tout alla bien pour le roi de mer et ses compagnons, tant qu'ils voguèrent au large; mais ce fut aux approches des côtes que les difficultés commencèrent. Leurs gros vaisseaux mal dirigés échouèrent et se brisèrent sur des bas-fonds, d'où les bateaux de construction danoise auraient pu sortir aisément; les équipages furent contraints de se jeter à terre, privés de tout moyen de retraite. Le rivage où ils débarquèrent ainsi malgré eux était celui du Northumberland; ils s'y avancèrent en bon ordre, ravageant et pillant, selon leur usage, comme s'ils ne se fussent pas trouvés dans une position désespérée. A la nouvelle de leurs dévastations, Aella, roi du pays, se mit en marche et les attaqua avec des forces supérieures; le combat fut acharné, quoique très inégal; et Ragnar, enveloppé dans un manteau que sa femme lui avait donné en partant, pénétra quatre fois dans les rangs ennemis. Mais presque tous ses compagnons ayant succombé, lui-même fut pris vivant par les Saxons. Le roi Aella se montra cruel envers son prisonnier; non content de le faire mourir, il voulut lui infliger des tortures inusitées. Lodbrog fut enfermé dans un cachot

8 ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE

rempli, disent les chroniques, de vipères et de serpents venimeux. Le *chant de mort* de ce fameux roi de mer devint célèbre, comme l'un des chefs-d'œuvre de la poésie scandinave. On l'attribuait avec peu de fondement, au héros lui-même; mais quel qu'en soit l'auteur, ce morceau porte la vive empreinte du fanatisme de guerre et de religion qui rendait si terribles, au neuvième siècle, les Vikings danois et normands.

6. „Nous avons frappé de nos épées, dans le temps où, jeune encore, j'allais vers l'Orient apprêter aux loups un repas sanglant, et dans ce grand combat où j'envoyai au palais d'Odin tout le peuple de Helsinghie. De là nos vaisseaux nous portèrent à l'embouchure de la Vistule, où nos lances entamèrent les cuirasses, et où nos épées rompirent les boucliers.“

„Nous avons frappé de nos épées, le jour où j'ai vu des centaines d'hommes couchés sur le sable, près d'un promontoire d'Angleterre; une rosée de sang dégouttait des épées; les flèches sifflaient en allant chercher les casques.“

„Quel est le sort d'un homme brave, si ce n'est de tomber des premiers? Celui qui n'est jamais blessé mène une vie ennuyeuse, et il faut que l'homme attaque l'homme, ou résiste au jeu des combats.“

L'ANGLETERRE ET DES NORMANDS. 9

„Nous avons frappé de nos épées; maintenant j'éprouve que les hommes sont esclaves du destin et obéissent aux décrets des fées qui président à leur naissance. Jamais je n'aurais cru que la mort dût me venir de cet Aella, quand je poussais mes planches si loin à travers les flots, et donnais de tels festins aux bêtes carnassières. Mais je ris de plaisir en songeant qu'une place m'est réservée dans les salles d'Odin, et que là bientôt, assis au banquet, nous boirons la bière dans de larges crânes.“

„Nous avons frappé de nos épées. Si les fils d'Aslauga savaient les angoisses que j'éprouve, s'ils savaient que les serpents venimeux m'enlacent et me couvrent de morsures, ils tressailleraient tous, et voudraient courir au combat; car la mère que je leur laisse leur a donné des coeurs vaillants. Une vipère m'ouvre la poitrine et pénètre jusqu'à mon coeur; je suis vaincu: mais bientôt, j'espère, la lance d'un de mes fils traversera les flancs d'Aella.“

„Nous avons frappé de nos épées dans cinquante et un combats; je doute qu'il y ait parmi les hommes un roi plus fameux que moi. Dès ma jeunesse, j'ai versé le sang et désiré une pareille fin. Envoyées vers moi par Odin, les déesses m'appellent et m'invitent; je vais, assis aux premières places, boire la bière avec les dieux. Les heures de ma vie s'écoulent; c'est en riant que je mourrai.“

10 ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE

7. Ce fier appel à la vengeance et aux passions guerrières, chanté premièrement dans une cérémonie funèbre, courut ensuite de bouche en bouche, partout où Ragnar-Lodbrog avait eu des admirateurs. Non seulement ses fils, ses parents, ses amis, mais une foule d'aventuriers et de jeunes gens de tous les royaumes du nord y répondirent. En moins d'un an (866), et sans qu'aucune nouvelle hostile parvînt en Angleterre, huit rois de mer et vingt *īarls* ou chefs du second ordre, se confédérant ensemble, réunirent leurs vaisseaux et leurs soldats. C'était la plus grande flotte qui fût jamais partie de Danemarck pour une expédition lointaine. Elle devait aborder au Northumberland; mais une méprise des pilotes la porta plus au sud, vers la côte d'Est-Anglie.

Incapables de repousser un si grand armement, les gens du pays firent aux Danois un accueil pacifique (867); et ceux-ci en profitèrent pour amasser des vivres, réunir des chevaux et attendre des renforts d'outre-mer; puis, quand ils se crurent assurés du succès, ils marchèrent sur York, capitale de la Northumbrie, dévastant et brûlant tout sur leur passage. Les deux chefs de ce royaume, Osbert et Aella, concentrèrent leurs forces sous les murs de la ville, pour livrer une bataille décisive. D'abord les Saxons eurent l'avantage; mais ils se lancèrent avec trop d'imprudence à la poursuite de l'ennemi, qui, s'apercevant

L'ANGLETERRE ET DES NORMANDS. 11

de leur désordre, revint sur eux et les défit complètement. Osbert fut tué en combattant, et, par une singulière destinée, Aella, tombé vivant entre les mains des fils de Lodbrog, expia dans des tortures inouïes le supplice infligé à leur père.

8. La vengeance était consommée, mais alors une autre passion, celle du pouvoir, se fit sentir aux chefs confédérés. Maîtres d'une partie du pays au nord de l'Humber, et assurés par des messages de la soumission du reste, les fils de Ragnar-Lodbrog résolurent de garder cette conquête. Ils mirent garnison à York et dans les principales villes, distribuèrent des terres à leurs compagnons, et ouvrirent un asile aux gens de tout état qui viendraient des contrées scandinaves pour accroître la nouvelle colonie. Ainsi le Northumberland cessa d'être un royaume saxon; il devint le point de ralliement des Danois, pour la conquête du sud de l'Angleterre. Après trois ans de préparatifs, la grande invasion commença. L'armée, conduite par ses huit rois, descendit l'Humber jusqu'à la hauteur de Lindesey (870), et, ayant pris terre, marcha directement du nord au sud, pillant les villes, massacrant les habitants, et brûlant surtout, avec une rage fanatique, les églises et les monastères.

9. L'avant-garde danoise approchait de Croyland, abbaye célèbre, lorsqu'elle rencontra

une petite armée saxonne, qui, à force de courage et de bon ordre, l'arrêta durant un jour entier. C'était une levée en masse de tous les gens du voisinage, commandés par leurs seigneurs et par un moine appelé frère Toli, qui, avant de se vouer à la retraite, avait porté les armes. Trois rois danois furent tués dans le combat; mais, à l'arrivée des autres, les Saxons, écrasés par le nombre, moururent presque tous en défendant leur poste. Quelques-uns des fuyards coururent au monastère annoncer que tout était perdu, et que les païens approchaient. C'était l'heure des matines, tous les moines se trouvaient réunis dans le chœur. L'abbé, homme d'un grand âge, leur parla ainsi: „Que tous ceux d'entre vous qui sont jeunes et robustes se retirent en lieu de sûreté, emportant avec eux les reliques des saints, nos livres, nos chartes et ce que nous avons de précieux. Moi, je resterai ici avec les vieillards et les enfants, et peut-être qu'avec l'aide de Dieu l'ennemi aura pitié de notre faiblesse.“

Tous les hommes valides de la communauté partirent au nombre de trente, et, ayant chargé sur un bateau les reliques et les vases sacrés, se réfugièrent dans les marais voisins. Il ne resta au chœur que l'abbé, des vieillards infirmes, dont deux étaient centenaires, et quelques enfants que leurs familles, suivant la dévotion du siècle, faisait élever sous

l'habit monastique. Ils continuèrent le chant des psaumes à toutes les heures prescrites; puis quand vint celle de la messe, l'abbé se mit à l'autel en habits sacerdotaux. Tous les assistants reçurent la communion, et presque au moment même, les Danois entrèrent dans l'église. Le chef, qui marchait en tête, tua de sa main l'abbé au pied de l'autel, et les soldats saisirent les moines, vieux et jeunes, que la frayeur avait dispersés. Ils les torturaient un à un pour leur faire dire où était caché le trésor, et, sur leur refus de répondre, ils leur coupaient la tête. Au moment où le prieur tomba mort, l'un des enfants, âgé de dix ans, qui l'aimait beaucoup, se mit à l'embrasser, pleurant et demandant à mourir avec lui. Sa voix et sa figure frappèrent un des chefs danois; ému de pitié, il tira l'enfant hors de la foule, puis, lui ôtant son froc et le couvrant d'une casaque danoise: „Suis-moi, dit-il, et ne me quitte plus.“ Il le sauva ainsi du massacre; mais aucun autre ne fut épargné. Après avoir inutilement cherché le trésor de l'abbaye, les Danois brisèrent les tombeaux de marbre qui étaient dans l'église, et, furieux de n'y point trouver de richesses, ils dispersèrent les ossements, et mirent le feu à l'église. Ensuite ils se dirigèrent vers l'est sur le monastère de Peterborough.

10. Ce monastère, l'un des chefs-d'oeuvre de l'architecture du temps, avait, suivant le

14 ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE

style saxon, des murailles massives, percées de petites fenêtres à pleins cintres, ce qui le rendait facile à défendre. Les Danois trouvèrent les portes fermées, et furent reçus à coups de flèches et de pierres par les moines et les gens du pays, qui s'étaient renfermés avec eux: au premier assaut, l'un des fils de Lodbrog, dont les chroniques ne disent pas le nom, fut blessé mortellement; mais, après deux attaques, les Danois entrèrent de force, et Hubbo, pour venger son frère, tua de sa propre main tous les religieux, au nombre de quatre-vingt-quatre. Les meubles furent pillés, les sépulcres ouverts, et la bibliothèque employée à attiser le feu qui fut mis aux bâtiments: l'incendie dura quinze jours entiers.

11. Pendant une marche de nuit que l'armée fit du côté de Huntingdon, l'enfant qu'un chef danois avait sauvé à Croyland s'échappa, et regagna seul les ruines de son ancienne demeure. Il trouva les trente moines de retour, et occupés à éteindre le feu qui brûlait encore au milieu des décombres. Il leur raconta le massacre avec toutes ses circonstances; et tous pleins de tristesse, se mirent à la recherche des cadavres de leurs frères. Après plusieurs jours de travail, ils trouvèrent celui de l'abbé, sans tête et écrasé par une poutre; tous les autres furent déterrés ensuite, et placés près de l'église dans une même fosse.

Ces désastres eurent lieu en partie sur le territoire de Mercie, en partie sur celui d'Est-Anglie ou des Anglais orientaux. Le roi de ce dernier pays, nommé Edmund, ne tarda pas à porter la peine de l'indifférence avec laquelle, trois ans auparavant, il avait vu l'invasion de la Northumbrie: surpris par les Danois dans sa résidence royale, il fut conduit prisonnier devant les fils de Lodbrog, qui le sommèrent avec hauteur de s'avouer leur vassal. Edmund refusa obstinément: et alors les Danois, l'ayant lié à un arbre, se mirent à exercer sur lui leur adresse à firer de l'arc. Ils visaient aux bras et aux jambes sans toucher le corps, et terminèrent ce jeu barbare en abattant d'un coup de hache la tête du roi saxon.

12. L'Est-Anglie, entièrement soumise, devint, comme le Northumberland, un royaume danois, et un but d'émigration pour les aventuriers du nord. Le roi saxon fut remplacé par un roi de mer appelé Godrun, et la population indigène, réduite à une demi-servitude, perdit la propriété de son territoire, et travailla dès lors pour les étrangers. Cette conquête mit dans un grand péril le royaume de Mercie, qui, entamé déjà dans sa partie orientale, avait les Danois sur deux de ses frontières. Les anciens royaumes d'Est-Sex, Kent et Suth-Sex, n'avaient plus d'existence indépendante; depuis près d'un siècle, ils étaient réunis tous les trois à celui de West-Sex ou

16 EPISODES DE L'HISTOIRE DE

des Saxons occidentaux. Ainsi la lutte se trouvait engagée entre deux royaumes danois et deux royaumes saxons. Les rois de Mercie et de West-Sex, longtemps rivaux et ennemis, se liguèrent ensemble pour défendre ce qui restait de pays libre; mais, malgré leurs efforts, tout le territoire situé au nord de la Tamise fut envahi; la Mercie devint danoise, et des huit royaumes fondés primitivement par les Saxons et par les Angles, il n'en resta plus qu'un seul, celui de West-Sex, qui s'étendait alors de l'embouchure de la Tamise au golf où se jette la Saverne.

II.

Alfred le Grand.

1. En l'année 871, Ethelred, fils d'Ethelwulf, roi de West-Sex, mourut à la suite d'un combat livré aux Danois, qui venaient de passer la Tamise. Il laissait plusieurs enfants; mais le choix du pays se porta sur son frère Alfred, jeune homme de vingt-deux ans, dont le courage et l'habileté militaire donnaient de grandes espérances. Alfred réussit deux fois, soit en combattant, soit en négociant, à faire sortir les Danois de son royaume; il repoussa les invasions par mer tentées contre ses provinces du sud, et défendit pendant sept ans la ligne de la Tamise. Peut-être qu'aucune

armée danoise n'eût jamais franchi de nouveau cette frontière, si le roi et le peuple de West-Sex eussent été bien unis; mais il existait entre eux des germes de discorde d'une nature assez bizarre.

Le roi Alfred avait plus étudié qu'aucun de ses compatriotes; il avait parcouru, jeune, les contrées méridionales de l'Europe, et en avait observé les mœurs; il connaissait les langues savantes et la plupart des livres de l'antiquité. La supériorité de connaissances que ce roi saxon avait acquise lui inspirait une sorte de dédain pour la nation qu'il gouvernait. Il faisait peu de cas des lumières et de la prudence du grand conseil national, qu'on appelait l'assemblée des sages. Rempli des idées de pouvoir absolu qui se présentent si souvent chez les écrivains romains, il avait un désir violent de réformes politiques, et concevait des plans meilleurs peut-être que les anciennes coutumes anglo-saxonnes, mais manquant de sanction aux yeux d'un peuple qui n'en avait pas souhaités et ne les comprenait pas. La tradition a vaguement conservé quelques traits sévères du gouvernement d'Alfred, et longtemps après sa mort on parlait de la rigueur excessive qu'il avait mise à punir les prévaricateurs et les mauvais juges: quoique cette rigueur eût pour objet l'intérêt de la nation anglo-saxonne, elle ne pouvait être agréable à cette nation, qui alors faisait plus de

cas de la vie d'un homme libre que de la régularité dans les affaires publiques.

D'ailleurs, cette sévérité du roi Alfred envers les grands n'était point accompagnée d'affabilité envers les petits; il les défendait sans paraître les aimer: leurs suppliques l'importunaient, et sa maison leur était fermée. „Si l'on avait besoin de son aide, dit un contemporain, soit pour des nécessités personnelles, soit contre l'oppression des puissants, il dédaignait d'accueillir et d'écouter la plainte; il ne prêtait aucun appui aux faibles, et les estimait comme néant.“

2. Aussi quand, sept années après son élection, ce roi lettré, devenu odieux sans le savoir et sans le vouloir, eut à repousser une invasion formidable des Danois (878), et qu'il appela son peuple à la défense du pays, il fut effrayé de trouver des hommes mal disposés à lui obéir, et même peu soucieux du péril commun. Ce fut en vain qu'il envoya par les villes et les hameaux son messenger de guerre, portant une flèche et une épée nue, et qu'il publia cette vieille proclamation nationale, à laquelle nul Saxon en état de porter les armes n'avait jamais résisté: „Que quiconque n'est pas un homme de rien, soit dans les bourgs, soit hors des bourgs, sorte de sa maison et vienne.“ Peu d'hommes vinrent, et Alfred se trouva presque seul, entouré du petit nombre d'amis qui admiraient son savoir, et

qu'il touchait quelquefois jusqu'aux larmes par la lecture de ses écrits.

A la faveur de cette indifférence de la nation pour le chef qu'elle-même avait choisi, l'ennemi s'avancait rapidement. Alfred, délaissé par les siens, à son tour les délaissa, et prit la fuite, dit un vieil historien, abandonnant ses guerriers, ses capitaines, ses vaisseaux, ses trésors, tout son peuple pour sauver sa vie. Il alla se cachant par les bois et les déserts, jusqu'aux limites du territoire anglais et de la terre des Bretons de Cornouaille, au confluent des deux rivières de Tone et de Parret. Là se trouvait une presque île entourée de marais : le roi saxon s'y réfugia, et habita, sous un faux nom, la cabane d'un pêcheur, obligé de cuire lui-même le pain dont la pauvre famille de ses hôtes voulait bien lui donner sa part. Peu de gens, dans son royaume, savaient ce qui était arrivé de lui, et l'armée danoise y entra sans résistance. Beaucoup d'habitants s'embarquèrent sur les côtes de l'ouest pour chercher un refuge, soit en Gaule, soit dans l'île d'Érin, que les Saxons nommaient l'Irlande ; le reste se soumit à payer le tribut et à labourer pour les Danois. Ils ne tardèrent pas à trouver les maux de la conquête mille fois pires que ceux du règne d'Alfred, qui, dans le moment de la souffrance, leur avaient paru insupportables ; ils regrettè-

rent leur premier état et le despotisme d'un roi né parmi eux.

3. De son côté, le roi Alfred réfléchissait dans le malheur, et méditait sur les moyens de sauver le peuple, s'il était possible, et de rentrer en grâce avec lui. Fortifié dans son île, contre une surprise de l'ennemi, par des retranchements de terre et de bois, il y menait la vie dure et sauvage réservée, dans tout pays conquis, au vaincu trop fier pour être esclave, la vie de brigand dans les bois, les marais et les gorges de montagnes. A la tête de ses amis formés en bandes, il pillait le Danois enrichi de dépouilles, et à défaut de Danois, le Saxon qui obéissait aux étrangers et les reconnaissait pour maîtres. Ceux que le joug étranger fatiguait, ceux qui s'étaient rendus coupables de lèse-majesté envers le plus fort, en défendant contre lui leurs biens, leurs femmes ou leurs filles, vinrent se ranger sous les ordres du chef inconnu qui refusait de partager la servitude générale. Après six mois d'une guerre de stratagèmes, de surprises et de combats nocturnes, le chef de partisans résolut de se nommer, de faire un appel à tout le pays de l'ouest, et d'attaquer ouvertement, sous l'étendard anglo-saxon, le principal camp des Danois. Ce camp était situé à Ethandun, sur la frontière des provinces de Wilts et de Somerset, près d'une forêt appelée Sel-wood ou le Grand-Bois. Avant de

donner le signal décisif, Alfred voulut observer lui-même la position des étrangers; il entra dans leur camp sous l'habit d'un joueur de harpe, et divertit par des chansons saxonnes l'armée danoise, dont le langage différait peu du sien; il se promena au milieu des tentes, et à son retour, changeant d'emploi et de caractère, il envoya des messagers dans toute la contrée d'alentour, assignant pour rendez-vous aux Saxons qui voudraient s'armer et combattre, un lieu nommé la pierre d'Egbert, sur la lisière orientale du Grand-Bois, et à quelques milles de distance du camp ennemi.

4. Durant trois jours consécutifs des hommes armés, partis de toutes les directions, arrivèrent au lieu assigné, un à un, ou par petites bandes. Chaque nouveau-venu était salué du nom de frère et accueilli avec une joie vive et tumultueuse. Quelques bruits de cette agitation parvinrent au camp des Danois: ils démêlèrent autour d'eux l'apparence d'un grand mouvement; mais comme il n'y avait point de traître, leurs informations furent incertaines, et, ne sachant précisément où l'insurrection devait commencer, ils ne firent aucune manœuvre, et doublèrent seulement leurs postes extérieurs. Ils ne tardèrent pas à voir flotter la bannière de West-Sex, qui portait la figure d'un cheval blanc. Alfred attaqua leurs redoutes d'Ethandun, par le côté le plus faible, les en chassa, et comme s'exprime une chro-

22 ÉPIISODES DE L'HISTOIRE DE

nique saxonne, resta maître du champ de carnage.

Une fois dispersés, les Danois ne se rallièrent plus, et Godrun, leur roi, fit ce que faisaient souvent dans le péril les gens de sa nation : il promit, si les vainqueurs voulaient renoncer à le poursuivre, de se faire baptiser, lui et les siens, et de se retirer sur ses terres d'Est-Anglie, pour y habiter paisiblement. Le roi saxon, qui n'était point assez fort pour faire la guerre à outrance, accepta ces offres de paix. Godrun et les autres capitaines païens jurèrent, sur un bracelet consacré à leurs dieux, de recevoir fidèlement le baptême (879). Le roi Alfred servit de père spirituel au chef danois, qui endossa, sur sa cotte de mailles, la robe blanche des néophytes, et repartit, avec les débris de ses troupes, pour le pays d'où il était venu, et d'où il s'engageait à ne plus sortir. Les limites des deux populations furent fixées par un traité définitif, juré, comme porte son préambule, par Alfred roi, Godrun roi, tous les sages anglo-saxons et tout le peuple danois. Ces limites étaient, au sud, le cours de la Tamise jusqu'à la petite rivière de l'Éa, qui s'y jette en avant de Londres ; au nord et à l'est, la rivière d'Ouse et la grande voie construite par les Bretons, et reconstruite de nouveau par les Romains, que les Saxons nommaient Wetlinga-street, le chemin des fils de Wetla.

5. Les Danois cantonnés dans les villes de la Mercie et sur le pays au nord de l'Hum-ber, ne se crurent point liés par le pacte d'Alfred et de Godrun. Ainsi la guerre ne cessa point sur la frontière septentrionale du territoire de West-Sex. Les anciens royaumes de Suth-Sex et de Kent, délivrés de la servitude étrangère, proclamèrent également Alfred comme libérateur et comme roi (883). Nulle voix ne s'éleva contre lui, ni dans son propre pays, où son ancienne impopularité était effacée par ses nouveaux services, ni dans ceux que ses prédécesseurs avaient soumis par conquête à leur domination. La partie de l'Angleterre que les Danois n'occupaient point forma dès lors un seul État: et ainsi disparut pour jamais l'ancienne division du peuple anglais en plusieurs peuples, en autant de peuples qu'il y avait eu de bans d'émigrés partis des îles et des rivages de la Germanie. Le flot des invasions danoises avait renversé pour jamais des lignes de forteresse qui s'élevaient auparavant entre chaque royaume et les royaumes voisins; à un isolement quelquefois hostile succéda l'union que produisent des malheurs communs et des espérances communes.

6. Du moment que fut abolie la grande séparation du pays anglo-saxon en royaumes, les autres divisions territoriales prirent une importance qu'elles n'avaient point eue jusque-là; et c'est en effet depuis ce temps que les his-

toriens commencent à faire mention des *skires*, *scires*, *shires*, ou fractions de royaumes, des *centaines* et des *dizaines* de familles, circonscriptions locales aussi vieilles en Angleterre que l'établissement des Saxons et des Angles, mais qui durent être peu remarquées, tant qu'il se trouva au dessus d'elles une plus large circonscription politique. L'usage de compter les familles comme de simples unités, et de les agréger ensemble par collection de dix ou de cent, pour former des districts et des cantons, se retrouve chez tous les peuples d'origine teutonique. Si cette institution joue un grand rôle dans les lois qui portent le nom d'Alfred, ce n'est point qu'il l'ait inventée, c'est, au contraire, que, la trouvant enracinée au sol de l'Angleterre, et presque uniformément répandue sur tous les pays qu'il réunit sans violence au royaume de West-Sex, il y eut pour lui nécessité d'en faire la principale base de ses dispositions d'ordre public. Il n'établit, à proprement parler, ni les dizaines et les centaines de familles, ni les chefs municipaux, appelés dizainiers et centainiers, ni même cette forme de procédure qui, modifiée par l'action du temps, a donné naissance au jury. Tout cela existait chez les Saxons et les Angles antérieurement à leur émigration.

7. Le roi de West-Sex acquit, depuis son avènement, tant de célébrité comme brave, et surtout comme sage, qu'il est difficile

de retrouver dans l'histoire les traces de la défaveur nationale dont il avait d'abord été frappé. Sans cesser de veiller au maintien de l'indépendance reconquise, Alfred trouva des heures pour ses études qu'il aimait toujours, mais sans les préférer aux hommes à qui il en destinait le fruit. Il nous reste de lui plusieurs morceaux de vers et de prose, remarquables par une certaine richesse d'imagination et ce luxe de figures qui est le caractère distinctif de l'ancienne littérature germanique.

Alfred passa le reste de sa vie entre ces travaux et la guerre. Le serment que lui avaient prêté les Danois de l'Est-Anglie, d'abord sur le bracelet d'Odin, et ensuite sur la croix du Christ, fut violé par eux, à la première apparition d'une flotte de pirates sur leur côte (885). Ils saluèrent les nouveaux venus comme des frères : l'entraînement des souvenirs et de la sympathie nationale leur fit quitter les champs qu'ils labouraient, et détacher du poteau enfumé leur grande hache de bataille ou la massue hérissée de pointes de fer, qu'ils nommaient *l'étoile du matin*. (883 — 893). Peu de temps après, sans violer aucun traité, les Danois des rives de l'Humber descendirent vers le sud pour se joindre, avec les hommes de l'Est-Anglie, à l'armée du fameux roi de mer Hasting, qui, prenant, comme disaient les poètes du nord, l'Océan pour demeure, passait sa vie à naviguer du Danemarck aux îles

Orcades, des Orcades en Gaule, de Gaule en Irlande, et d'Irlande en Angleterre.

Hasting trouva les Anglais sous la conduite du roi Alfred, bien préparés à le recevoir en ennemi et non en maître. Il fut défait dans plusieurs batailles; une partie de son armée en déroute se retira chez les Danois du Northumberland, une autre partie s'incorpora aux Danois de l'est. Ceux qui avaient fait quelque gain dans leurs courses de terre et de mer devinrent bourgeois dans les villes, et colons dans les campagnes; les plus pauvres radoubèrent leurs navires, et suivirent le chef infatigable à de nouvelles expéditions. Ils passèrent le détroit de la Gaule et remontèrent le cours de la Seine (893—901). Hasting, du haut de son vaisseau, ralliait sa troupe au son d'un cor d'ivoire qu'il portait au cou, et que les habitants de la Gaule surnommaient le tonnerre. Du moment que ces sons redoutés se faisaient entendre au loin, le serf gaulois quittait la glèbe du champ où il était attaché, pour s'enfuir avec son mince bagage au fond de la forêt voisine, et le noble frank, saisi de la même terreur, levait les ponts de son château fort, courait au donjon faire la revue des armes, et ordonnait d'enfouir le tribut en argent qu'il avait levé sur la banlieue,

III.

Edward. Ethelstan. Edred.

1. A la mort du bon roi Alfred (901), son fils Edward, qui s'était distingué dans la guerre contre Hasting, fut élu par les chefs et les sages anglo-saxons. Un des fils du frère aîné prédécesseur d'Alfred eut la hardiesse de protester contre le choix national, au nom de ses droits héréditaires. Cette prétention fut non seulement repoussée, mais de plus regardée comme un outrage à la loi du pays, et le grand conseil prononça le bannissement d'Ethelwald, fils d'Ethelred. (901-905) Celui-ci, au lieu d'obéir à la sentence légalement portée contre lui, se jeta avec quelques-uns de ses partisans dans la ville de Vimborn, sur la côte du sud-ouest, jurant de la garder ou de périr. Mais il ne tint pas son serment; à l'approche de l'armée anglaise, il s'enfuit sans combat, et courut chez les Danois du Northumberland se faire païen et pirate avec eux. Ils le prirent pour chef contre ses compatriotes. Ethelwald envahit le territoire anglo-saxon; mais il fut vaincu et tué dans les rangs des étrangers. Alors le roi Edward prit l'offensive contre les Danois (905—924); il reconquit sur eux les côtes de l'est, depuis l'embouchure de la Tamise jusqu'au golfe de

Boston, et les enferma dans leurs provinces du nord, par une ligne de forteresses bâties en avant du cours de l'Humber. Son successeur Ethelstan passa l'Humber, prit la ville d'York, et força les colons de race scandinave à jurer, selon la formule consacrée, de vouloir tout ce qu'il voudrait. (924—927) L'un des chefs des Danois vaincus fut conduit avec honneur dans le palais du roi saxon et admis à sa table; mais quatre jours de vie paisible suffirent pour le dégoûter; il s'enfuit, gagna la mer, et remonta sur un vaisseau de pirate, aussi incapable, dit l'ancien historien, de vivre hors de l'eau qu'un poisson.

2. L'armée anglaise s'avança jusqu'aux bords de la Tweed, et le Northumberland fut ajouté aux terres de la domination d'Ethelstan, qui, le premier, régna sur toute l'Angleterre. Dans l'ardeur de cette conquête, les Anglo-Saxons franchirent leur ancienne limite du nord, et troublèrent par une invasion les enfants des Pictes et des Scots, et la peuplade de vieux Bretons qui habitait le val de la Clyde. Il se forma une ligue offensive entre ces diverses nations et les Danois, qui vinrent d'outre-mer pour délivrer leurs compatriotes de la domination des hommes du sud (934). Olaf, fils de Sithrik, dernier roi danois de la Northumbrie, devint le généralissime de cette confédération, où l'on voyait réunis aux hommes venus de la Baltique les Danois des Or-

cares, les Galls des Hébrides armés du long sabre à deux mains, qu'ils appelaient *Glavmore* ou le grand glaive, les Galls du pied des monts Grampiens, et les Cambriens de Dumbarton et du Galloway, portant des piques longues et minces. La rencontre des deux armées se fit au nord de l'Humber, dans un lieu nommé en saxon Brunan-burgh ou le bourg des Fontaines; la victoire se décida pour les Anglais, qui forcèrent les confédérés à regagner péniblement leurs vaisseaux, leurs îles et leurs montagnes. Ils nommèrent cette journée le jour du grand combat, et la chantèrent dans des poèmes nationaux, dont quelques fragments subsistent encore.

„Le roi Ethelstan, le chef des chefs, celui qui donne des colliers aux braves, et son frère, le noble Edmund, ont combattu à Brunan-burgh avec le tranchant de l'épée. Ils ont fendu le mur des boucliers; ils ont abattu les guerriers de renom, la race des Scots et les hommes de navires.“

„Olaf s'est enfui avec peu de gens, et il a pleuré sur les flots. L'étranger ne racontera point cette bataille, assis à son foyer, entouré de sa famille; car ses parents y succombèrent, et ses amis n'en revinrent pas. Les rois du nord, dans leur conseil, se lamenteront de ce que leurs guerriers ont voulu jouer au jeu du carnage avec les enfants d'Edward.“

„Le roi Ethelstan et son frère Edmund retournent sur les terres de West-Sex. Ils laissent derrière eux le corbeau se repaissant de cadavres, le corbeau noir au bec pointu, et l'aigle affamé de chair, et le milan vorace, et le loup fauve des bois.“

„Jamais plus grand carnage n'eut lieu dans cette île, jamais plus d'hommes n'y périrent par le tranchant de l'épée, depuis le jour où les Saxons et les Angles vinrent de l'est à travers l'Océan, où ils entrèrent en Bretagne, ces nobles artisans de guerre, qui vainquirent les Welches et prirent le pays.“

3. Ethelstan fit payer cher aux Cambriens du sud le secours que leurs frères du nord avaient donné à ses ennemis; il ravagea le territoire des Gallois, et leur imposa des redevances; et le roi d'Aberfraw, comme s'expriment de vieux actes, paya au roi de Londres le tribut en argent, en boeufs, en faucons et en chiens de chasse. Les Bretons de la Cornouaille furent chassés de la ville d'Exeter qu'ils habitaient alors en commun avec les Anglais. Cette population fut refoulée vers le midi jusqu'au delà du cours de la rivière de Tamer, qui devint alors, et qui est encore aujourd'hui la limite du pays de Cornouaille. Ethelstan se vantait, dans ses chartes, d'avoir subjugué tous les peuples étrangers à la race saxonne qui habitaient l'île de Bretagne. Il

donna un Norwégien pour gouverneur aux Anglo-Danois de la Northumbrie; c'était Érik, fils de Harald, vieux pirate qui se fit chrétien pour obtenir un commandement.

Le jour de son baptême (937), il jura de garder et de défendre le Northumberland contre les païens et les pirates; de roi de mer qu'il était, il devint roi de province, comme s'exprimaient les Scandinaves. Mais cette dignité trop pacifique cessa promptement de lui plaire, et il remonta sur ses vaisseaux. Après quelques années d'absence, il revint visiter les Northumbriens (946), qui le reçurent avec joie, et le prirent de nouveau pour chef, sans l'aveu du roi Edred, successeur du fils d'Ethelstan. Ce roi marcha contre eux, et les força d'abandonner Érik, qui, à son tour, pour se venger de leur désertion, vint les attaquer avec cinq chefs de corsaires du Danemarck, des Orcades et des Hébrides. Il périt dans le premier combat avec les cinq rois de mer ses alliés. Cette fin glorieuse pour un Scandinave fut célébrée par les Skaldes ou poètes du nord, qui, sans tenir compte du baptême qu'Érik avait reçu chez les Anglais, le placèrent en idée dans un tout autre paradis que celui des chrétiens.

„Il m'est venu un songe, dit le panégyriste du pirate: je me suis vu au point du jour dans la salle du Valhalla, préparant tout

pour la réception des hommes tués dans les batailles."

"J'ai réveillé les héros de leur sommeil; je les ai engagés à se lever, à ranger les bancs, à disposer les coupes à boire, comme pour l'arrivée d'un roi."

"D'où vient tout ce bruit? s'écrie Bragg; d'où vient que tant d'hommes s'agitent et que l'on remue tous les bancs? C'est qu'Érik doit venir, répond Odin; je l'attends. Qu'on se lève, qu'on aille à sa rencontre."

"Pourquoi donc sa venue te plaît-elle davantage que celle d'un autre roi? C'est qu'en beaucoup de lieux il a rougi son épée de sang; c'est que son épée sanglante a traversé beaucoup de lieux."

"Je te salue, Érik, brave guerrier; entre: sois le bienvenu dans cette demeure. Dis-nous quels rois t'accompagnent; combien viennent avec toi du combat?"

"Cinq rois viennent, répond Érik, et moi je suis le sixième."

5. Le territoire des Northumbriens, qui avait jusque-là conservé son ancien titre de royaume, le perdit alors, et fut divisé en plusieurs provinces. Le pays situé entre l'Hum-ber et la Tees fut nommé province d'York; en saxon, *Everwic-scire*. Le reste du pays, jusqu'à la Tweed, garda le nom général de Northumbrie, *Northan-humbra-land*, quoiqu'on y distinguât plusieurs circonscriptions

diverses, telles que la terre des Cambriens, *Cumbra-land*, près du golfe de Solway; la terre des montagnes de l'ouest, *Westmor-linge-land*; enfin, la Northumbrie proprement dite, sur les bords de la mer orientale, entre les fleuves de Tyne et de Tweed. Les chefs northumbriens, sous l'autorité supérieure des rois anglo-saxons, conservèrent le titre danois qu'ils avaient porté depuis l'invasion; on continua de les appeler Iarls, ou Eorls, selon l'orthographe saxonne. C'est un mot dont on ignore la signification primitive, et que les Scandinaves appliquaient à toute espèce de commandant, soit militaire, soit civil, qui agissait comme lieutenant du chef suprême, appelé King ou Kining. Par degrés, les Anglo-Saxons introduisirent ce titre nouveau dans leurs territoires du sud et de l'ouest, et en firent la qualification du magistrat à qui fut délégué le gouvernement des grandes provinces, appelées autrefois royaumes, avec la suprématie sur tous les magistrats locaux, sur les préfets des shires, *shire-gherefas* ou *shire-reves*; sur les préfets des villes, *port-reves*; sur les anciens du peuple, *eldermen*. Ce dernier titre avait été, avant celui d'*eorl*, le nom générique des grandes magistratures anglo-saxonnes; il fut dès lors abaissé d'un degré, et ne s'étendit plus qu'aux juridictions inférieures et aux dignités municipales.

La plupart des Danois, nouveaux citoyens de l'Angleterre, se firent chrétiens pour cesser de paraître étrangers. Plusieurs prirent, moyennant quelques concessions de terre, le titre et l'emploi de défenseurs perpétuels des églises, qu'ils avaient autrefois brûlées. Il y en eut même qui entrèrent dans les ordres ecclésiastiques.

6. (955 — 975) Dans la révolution qui réunit l'Angleterre tout entière, de la Tweed au cap de Cornouaille, en un seul et même corps politique, le pouvoir des rois, devenus monarques, s'accrut en force à mesure qu'il s'étendit, et devint, pour chacune des populations nouvellement réunies, plus pesant qu'il n'avait été jadis l'ancien pouvoir de ses rois particuliers. L'association des provinces anglo-danoises aux provinces anglo-saxonnes attira nécessairement sur ces dernières quelque chose du régime sévère et ombrageux qui devait peser sur les autres, parce qu'elles étaient peuplées d'étrangers soumis malgré eux. Les mêmes rois, exerçant à la fois au nord le droit de conquête, et au midi celui de souveraineté légale, se laissèrent bientôt entraîner à confondre ces deux caractères de leur puissance, et à distinguer faiblement l'Anglo-Danois de l'Anglo-Saxon, l'étranger de l'indigène, le sujet de l'homme pleinement libre. Ces rois conquirent d'eux-mêmes et de leur puissance une opinion exagérée; ils s'entourèrent d'une

pompe jusqu'alors inconnue : ils cessèrent d'être populaires, comme l'étaient leurs prédécesseurs, qui, prenant le peuple pour conseiller en toutes choses, le trouvaient toujours prêt à faire ce que lui-même avait délibéré. De là naquirent pour l'Angleterre de nouvelles causes de faiblesse. (975—980) Toute grande qu'elle parût désormais, sous des chefs dont les titres d'honneur remplissaient plusieurs lignes, elle était réellement moins capable de résister à un ennemi extérieur, qu'au temps où, réduite à peu de provinces, mais gouvernée sans faste et sans despotisme, elle voyait en tête de ses lois nationales ces simples mots : Moi, Alfred, roi des Saxons de l'ouest...

IV.

Svèn. Elfeg. Knut le Grand.

1. Les habitants danois de l'Angleterre, soumis non sans regret à des rois étrangers pour eux, tournaient constamment leurs regards vers la mer, espérant que chaque brise leur amènerait des libérateurs et des chefs de leur ancienne patrie. (980) Cette attente ne fut pas longue, et, sous le règne d'Ethelred, fils d'Edgard, les descentes des hommes du nord en Bretagne, qui n'avaient jamais complètement cessé, reprirent tout à coup un caractère menaçant. (988) Sept vaisseaux de guerre

abordèrent sur le rivage de Kent, et pillèrent l'île de Thanet; trois autres vaisseaux, se dirigeant vers le sud, ravagèrent les lieux voisins de Southampton, et des troupes de débarquement parcoururent et occupèrent sur plusieurs points la côte orientale. (991—993) L'alarme se répandit jusqu'à Londres: Ethelred convoqua aussitôt le grand conseil national; mais, sous ce roi nonchalant et fastueux, l'assemblée ne se composait guère que d'évêques et de courtisans, plus disposés à flatter leur prince qu'à lui donner de sages avis. Se conformant à l'aversion du roi pour toute mesure prompte et énergique, ils crurent éloigner les Danois en leur offrant une somme équivalente au profit que ces pirates s'étaient promis de leur invasion en Angleterre.

Il existait, sous le nom d'argent danois, *dane-gheld*, un impôt levé de temps en temps pour l'entretien des troupes qui gardaient les côtes contre les corsaires scandinaves. Ce fut cet argent même qu'on proposa, sous forme de tribut, aux nouveaux envahisseurs: ceux-ci n'eurent garde de refuser; et le premier paiement fut de dix mille livres qu'ils reçurent sous la condition de quitter l'Angleterre. Ils partirent en effet, mais revinrent bientôt plus nombreux, afin d'obtenir une plus forte somme. Leur flotte remonta le fleuve de l'Humber, et en dévasta les deux rives. Les habitants saxons des provinces voisines accoururent en armes

à leur rencontre ; mais sur le point d'en venir aux mains, trois de leurs chefs, Danois d'origine, les trahirent et passèrent à l'ennemi. Tout ce qu'il y avait en Northumberland de Danois nouvellement convertis fit amitié et alliance avec les païens venus des bords de la Baltique.

2. (994 — 1002) Bientôt les vents du printemps amenèrent dans la Tamise une flotte de quatre-vingts vaisseaux conduits par deux rois, Olaf de Norwége et Sven de Danemarck, dont le second, après avoir reçu le baptême, était retourné au culte d'Odin. Ces deux rois, en signe de prise de possession, firent planter une lance sur la rive, et en jetèrent une autre dans le courant du premier fleuve qu'ils traversèrent. Ils marchaient, dit un vieil historien, escortés par le fer et le feu, leurs compagnons ordinaires. Ethelred, à qui la conscience de son impopularité faisait craindre de rassembler une armée, proposa encore une fois de l'argent aux ennemis, s'ils voulaient se retirer en paix (1002) : ils demandèrent vingt-quatre mille livres, que le roi leur paya sur-le-champ, satisfait de leurs promesses et de la conversion d'un chef danois, qui reçut en grande cérémonie, dans l'église de Winchester, le baptême, auquel un de ses pareils prétendait avec dérision s'être présenté au moins vingt fois.

38 ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE

La trêve des envahisseurs fut loin d'être paisible, dans les lieux de leurs cantonnements; ils outragèrent les femmes et tuèrent les hommes. (1003) Leur insolence et leurs excès, irritant au dernier point le ressentiment des indigènes, amenèrent bientôt un de ces actes de vengeance nationale, qu'il est également difficile de condamner et de justifier, parce qu'un instinct noble, la haine de l'oppression, s'y mêle à des passions atroces. Par suite d'une grande conspiration, formée sous les yeux et avec la connivence des magistrats et des officiers royaux, les Danois de la dernière invasion, hommes, femmes et enfants, furent tous, le même jour et à la même heure, assaillis et tués dans leurs logements, par leurs hôtes et leurs voisins. Ce massacre, qui fit grand bruit, et dont les circonstances odieuses servirent dans la suite de prétexte aux ennemis de la nation anglaise, eut lieu en l'année 1003, le jour de Saint-Brice; il ne s'étendit point sur les provinces du nord et de l'est, où les Danois, anciennement établis, et devenus cultivateurs ou bourgeois, formaient la majorité de la population; mais tous les nouveaux conquérants, à l'exception d'un très petit nombre, périrent, et avec eux une des vengeances de ce meurtre, et de punir ce qu'il avait la trahison du peuple anglais, le roi assembla une armée beaucoup plus nom-

breuse que la première, et dans laquelle, si l'on en croit d'anciens récits, il ne se trouvait pas un seul esclave, pas un affranchi, pas un vieillard, mais dont chaque combattant était libre, fils d'homme libre et dans la vigueur de l'âge.

3. Cette armée s'embarqua sur des vaisseaux de haut bord, dont chacun portait une marque distinctive qui en désignait le commandant. Les uns avaient à la proue des figures de lions, de taureaux, de dauphins, d'hommes, en cuivre doré; les autres portaient au haut des mâts des oiseaux déployant leurs ailes et tournant avec le vent; les flancs des navires étaient peints de diverses couleurs, et des boucliers de fer poli y étaient suspendus en file. Le vaisseau du roi avait la forme allongée d'un serpent, dont la tête avançait à sa proue, et dont la queue se recourbait à la poupe; on l'appelait, à cause de cela, le Grand-Dragon. (1004—1006) A leur débarquement sur la côte d'Angleterre, les Danois, formés en bataillons, déployèrent un étendard mystérieux qu'ils appelaient le *Corbeau*. C'était un drapeau de soie blanche, au milieu duquel on voyait en noir la figure d'un corbeau, le bec ouvert et les ailes étendues; trois soeurs du roi Sven l'avaient brodé durant une nuit en accompagnant leur ouvrage de chants et de gestes magiques. Cette bannière, qui, selon les idées superstitieuses des Scandinaves, était

40 ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE

un gage de victoire, augmentait l'ardeur et la confiance des nouveaux envahisseurs. Dans tous les lieux où ils passaient, dit un vieil historien, ils mangeaient gaiement le repas préparé à regret pour eux, et, à leur départ, ils tuaient l'hôte et brûlaient le logis.

Ils enlevaient partout les chevaux, et, se faisant cavaliers, ils marchaient rapidement à travers le pays, se présentaient tout à coup, lorsqu'on les croyait loin, surprenaient les châteaux et les villes. En peu de temps ils eurent conquis toutes les provinces du sud-est, depuis l'embouchure de l'Ouse jusqu'à la baie de Southampton. Le roi Ethelred, qui n'était jamais prêt à combattre, n'imaginait d'autre ressource que celle d'acheter à prix d'argent des trêves de quelques jours, et cette politique de temporisation l'obligeait à charger le peuple d'impôts toujours croissants. Ceux des Anglais qui avaient le bonheur d'être préservés du pillage des Danois n'échappaient point aux exactions royales, et sous cette forme, ou sous l'autre, ils étaient certains de se voir tout enlever.

4. Pendant que ceux qui gouvernaient l'Angleterre faisaient ainsi leur pacte avec l'étranger aux dépens du peuple, il y eut un homme qui, bien que puissant dans le pays, préférait mieux mourir que d'autoriser cette conduite par son exemple. C'était l'archevêque de Canterbury, nommé Elfeg. Prisonnier des Da-

nois, après le siège de sa ville métropolitaine, et traîné de campements en campements à la suite de leurs bagages, il resta longtemps dans les chaînes sans prononcer le mot de rançon. Les Danois se lassèrent les premiers, et proposèrent à leur captif de lui rendre la liberté au prix de trois mille pièces d'or, s'il voulait prendre l'engagement de conseiller au roi Ethelred de leur donner une somme quadruple. „Je ne possède point tant d'argent, répondit l'archevêque, et je ne veux rien coûter à qui que ce soit, ni rien conseiller à mon roi contre l'honneur du pays.“ Il déclara hautement qu'il n'accepterait de personne aucun présent pour sa rançon, et défendit à ses amis de rien solliciter, disant que ce serait trahison de sa part que de payer les ennemis de l'Angleterre. Les Danois, plus avides d'argent que du sang de l'archevêque, renouvelaient souvent leurs demandes. „Vous me pressez en vain, leur répondait Elfeg, je ne suis pas homme à fournir aux dents des païens de la chair de chrétien à dévorer, et ce serait le faire que de vous livrer ce que les pauvres ont amassé pour vivre.“

Les Danois perdirent enfin patience, et un jour qu'il leur était venu du midi des tonneaux de vin dont ils burent largement, ne sachant que faire pour s'amuser après le repas, ils voulurent se donner le plaisir de mettre en jugement l'archevêque. On le leur amena gar-

rotté sur un mauvais cheval, au lieu où se tenait ordinairement le conseil de guerre et le tribunal de l'armée; les chefs et les guerriers de distinction étaient assis sur de grosses pierres qui formaient un large cercle, et non loin de là se trouvait un tas énorme d'ossements, de mâchoires et de cornes de boeufs, débris de la cuisine du camp. Aussitôt que le prélat saxon eut été introduit au milieu du cercle, un grand cri s'éleva de toutes parts: „De l'or, évêque, de l'or, ou nous allons te faire jouer un rôle qui te rendra fameux dans le monde.“ Elfeg répondit avec calme: „Je vous offre l'or de la sagesse, qui est de renoncer à vos superstitions, et de vous convertir au vrai Dieu; que si vous méprisez mon conseil, sachez que vous périrez comme Sodome et ne prendrez point racine en ce pays.“ A ces mots, qui leur parurent une menace et une insulte pour leur religion, les prétendus juges quittèrent leurs sièges, et se jetant sur l'archevêque, le renversèrent par terre en le frappant du dos de leurs haches; plusieurs coururent à l'amas d'os et de cornes, dont ils s'armèrent et qu'ils firent pleuvoir sur le Saxon en écartant la foule qui l'entourait. L'archevêque essaya en vain de se mettre à genoux pour prier, et tomba bientôt à demi mort; il fut achevé par un soldat qu'il avait converti et baptisé la veille, et qui, par une compassion barbare, lui fendit la tête d'un

coup de hache, afin de terminer ses souffrances. Les meurtriers voulurent d'abord jeter le cadavre dans un borbier voisin; mais les Anglo-Saxons, qui honoraient Elfeg comme un martyr du Christ et de la patrie, achetèrent son corps au prix d'une grosse somme d'argent, et l'ensevelirent à Londres (1012).

5. Cependant le roi Ethelred pratiquait sans scrupule ce que l'archevêque de Canterbury, au péril de sa propre vie, avait refusé de lui conseiller. Un jour ses collecteurs de taxes levaient des tributs pour les Danois; le lendemain les Danois se présentaient eux-mêmes et taxaient pour leur propre compte. A leur départ, les agents royaux revenaient encore, et traitaient les malheureux habitants plus durement que la première fois, les appelant traîtres et pourvoyeurs de l'ennemi. Le vrai pourvoyeur des Danois, Ethelred, lassa enfin la patience du peuple qui l'avait fait roi pour la défense commune. Quelque dure que fût la domination étrangère, on trouva plus facile de s'y résigner tout d'un coup, que d'attendre, au milieu des souffrances, sous un roi sans courage et sans vertu, le moment d'un esclavage inévitable. (1013) Plusieurs des provinces du centre se soumirent volontairement aux Danois; Oxford et Winchester ouvrirent bientôt leurs portes; et Sven, s'avancant dans la contrée de l'ouest jusqu'au golfe de la Saverne, prit le titre de roi de toute l'Angle-

terre, sans aucune opposition. Effrayé de l'abandon général, Ethelred s'enfuit dans la petite île de Wight, et de là passa le détroit pour aller en Gaule demander un asile au frère de sa femme Richard, quatrième duc de Normandie.

En se mariant à une femme étrangère, Ethelred avait conçu l'espoir d'obtenir des parents puissants de son épouse quelque secours contre les Danois; mais il fut trompé dans son attente. Ce mariage, qui devait procurer des défenseurs à l'Angleterre, n'amena d'outre-mer que des solliciteurs d'emplois et des ambitieux avides d'argent et de dignités. Toutes les villes dont la garde avait été remise à ces étrangers furent les premières rendues aux Danois.

6. Pendant qu'Ethelred dans l'exil recevait l'hospitalité chez son beau-frère, les Anglais, sujets de l'étranger, regrettaient, comme au temps de la fuite d'Alfred et de la première conquête danoise, le règne de celui qu'ils avaient délaissé, parce qu'ils ne pouvaient le souffrir. Sven, à qui ils avaient laissé prendre, en l'année 1014, le titre de roi d'Angleterre, mourut dans cette même année, assez subitement pour qu'il y ait lieu d'attribuer sa mort à un élan d'indignation patriotique.

Les soldats danois cantonnés dans les villes, ou en station sur leurs vaisseaux à l'embouchure des rivières, choisirent, pour succéder

à leur chef, son fils Knut, alors en mission dans le pays voisin de l'Humber, pour y déposer les tributs et les otages des Anglais du sud. Ceux-ci, encouragés par son absence, délibérèrent d'envoyer un messenger à l'exilé de Normandie, lui dire, au nom de la nation anglaise, qu'elle le reprendrait pour roi, s'il promettait de mieux gouverner.

Pour répondre à ce message, Ethelred fit partir son fils Edward, le chargeant de saluer en son nom tout le peuple anglais, et de jurer publiquement qu'à l'avenir il remplirait ses devoirs de seigneur avec fidélité, amenderait ce qui ne plaisait point, et oublierait tout ce qu'on aurait pu faire ou dire contre sa personne. L'amitié jurée entre la nation et le roi fut confirmée de part et d'autre par des gages mutuellement donnés, et l'assemblée des sages anglo-saxons prononça contre tout Danois qui s'intitulerait roi d'Angleterre une sentence perpétuelle de mise hors de la loi.

7. Ethelred reprit ses marques d'honneur (1015); on ne peut savoir exactement sur quelle étendue de territoire il régnait; car les garnisons danoises, chassées alors de quelques villes, en conservèrent beaucoup d'autres, et même la cité de Londres demeura en leur pouvoir. Peut-être le grand chemin appelé Weltlinga-street servait-il, pour la seconde fois, de ligne de démarcation entre les provinces libres et les provinces soumises à la domina-

46 ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE

tion étrangère. Le roi Knut, fils de Sven, mécontent du partage que les Anglo-Saxons le contraignaient d'accepter, revint du nord; et, ayant débarqué près de Sandwich, il fit, dans un mouvement de colère, torturer et mutiler sur le rivage de la mer tous les otages que son père avait reçus. Cette cruauté inutile fut le signal d'une nouvelle guerre qu'Ethelred, désormais fidèle à ses promesses, soutint courageusement avec des chances diverses de succès et de revers. (1016) A sa mort, les Anglais choisirent pour roi, non l'un de ses enfants légitimes, demeurés en Normandie, mais son fils naturel Edmund, qu'on surnommait Côte-de-fer, *iren-side*, et qui avait donné de grandes preuves de courage et d'habileté. Par sa conduite énergique, Edmund releva la fortune du peuple anglais, il reprit Londres sur les Danois, et leur livra cinq grandes batailles.

8. Après une de ces batailles, donnée sur la frontière méridionale de la province de Warwich, et perdue par les Danois, un de leurs capitaines, appelé Ulf, écarté des siens dans la déroute et fuyant pour sauver sa vie s'enfonça dans un bois dont il ignorait les détours. Ayant marché inutilement toute la nuit il rencontra au point du jour, un jeune paysan menant un troupeau de boeufs. Ulf le salua et lui demanda son nom. „Je m'appelle Godwin, fils d'Ulfnoth, répondit le berger; et toi, si je ne me trompe, tu es de l'armée

danoise." Le Danois, contraint d'avouer, pria le jeune homme de lui dire à quelle distance il pouvait être encore des vaisseaux stationnés dans la Saverne ou dans les rivières voisines, et par quel chemin il lui serait possible de les rejoindre. „Bien fou est le Danois, reprit Godwin, qui attend son salut d'un Saxon." Ulf supplia le berger de quitter son troupeau et de lui enseigner la route, joignant à ses instances les promesses les plus capables de gagner un homme simple et pauvre. „La route n'est pas longue, dit le jeune berger, mais il serait dangereux de t'y conduire. Les paysans, encouragés par notre victoire d'hier, sont armés dans toute la campagne; ils ne feraient aucune grâce ni à ton guide ni à toi." Le chef tira de son doigt un anneau d'or et le présenta au jeune saxon, qui le prit, le considéra avec curiosité, et après un instant de réflexion, le rendit en disant: „Je ne veux rien de toi, mais j'essayerai de te conduire."

Ils passèrent le jour dans la cabane du père de Godwin, et quand vint la nuit, au moment de se mettre en route, le vieux paysan dit au Danois: „Sache que c'est mon fils unique qui se livre à ta bonne foi; il n'y aura plus de sûreté pour lui parmi ses compatriotes, du moment qu'il t'aura servi de guide; présente-le donc à ton roi pour qu'il le prenne à son service." Ulf promit de faire beaucoup plus, et tint parole; à son arrivée

au camp danois, il fit asseoir le fils du paysan dans sa tente, sur un siège aussi élevé que le sien, le traitant comme son propre fils. Il obtint pour lui du roi Knut un grade militaire, et, dans la suite, le berger saxon parvint au rang de gouverneur de province dans la partie de l'Angleterre occupée par les Danois. Cet homme qui, de l'état de gardeur de troupeaux, s'éleva, grâce à la protection des étrangers, aux premières dignités de son pays, devait plus tard, par une destinée bizarre, contribuer plus qu'aucun autre à la ruine de la domination étrangère.

9. Les victoires des Anglo-Saxons sur les Danois amenèrent un armistice et une trêve qui fut jurée solennellement, en présence des deux armées, par les roi Edmund et Knut. Ils se donnèrent mutuellement le nom de frère, et d'un commun accord, fixèrent à la Tamise la limite de leurs royaumes respectifs. (1017) A la mort d'Edmund, le roi danois franchit cette limite, qui devait être inviolable; il avait gagné sous main quelques chefs intéressés ou ambitieux, et la terreur produite par son invasion fit réussir leurs intrigues: après une courte résistance, les Anglo-Saxons des provinces du sud et de l'ouest se soumirent, et reconnurent le fils de Sven pour roi de toute l'Angleterre. Knut jura en retour de se montrer juste et bienveillant, et toucha de

sa main nue la main des principaux chefs en signe de sincérité.

Malgré ces promesses et la facilité de son avènement, Knut se montra d'abord ombreux et cruel. Tous les hommes qui s'étaient fait remarquer par leur attachement à l'ancienne liberté du pays et à la royauté anglo-saxonne, quelques-uns même de ceux qui avaient trahi cette cause pour celle du pouvoir étranger, furent bannis de l'Angleterre ou mis à mort. „Qui m'apportera la tête d'un de mes ennemis, disait le roi danois avec la férocité d'un pirate, me sera plus cher que s'il était mon frère.“ Les parents des deux derniers rois, Ethelred et Edmund, furent proscrits en masse : les fils d'Ethelred étaient alors à la cour de Normandie ; mais ceux d'Edmund, restés en Angleterre, n'échappèrent point à la persécution. N'osant les mettre à mort sous les yeux du peuple anglais, Knut les fit déporter en Scandinavie, et eut soin d'insinuer au petit roi, auquel il les donna en garde, quels étaient ses desseins à leur égard ; mais celui-ci feignit de ne pas comprendre, et laissa ses prisonniers libres de passer en Allemagne. De là ils se rendirent, pour être encore plus en sûreté, à la cour du roi de Hongrie, qui commençait alors à figurer parmi les puissances chrétiennes : ils y furent accueillis avec honneur, et l'un d'eux épousa dans la suite une fille de l'empereur des Allemands.

10. Richard, duc de Normandie, sentant l'impossibilité de rétablir ses neveux sur le trône d'Angleterre, et voulant jouir du bénéfice d'une alliance étroite avec ce pays, adopta une politique toute personnelle; il négocia avec le roi danois au détriment des fils d'Ethelred. Par un arrangement bizarre, mais assez habilement conçu, il fit proposer à Knut de prendre en mariage la mère de ces deux enfants, qui, comme on l'a vu, était sa soeur: elle avait reçu au baptême le nom d'Emme ou Emma; mais, à son arrivée en Angleterre, les Saxons avaient changé ce nom étranger en celui d'Alfghive, qui signifiait *présent des génies*. (1018) Flattée de redevenir l'épouse d'un roi, Emma consentit à cette seconde union, et laissa en doute, disent les vieux historiens, qui d'elle ou de son frère se déshonorait le plus. Bientôt elle devint mère d'un nouveau fils, à qui la puissance de son père promettait un tout autre fortune que celle des enfants d'Ethelred, et, dans l'enivrement de son ambition, elle oublia et méprisa ses premiers-nés. Quant à eux, retenus hors de leur pays natal, ils en désapprirent peu à peu les mœurs et jusqu'au langage; ils contractèrent dans l'exil des habitudes et des amitiés étrangères, événement peu grave en lui-même, mais qui eut de fatales conséquences.

11. (1018—1030) Assuré dans son pouvoir par une possession de plusieurs années,

et par un mariage qui le rendait en quelque sorte moins étranger à la nation anglaise, le roi Knut s'humanisa par degré; on vit se développer en lui un nouveau caractère; il eut des pensées de gouvernement aussi élevées que son époque et sa situation le comportaient; il eut même la volonté d'être impartial entre les Anglais et les Danois. Sans rien relâcher des énormes tributs que la conquête imposait à l'Angleterre, il les employait en partie à acheter de ses compatriotes leur retour en Danemarck, et à rendre ainsi moins sensible la division des habitants de l'Angleterre en deux races ennemis et de condition inégale. De tous les Danois armés qui étaient venus avec lui, il ne garda qu'une troupe d'élite de quelques milliers d'hommes, qui formait sa garde, et qu'on appelait *Thingamanna*, c'est-à-dire gens du palais. Fils d'un apostat au christianisme, il se montrait chrétien zélé, rebâtissant les églises que son père et lui-même avaient brûlées, et dotant avec magnificence les abbayes et les monastères. Dans le désir de flatter l'esprit national des Anglo-Saxons, il éleva une chapelle au lieu de la sépulture d'Edmund, roi d'Est-Anglie, qui, depuis un siècle et demi, était vénéré comme un martyr de la foi et du patriotisme; en outre, le même motif lui fit ériger, à Canterbury, un monument pour l'archevêque Elfeg, victime, comme le roi Edmund, de la cruauté

des Danois : il voulait qu'on y transportât le corps du saint, qui était enseveli à Londres ; mais les habitants de cette ville ayant refusé de s'en dessaisir, le roi danois reprit tout à coup, dans un acte de piété, les habitudes du conquérant et du pirate. Il fit enlever militairement le cercueil, qui fut transporté entre deux haies de soldats, l'épée nue, jusqu'à la Tamise, et chargé sur un vaisseau de guerre, ayant pour ornement à la proue une énorme tête de dragon.

Dans le temps du partage de l'Angleterre en souveraineté indépendante, plusieurs des rois anglo-saxons, surtout ceux de West-Sex et de Mercie, avaient établi, à différentes reprises, certaines redevances en faveur de l'Église romaine. L'objet de ces dons, purement gratuits, était de procurer un meilleur accueil et des secours dans le besoin aux pèlerins anglais qui se rendaient à Rome, de fournir aux frais d'une école pour les jeunes gens de cette nation, ou à l'entretien du luminaire des tombeaux de saint Pierre et de saint Paul. Le paiement de ces rentes, qu'on appelait en langue saxonne *argent de Rome* ou *cens de Rome*, plus ou moins régulier, selon le degré de zèle des rois et des peuples, fut entièrement suspendu au neuvième siècle par les invasions danoises. Voulant expier en quelque sorte le tort que ses compatriotes avaient fait à l'Église, et surpasser en munificence

tous les rois anglo-saxons, Knut fit revivre cette institution, en lui donnant plus d'étendue, et soumit toute l'Angleterre, à un tribut perpétuel, qu'on appela *denier de saint Pierre*. Cet impôt, payable à raison d'un denier en monnaie du temps, par chaque maison habitée, devait, au terme des ordonnances royales, être levé chaque année, à la louange et gloire de *Dieu-Roi*, le jour de la fête du prince des apôtres.

12. Vers l'année 1030, le roi Knut résolut d'aller en personne à Rome, pour visiter les tombeaux des apôtres, et recevoir les remerciements que méritaient ses largesses; il partit avec un nombreux cortège, portant une besace sur l'épaule, et un long bâton à la main. Ayant accompli son pèlerinage, et sur le point de retourner dans le nord, il adressa à toute la nation anglaise une lettre où règne un ton de bonhomie qui contraste singulièrement avec l'éducation et les premiers actes de royauté du fils de Sven.

„Knut, roi d'Angleterre et de Danemarck, à tous les évêques et primats, et à tout le peuple anglais, salut. Je vous fais savoir que je suis allé à Rome pour la rédemption de mes fautes et pour le salut de mes royaumes. Je remercie très humblement le Dieu tout-puissant de ce qu'il m'a octroyé une fois en ma vie la grâce de visiter en personne ses très saints apôtres Pierre et Paul, et tous les

saints qui ont leur habitation, soit au dedans des murs, soit au dehors de la cité romaine. Je me suis déterminé à ce voyage, parce que j'ai appris, de la bouche des sages, que Pierre l'apôtre possède une grande puissance de lier et de délier, et qu'il est le porte-clefs du royaume céleste; c'est pourquoi j'ai jugé utile de solliciter spécialement sa faveur et son patronage."

"Il s'est tenu ici, dans la solennité pascale, une grande assemblée d'illustres personnes, savoir: le pape Jean, l'empereur Kunrad, et tous les premiers des nations, depuis le mont Gargano jusqu'à la mer qui nous avoisine. Tous m'ont accueilli avec distinction, et m'ont honoré de riches présents: j'ai reçu des vases d'or et d'argent, des étoffes et des vêtements de grand prix. Je me suis entretenu avec l'empereur, le seigneur pape et les autres princes, sur les besoins de tout le peuple de mes royaumes, tant anglais que danois. J'ai tâché d'obtenir pour mes peuples justice et sûreté dans leurs voyages à Rome, et surtout qu'ils ne soient plus dorénavant retardés dans leur route par les clôtures des monts, ni vexés par d'énormes péages. J'ai fait aussi mes plaintes au seigneur pape sur l'énormité des sommes d'argent exigées jusqu'à ce jour de mes archevêques, quand il se rendaient, suivant l'usage, auprès du siège apostolique afin

d'obtenir le *pallium*. Il a été décidé que cela n'aurait plus lieu à l'avenir."

"Je veux en outre que vous sachiez que j'ai fait voeu au Dieu tout-puissant de régler ma vie selon la droiture, et de gouverner mon peuple avec justice. Si, durant la fougue de ma jeunesse, j'ai fait quelque chose de contraire à l'équité, je veux désormais, avec l'aide de Dieu, l'amender selon mon pouvoir; c'est pourquoi je requiers et somme tous mes conseillers et ceux à qui j'ai confié les affaires de mon royaume, de ne se prêter à aucune injustice, ni par crainte de moi, ni en faveur des puissants. Je leur recommande, s'ils mettent du prix à mon amitié et à leur propre vie, de ne faire tort ni violence à aucun homme, riche ou pauvre; que chacun, selon son état, jouisse de ce qu'il possède, et ne soit troublé dans cette jouissance ni au nom du roi, ni au nom de personne, ni sous prétexte de lever de l'argent pour mon trésor; car je n'ai nul besoin d'argent obtenu par des moyens injustes."

"Je me propose de me rendre en Angleterre, dans l'été même, et aussitôt que seront achevés les préparatifs de mon embarquement. Je vous prie et vous ordonne, vous tous, évêques et officiers de mon royaume d'Angleterre, par la foi que vous devez à Dieu et à moi, de faire en sorte qu'avant mon retour toutes nos dettes envers Dieu soient acquittées."

tées: savoir: les aumônes par charrues, la dîme des animaux nés dans l'année, et les deniers dus à saint Pierre par chaque maison des villes et des villages: de plus, à la mi-août, la dîme des moissons, et à la Saint-Martin, les prémices des semences. Que si, à mon prochain débarquement, ces redevances ne sont point entièrement payées, la puissance royale s'exercera contre les délinquants, selon la rigueur de la loi, et sans aucune grâce."

13. (1030—1035) Ce fut sous le règne de Knut, et à la faveur des longues guerres qu'il fit pour réunir au Danemarck les autres royaumes scandinaves, que Godwin, ce paysan saxon dont on a vu plus haut la singulière aventure, s'éleva graduellement aux premiers honneurs militaires. Après une grande victoire remportée sur les Norwégiens, il obtint la dignité d'*Earl*, ou chef politique de l'ancien royaume de West-Sex, réduit alors à l'état de province. Beaucoup d'autres Anglais servirent avec zèle le roi danois dans ses conquêtes en Norwège et sur les rives de la Baltique. Il employa la marine saxonne à détruire celle des petits rois du nord, et les ayant déposés un à un, il prit le titre nouveau d'empereur de tout le septentrion, par la grâce du Christ, roi des rois. Malgré cet enivrement de gloire militaire, l'antipathie nationale contre la domination danoise ne cessa point d'exister, et à la mort du grand roi, comme l'appelaient

ses contemporains, les choses reprirent leur cours. Il ne resta rien de cette apparente fusion de deux races sous les mêmes drapeaux; et cet empire, élevé pour un moment au dessus de tous les royaumes du nord, fut dissous de la même manière que le vaste empire de Charlemagne. Les populations scandinaves expulsèrent leurs conquérants danois, et se choisirent des chefs nationaux. Plus anciennement conquis, les Anglo-Saxons ne purent s'affranchir tout d'un coup d'une manière aussi complète: mais ils attaquèrent sourdement la puissance des étrangers et commencèrent par les intrigues une révolution que la force devait terminer.

Le roi danois mourut en l'année 1035, et laissa trois fils, dont un seul, nommé Hardeknut, c'est-à-dire Knut le fort ou le brave, était né d'Emma la Normande: les autres étaient enfants d'une première épouse. Knut avait désiré, en mourant, que le fils d'Emma devînt son successeur: une pareille désignation était rarement sans influence sur ceux à qui les coutumes germaniques donnaient le droit de choisir les rois. Mais Hardeknut se trouvait alors en Danemarck; et les Danois d'Angleterre, pressés d'avoir un chef, pour être unis et forts contre les Saxons mécontents, firent roi un autre fils de Knut, appelé Harald. Cette élection, voeu de la majorité, trouva quelques opposants, auxquels les An-

glais s'empressèrent de se joindre pour nourrir et envenimer la querelle domestique de leurs maîtres. Les provinces du sud-ouest, qui, pendant toute la durée de la conquête, furent toujours les premières à s'insurger et les dernières à se soumettre, proclamèrent roi Hardeknut, pendant que les soldats et les matelots danois installaient Harald dans Londres. Ce schisme politique divisa de nouveau l'Angleterre en deux zones, séparées par la Tamise. Le nord fut pour Harald, le midi pour le fils d'Emma; mais la lutte engagée sous ces deux noms était en réalité la lutte des deux grands intérêts des vainqueurs tout puissants au nord de la Tamise, et des vaincus moins faibles au midi.

V.

Roll le Marcheur.

1. Vers la fin du neuvième siècle, Harald Harfagher, c'est-à-dire, aux beaux cheveux, roi d'une partie de la Norwége, étendit par la force des armes son pouvoir sur tout le pays, dont il fit un seul royaume. Cette destruction de plusieurs petits États anciennement libres n'eut point lieu sans résistance: non seulement le terrain fut vivement disputé, mais, après la conquête, beaucoup d'hommes préférèrent s'expatrier et mener sur mer une

vie errante, plutôt que d'obéir à un roi étranger. La plupart de ces déshérités infestaient les mers du nord, ravageaient les côtes et les îles, et travaillaient à exciter des soulèvements parmi leurs compatriotes. Ainsi l'intérêt politique fit bientôt du conquérant de la Norwége l'ennemi le plus acharné des pirates. Avec une flotte nombreuse, il les poursuivit le long de toutes les côtes de son royaume, et jusque dans les parages des Orcades et des Hébrides, coulant bas leurs vaisseaux et ruinant les postes qu'ils avaient établis dans plusieurs îles de l'Océan. En outre, il interdit par des lois sévères dans ses états la piraterie et toute espèce d'exaction à main armée.

C'était un usage immémorial parmi les Vikings d'exercer sur toutes les côtes, sans distinction de pays, un droit qu'ils nommaient *strandhug* ou presse des vivres. Lorsqu'un équipage, dont les provisions de bouche tiraient à leur fin, apercevait sur le rivage quelques troupeaux gardés par peu de monde, les pirates débarquaient en force, s'emparaient des animaux, les tuaient, les dépeçaient, et se ravitaillaient ainsi sans payer, ou en donnant le moins possible. Le *strandhug* était le fléau des campagnes et la terreur des paysans; souvent on l'avait vu exercer par des gens qui ne faisaient point métier de la piraterie, mais auxquels leur puissance et leur richesse assuraient l'impunité.

2. Il y avait à la cour du roi Harald, parmi les iarls ou chefs du premier rang, un certain Rognvald que le roi aimait beaucoup, et qui l'avait servi avec zèle dans toutes ses expéditions. Rognvald avait plusieurs fils, tous connus par leur bravoure, et dont le plus renommé s'appelait Rolf ou Roll, par une sorte d'euphonie commune à beaucoup de noms teutoniques. Il était d'une taille si haute, que, ne trouvant dans la petite race du pays aucun cheval à son usage, il chemina toujours à pied, ce qui le faisait surnommer *Gang-Roll*, c'est-à-dire, Roll-le-Marcheur. Un jour que le fils de Rognvald, avec de nombreux compagnons, revenait d'une croisière dans la Baltique, avant d'aborder en Norwége, il relâcha dans la province de Vig-hen; et là, soit par besoin de vivres, soit pour profiter de l'occasion, il exerça la *strand-hug*. (895) Le hasard voulut que le roi Harald se trouvât dans les environs, et reçût les plaintes des paysans; sans considérer quel était l'auteur du délit, il fit assembler aussitôt un *thing* ou grand conseil de justice, pour juger Roll d'après la loi. Avant que l'accusé parût devant l'assemblée, qui devait lui appliquer la peine du bannissement, sa mère courut auprès du roi et lui demanda grâce; mais Harald fut inexorable. Alors cette femme, inspirée par la colère et par le sentiment maternel, se mit à improviser, comme il arrivait

souvent aux Scandinaves, quand ils étaient vivement émus. S'adressant au roi, elle lui dit en vers : „Tu chasses du pays, et du traites en ennemi un homme de noble race ; écoute donc ce que je t'annonce : il est dangereux d'attaquer le loup, et quand on l'a mis une fois en colère, gare aux troupeaux qui vont dans la forêt.“

Malgré ces menaces un peu énigmatiques, la sentence fut prononcée, et Roll, se voyant banni à perpétuité, rassembla quelques vaisseaux, et cingla vers les Hébrides. Ces îles avaient servi de refuge à une partie des Norwégiens, émigrés par suite des conquêtes du roi Harald. Presque tous étaient des gens de haute naissance, et d'une grande réputation militaire. Le nouvel exilé s'associa avec eux pour des entreprises de piraterie ; ils réunirent tout ce qu'ils avaient de vaisseaux, et en formèrent une flotte assez nombreuse, qui n'obéissait point à un seul chef, mais à tous les confédérés, et où Roll n'avait d'autre prééminence que celle de son mérite et de son nom.

3. Partie des Hébrides, la flotte doubla la pointe de l'Écosse, et se dirigeant vers le sud-est, entra en Gaule par l'embouchure de l'Escaut ; mais comme la contrée, naturellement pauvre et déjà dévastée à différentes reprises, offrait peu de choses à prendre, les pirates se remirent bientôt en mer. Ayant marché au sud, ils entrèrent dans la Seine, et la remontèrent

jusqu'à Jumièges, à cinq lieues de Rouen (896—898): c'était le temps où les limites du royaume de France venaient d'être définitivement fixées et resserrées entre la Loire et la Meuse. Aux longues révolutions territoriales qui avaient déchiré ce royaume succédait une révolution politique dont le but, réalisé un siècle plus tard, était l'expulsion de la seconde dynastie des rois franks. Le roi des Français, descendant de Karle-le-Grand et nommé Karle comme son aïeul, seule ressemblance qu'il eût avec lui, disputait alors la couronne à un compétiteur dont les ancêtres ne l'avaient jamais portée. Tour à tour vainqueurs ou vaincus, le roi d'ancienne race et le roi par élection étaient maîtres alternativement; mais ni l'un ni l'autre n'avaient assez de pouvoir pour protéger le pays contre une invasion étrangère: toutes les forces du royaume étaient employées, de part et d'autre, à soutenir la guerre civile; aussi, aucune armée ne se présenta pour arrêter les nouveaux pirates et les empêcher de piller et d'incendier les deux rives de la Seine.

Le bruit de leurs dévastations parvint bientôt à Rouen, et y jeta la terreur. Les habitants n'attendaient aucun secours, et désespéraient de pouvoir défendre seuls leurs murailles, ruinées dans les invasions précédentes. Au milieu de ce découragement général, l'archevêque de Rouen, nommé Franke ou Fran-

con, homme prudent et ferme, prit sur lui de sauver la ville, en capitulant avec l'ennemi avant la première attaque. Sans s'inquiéter de la haine souvent cruelle que les païens du nord témoignaient pour le clergé chrétien, l'archevêque se rendit au camp près de Jumièges, et parla au chef normand avec le secours d'un interprète. Il dit et fit si bien, tant promit, tant donna, dit un vieux chroniqueur, qu'il conclut une trêve avec Roll et ses compagnons, leur garantissant l'entrée dans la ville, et recevant d'eux, en retour, l'assurance de n'y faire aucun mal. Ce fut près de l'église Saint-Morin, à l'un des ports de la Seine, que les Norwégiens abordèrent d'une façon toute pacifique. Après qu'ils eurent amarré leurs vaisseaux, tous les chefs parcoururent la ville en différents sens; ils en examinèrent avec attention les remparts, les quais, les fontaines, et, la trouvant à leur gré, ils résolurent d'en faire leur place d'armes et le chef-lieu de leur nouvel établissement.

4. Après cette prise de possession, les chefs normands, avec leur principal corps de troupes, continuèrent de remonter la Seine. A l'endroit où ce fleuve reçoit la rivière d'Eure, ils établirent un camp fortifié, pour attendre l'arrivée d'une armée française qui se dirigeait alors contre eux. Le roi Karle ou Charles, comme on disait en langue romane, se voyant un moment seul maître du royaume, voulait

tenter un grand effort et repousser la nouvelle invasion: les troupes, conduites par un certain Raghenold ou Regnault, qui avait le titre de duc de France, prirent position sur la rive droite de l'Eure, à quelque distance du camp des Normands. Parmi les comtes qui avaient levé bannière pour obéir aux ordres du roi et combattre les païens, se trouvait un païen converti, le fameux roi de mer Hasting. Vingt ans auparavant, las de courir les aventures, il avait fait sa paix avec le royaume de France, en acceptant le comté de Chartres. Dans le conseil que tinrent les Français pour savoir ce que l'on devait faire, Hasting, consulté à son tour, fut d'avis de parlementer avec l'ennemi, avant de risquer une bataille; quoique cet avis fût suspect à plusieurs seigneurs de l'armée, il prévalut; et Hasting partit avec deux personnes qui savaient la langue danoise, pour aller parler aux Normands.

5. Les trois envoyés suivirent le cours de l'Eure, jusqu'en face de l'endroit où les confédérés avaient élevé leurs retranchements; là, s'arrêtant et élevant la voix de manière à être entendu sur l'autre bord: „Holà, cria le comte de Chartres, braves guerriers, quel est le nom de votre seigneur? — Nous n'avons point de seigneur, répondirent les Normands; nous sommes tous égaux. — Mais pourquoi êtes-vous venus dans ce pays, et qu'y voulez-vous faire? — En chasser les habitants ou

les soumettre à notre puissance, et nous faire une patrie. Mais qui est-tu, toi qui parles si bien notre langue?" — Le comte reprit: „N'avez-vous pas entendu parler de Hasting, le fameux pirate, qui courut les mers avec tant de vaisseaux, et fit tant de mal à ce royaume? — Sans doute, répliquèrent les Normands. Hasting a bien commencé, mais il a fait une mauvaise fin. — N'avez-vous donc pas envie de vous soumettre au roi Charles, qui vous offre des fiefs et des honneurs, sous condition de foi et de service? — Nullement, nullement; nous ne nous soumettrons à personne, et tout ce que nous pourrons conquérir nous appartiendra sans réserve: vas le dire au roi, si tu veux.“

De retour au camp, Hasting apporta cette réponse, et dans la délibération qui suivit, il conseilla de ne point s'aventurer à forcer les retranchements des païens: „Voilà un conseil de traître,“ s'écria un seigneur nommé Roland; et plusieurs autres répétèrent le même cri. Le vieux roi de mer, soit par indignation, soit qu'il ne fût pas tout à fait sans reproches, quitta aussitôt l'armée, et abandonna même son comté de Chartres, sans qu'on sût où il était allé. Mais ses prédictions se vérifièrent: à l'attaque du camp retranché, les troupes furent entièrement défaites, et le duc de France périt de la main d'un pêcheur de Rouen, qui servait dans l'armée norvégienne.

6. Libres de **naviguer** sur la Seine, Roll et ses compagnons **la** remontèrent jusqu'à Paris, et firent le **siège** de cette ville sans pouvoir s'en emparer. Un des principaux chefs ayant été pris par les assiégés, pour le racheter, ils conclurent avec le roi Charles une trêve d'un an, durant laquelle ils allèrent ravager les provinces du nord, qui avaient cessé d'être françaises. A l'expiration de la trêve ils retournèrent en hâte vers Rouen, et, partant de cette ville, allèrent surprendre Bayeux, qu'ils enlevèrent d'assaut, et dont ils tuèrent le comte, avec une partie des habitants (900). Ce comte, nommé Béranger, avait une fille d'une grande beauté, qui, dans le partage du butin, échut à Roll, et que le Scandinave prit pour femme, sans mariage, à la manière de son pays.

Évreux et plusieurs autres villes voisines tombèrent ensuite au pouvoir des Normands, qui étendirent ainsi leur domination sur la plus grande partie du territoire auquel on donnait le vieux nom de Neustrie (900—911). Guidés par un certain bon sens politique, ils cessaient de se montrer cruels, lorsqu'ils ne trouvaient plus de résistance, et se contentaient d'un tribut, levé régulièrement sur les villes et sur les campagnes. Le même bon sens les détermina à créer un chef suprême, investi d'une autorité permanente; le choix des confédérés tomba sur Roll, „dont ils firent leur roi,” dit un ancien chroniqueur; mais ce

titre qu'on lui donnait peut-être dans la langue du nord, ne tarda pas à être remplacé par les titres français de duc ou de comte. Tout païen qu'il était, le nouveau duc se rendit populaire auprès des habitants indigènes. Après l'avoir maudit comme un pirate, ils l'aimèrent comme un protecteur, dont le pouvoir les garantissait à la fois de nouvelles attaques par mer et des maux que la guerre civile causait dans le reste de la France.

7. Devenus puissance territoriale (911), les Normands firent aux Français une guerre mieux soutenue et, pour ainsi dire, plus méthodique. Ils se liguèrent avec d'autres Scandinaves, probablement Danois d'origine, qui occupaient l'embouchure de la Loire, et convinrent de piller simultanément tout le territoire compris entre ce dernier fleuve et la Seine. La dévastation s'étendit jusqu'en Bourgogne et en Auvergne. Paris, attaqué pour la seconde fois, résista ainsi que Chartres, Dijon et d'autres lieux forts; mais une foule de villes ouvertes furent détruites ou saccagées. Enfin, en l'année 912, seize ans après l'occupation de Rouen, les Français de tout état, harassés de ces continuelles hostilités, commencèrent à se plaindre et à demander que la guerre finît à quelque prix que ce fût; les évêques, les comtes et les barons faisaient au roi des remontrances; les bourgeois et les paysans criaient merci sur son passage. Un

vieil auteur nous à conservé l'expression des murmures populaires: „Que voit-on en tout lieu? Des églises brûlées, des gens tués; par la faute du roi et sa faiblesse, les Normands font ce qu'ils veulent dans le royaume; de Blois à Senlis, pas un arpent de blé, et nul n'ose labourer ni en prés ni en vignes. A moins que cette guerre ne finisse, nous aurons disette et cherté.“ Le roi Charles, qu'on sur-nommait le Simple ou le Sot, et à qui l'histoire a conservé le premier de ces noms, eut assez de bon sens dans cette occasion pour écouter la voix du peuple; peut-être aussi, en y cédant, crut-il faire un coup de politique, et s'assurer, par l'alliance des Normands, un appui contre les intrigues puissantes qui tendaient à le détrôner. Il convoqua en grande assemblée ses barons et ses évêques, et leur demanda *aide et conseil*, suivant la formule du temps. Tous furent d'avis de conclure une trêve et de négocier pour la paix.

8. L'homme le plus capable de mener à bien cette négociation était l'archevêque de Rouen, qui, malgré la différence de religion, exerçait sur Roll le même genre d'influence que les évêques du cinquième siècle avaient obtenu sur les conquérants de l'empire romain. Ses relations avec les autres évêques et avec les seigneurs de France n'avaient point été interrompues; peut-être même assista-t-il à leurs délibérations; mais, présent ou absent,

il se chargea volontiers de porter et de faire valoir leurs offres de paix. L'archevêque alla donc trouver le fils de Rognvald, et lui dit : „Le roi Charles vous offre sa fille en mariage, avec la seigneurie héréditaire de tout le pays situé entre la rivière d'Epte et la Bretagne, si vous consentez à devenir chrétien et à vivre en paix avec le royaume.“

Le Normand ne répondit point, cette fois : „Nous ne voulons obéir à personne ;“ d'autres idées, une autre ambition que celle d'un coureur d'aventures, lui était venues, depuis qu'il gouvernait, non plus une bande de pirates, mais un vaste territoire. Le christianisme, sans lequel il ne pouvait marcher l'égal des grands seigneurs de France, avait cessé de lui répugner, et l'habitude de vivre au milieu des chrétiens avait éteint le fanatisme du plus grand nombre de ses compagnons : „Les paroles du roi sont bonnes, dit-il à l'archevêque, mais la terre qu'il m'offre ne me suffit pas ; elle est inculte et appauvrie ; mes gens n'y auraient pas de quoi vivre en paix.“ L'archevêque retourna vers le roi, qui le chargea d'offrir en son nom la Flandre, quoiqu'il n'eût réellement sur ce pays d'autres droits qu'une prétention contestée ; mais Roll n'accepta point cette nouvelle proposition, disant que la Flandre était un mauvais pays, boueux et plein de marécages. Alors, ne sachant plus que donner, Charles-le-Simple fit dire au chef normand

que, s'il voulait, il aurait en fief la Bretagne, conjointement avec la Neustrie: c'était une offre du même genre que la précédente; car la Bretagne était un état libre; la suzeraineté des rois de France ne s'y étendait guère que sur le comté de Rennes, enlevé aux Français par les princes bretons un demi-siècle auparavant. Mais Roll y fit peu d'attention; il ne s'aperçut pas qu'on ne lui donnait encore autre chose qu'une vieille querelle à débattre, et l'arrangement fut accepté.

9. Afin de ratifier le traité de la manière la plus solennelle, le roi de France et le chef des Normands se rendirent, chacun de son côté, au village de Saint-Claire sur l'Epte. Tous les deux étaient accompagnés d'une suite nombreuse; les Français plantèrent leurs tentes sur l'un des bords de la rivière, et les Normands sur l'autre. A l'heure fixée pour l'entrevue, Roll s'approcha du roi, et, demeurant debout, mit ses deux mains entre les siennes, en prononçant la formule: „Dorénavant je suis votre féal et votre homme, et jure de conserver fidèlement votre vie, vos membres et votre honneur royal.“ Ensuite le roi et les barons, donnant au chef normand le titre de comte, jurèrent de lui conserver sa vie, ses membres, son honneur et tout le territoire désigné dans le traité de paix.

La cérémonie semblait terminée, et le nouveau comte allait se retirer, lorsque les Fran-

çais lui dirent : „Il est convenable que celui qui reçoit un pareil don s'agenouille devant le roi et lui baise le pied.“ Mais le Normand répondit : „Jamais je ne plierai le genou devant aucun homme, ni ne baiserais le pied d'aucun homme.“ Les seigneurs insistèrent sur cette formalité, qui était un dernier reste de l'étiquette observée jadis à la cour des empereurs franks ; et Roll, avec une simplicité malicieuse, fit signe à l'un de ses gens de venir et de baiser pour lui le pied du roi. Le soldat norvégien, se courbant sans plier le genou, prit le pied du roi, et le leva si haut pour le porter à sa bouche, que le roi tomba à la renverse. Peu habitués aux convenances du cérémonial, les pirates firent de grands éclats de rire, et il y eut un moment de tumulte ; mais ce bizarre incident ne produisit rien de fâcheux.

10. Deux clauses du traité restaient à remplir, la conversion du nouveau comte ou duc de Normandie et son mariage avec la fille du roi ; il fut convenu que cette double cérémonie aurait lieu à Rouen, et plusieurs des hauts barons de France s'y rendirent pour accompagner la fiancée. Après une courte instruction, le fils de Rognwald reçut le baptême des mains de l'archevêque, dont il écouta les conseils avec une extrême docilité. Au sortir des fonds baptismaux, le néophyte s'enquit du nom des églises les plus célèbres et

des saints les plus révéérés dans ce nouveau pays. L'archevêque lui nomma six églises et trois saints, la Vierge, saint Michel et saint Pierre. — „Et dans le voisinage, reprit le duc, quel est le plus puissant protecteur? — C'est saint Denis, répondit l'archevêque. — Eh bien! avant de partager ma terre entre mes compagnons, j'en veux donner une part à Dieu, sainte Marie et aux autres saints que vous venez de nommer.“ En effet, durant sept jours qu'il porta l'habit blanc des nouveaux baptisés, chaque jour il fit présent d'une terre à l'une des sept églises qu'on lui avait désignées. Ayant repris ses vêtements ordinaires, il s'occupa d'affaires politiques et du grand partage de la Normandie entre les émigrés norwégiens.

11. Le pays fut divisé au cordeau, disent les anciens chroniqueurs; c'était la manière d'arpenter usitée en Scandinavie. Toutes les terres désertes ou cultivées, à l'exception de celles des églises, furent partagées de nouveau, sans égards aux droits des indigènes. Les compagnons de Roll, chefs ou soldats, devinrent, selon leur grade, seigneurs des villes et des campagnes, propriétaires souverains des domaines grands ou petits. Les anciens propriétaires étaient contraint de s'accommoder à la volonté des nouveaux venus, de leur céder la place, s'ils l'exigeaient, ou de tenir d'eux leur propre domaine à ferme ou

en vasselage. Ainsi les serfs du pays changèrent de maîtres, et beaucoup d'hommes libres tombèrent dans la servitude de la glèbe. De nouvelles dénominations géographiques résultèrent même de cette répartition de la propriété territoriale, et l'usage attacha dès lors à un grand nombre de domaines les noms propres des guerriers scandinaves qui les avaient reçus en lot. Quoique l'état des gens de métiers et des paysans différât peu en Normandie de ce qu'il était en France, l'espoir d'une plus complète sécurité et le mouvement de vie sociale qui accompagne d'ordinaire une domination naissante, engagèrent beaucoup d'artisans et de laboureurs à émigrer pour aller s'établir sous le gouvernement du duc Roll. Son nom, que les Français prononçaient Rou, devint populaire au loin; il passait pour le plus grand ennemi des voleurs et le plus grand justicier de son temps.

VI.

Hereward, chef des partisans saxons.

1. Tout le pays des Anglo-Saxons était conquis (par Guillaume le Conquérant), de la Tweed au cap de Cornouaille, de la mer de Gaule à la Saverne, et la population vaincue était traversée dans tous les sens par l'armée

de ses conquérants. Il n'y avait plus de provinces libres, plus de masses d'hommes organisées militairement. On trouvait seulement quelques débris épars des armées et des garnisons détruites, des soldats qui n'avaient plus de chefs, et des chefs que personne ne suivait. La guerre se continuait contre eux par la persécution individuelle; les plus considérables étaient jugés et condamnés solennellement; le reste était livré à la discrétion des soldats étrangers, qui en faisaient des serfs pour leurs domaines, ou bien les massacraient avec des circonstances qu'un ancien historien refuse de détailler comme incroyables et dangereuses à raconter. Ceux auxquels il restait quelques moyens de s'expatrier, gagnaient les ports du pays de Galles ou de l'Écosse, pour s'y embarquer, et aller, selon l'expression des vieilles annales, promener leur douleur et leur misère à travers les royaumes étrangers. Le Danemarck, la Norwége et les pays de langue teutonique étaient en général le but de ces émigrations; mais on vit aussi des fugitifs anglais aller vers le midi et solliciter un asile chez des peuples entièrement différents d'origine et de langage.

2. Le bruit de la haute faveur dont jouissait à Constantinople la garde scandinave des empereurs, détermina un certain nombre de jeunes gens à chercher fortune de ce côté. Ils se réunirent sous la conduite de Siward,

ancien chef de la province de Gloucester, côtoyèrent l'Espagne et débarquèrent en Sicile, d'où ils adressèrent à la cour impériale un message et des propositions. Ils furent, selon leur demande, incorporés dans la troupe d'élite qui, sous le nom tudesque de *Varings*, veillait près de la chambre des empereurs, gardait les clefs des villes où ils séjournaient, et quelquefois celles du trésor public. Les *Varings* ou *Varangs*, selon la prononciation grec, étaient, en général, Danois, Suédois ou Germains; ils laissaient croître leurs cheveux, à la manière des gens du nord, et avaient pour arme principale de grandes haches d'acier à deux tranchants, qu'ils portaient à la main ou posaient sur l'épaule droite. Cette milice, d'un aspect vraiment redoutable, était renommée, depuis des siècles, par sa discipline sévère et sa fidélité à toute épreuve. L'exemple des premiers Saxons qui s'y enrôlèrent fut suivi par d'autres; et, dans la suite, le corps des *Varings* se recruta surtout d'hommes venus d'Angleterre, ou, comme disaient les Grecs dans leur langage encore classique, de barbares de l'île de Bretagne. L'idiome anglo-saxon ou un dialecte mélangé de saxon et de danois devint, à l'exclusion du grec, le langage officiel de ces gardes du palais impérial; c'était dans cette langue qu'ils recevaient les ordres de leurs chefs, et qu'eux-mêmes adressaient à l'empereur, dans les

grands jours de fête, leurs félicitations et leurs vœux.

3. Quant aux Saxons qui ne purent ou ne voulurent pas émigrer, beaucoup d'entre eux se réfugièrent dans les forêts avec leurs familles et, s'ils étaient riches et puissants, avec leurs serviteurs et leurs vassaux. Les grandes routes, où passaient les convois normands, furent infestées par leurs bandes armées; ils enlevaient par ruse aux conquérants ce que les conquérants avaient enlevé par force, et se faisaient ainsi payer la rançon de leurs héritages, ou vengeaient, par l'assassinat, le massacre de leurs compatriotes. Ces réfugiés sont appelés brigands par les historiens amis de la conquête, et ces historiens les traitent, dans leurs récits, comme des hommes librement et méchamment armés contre un ordre de société légitime. „Il se commettait chaque jour, disent-ils, une foule de vols et d'homicides, causés par la scélératesse naturelle aux indigènes et par les immenses richesses de ce royaume;“ mais les indigènes croyaient avoir le droit de reprendre ces richesses qu'on leur avait ôtées; et, s'ils devenaient brigands, ce n'était, selon eux, que pour rentrer dans leurs propres biens. L'ordre contre lequel ils s'insurgeaient, la loi qu'ils violaient, n'avaient à leurs yeux aucune sanction: aussi le mot anglais *Outlaw* (mis hors la loi, bandit ou brigand) perdit dès lors,

dans la bouche du peuple subjugué, son ancien sens défavorable. Au contraire, les vieux récits, les légendes et les romances populaires des Anglais ont répandu une sorte de teinte poétique sur le personnage du banni, sur la vie errante et libre qu'il mène sous les feuilles des bois. Dans ces romances, l'homme mis hors la loi est toujours le plus gai et le plus brave des hommes; il est roi dans la forêt, et ne craint point le roi du pays.

3. Ce fut surtout la contrée du nord, celle qui avait le plus énergiquement résisté aux envahisseurs, qui devint le pays du vagabondage en armes, dernière protestation des vaincus. Les vastes forêts de la province d'York étaient le séjour d'une bande nombreuse, qui avait pour chef un homme appelé Sweyn, fils de Sigg. Dans les contrées du centre et près de Londres, jusque sous les murs des châteaux normands, on vit se former aussi plusieurs troupes de ces hommes qui, reniant jusqu'au bout l'esclavage, disent les historiens du temps, prenaient le désert pour demeure. Leurs rencontres avec les conquérants étaient toujours sanglantes, et quand ils apparaissaient dans quelque lieu habité, c'était un prétexte pour l'étranger d'y redoubler ses vexations: il punissait les hommes sans armes du trouble que lui causaient les gens armés; et ces derniers, à leur tour, faisaient quelquefois des visites redoutables à ceux qu'on leur

signalait comme amis des Normands. Ainsi une terreur perpétuelle régnait sur le pays. Au danger de périr par l'épée de l'homme d'outre-mer, qui se croyait un demi-dieu parmi des brutes, qui ne comprenait ni la prière, ni les raisons, ni les excuses proférées dans l'idiome des vaincus, se joignait encore celui d'être regardé comme traître ou comme suspect par les Saxons indépendants, frénétiques de désespoir, comme les Normands l'étaient d'orgueil. Aussi nul habitant n'osait s'aventurer dans le voisinage de sa propre maison; la maison de chaque Anglais qui avait juré la paix et donné des otages au conquérant était close et fortifiée comme une ville en état de siège. Elle était remplie d'armes de toute espèce, d'arcs, de flèches, de haches, de massues, de poignards et de fourches de fer; les portes étaient munies de verrous et de barricades. Quand venait l'heure du repos, au moment de tout fermer, l'ancien de la famille se levait, et prononçait à haute voix les prières qui se faisaient alors sur mer aux approches de l'orage; il disait: „Que le Seigneur nous bénisse et nous aide;“ tous les assistants répondaient *Amen*. Cette coutume subsista en Angleterre plus de deux siècles après la conquête.

4. Dans la partie septentrionale de la province de Cambridge, il y a une vaste étendue de terres basses et marécageuses, coupée en

divers sens par des rivières. Toutes les eaux du centre de l'Angleterre, qui ne coulent pas dans le bassin de la Tamise ou dans celui de la Trent, vont se jeter dans ces marais, qui, au temps de l'arrière-saison, débordent, couvrent le pays, et le chargent de vapeur et de brouillards. Une partie de cette contrée humide et fangeuse s'appelait et s'appelle encore l'île d'Ély, une autre s'appelle l'île de Thorneye, une troisième l'île de Croyland. Ce sol, presque mouvant, impraticable pour la cavalerie et pour les soldats pesamment armés, avait plus d'une fois servi de refuge aux Saxons, dans le temps de la conquête danoise; sur la fin de l'année 1069, il devint un point de réunion pour quelques bandes de partisans formées de divers côtés contre les Normands. D'anciens chefs déshérités s'y rendirent successivement avec leur clientèle, les uns par terre, les autres sur des vaisseaux, par l'embouchure des rivières. Ils y élevèrent des retranchements de terre et de bois, et y établirent une grande station armée, qui prit le nom de *Camp du refuge*. Les étrangers hésitèrent d'abord à les attaquer au milieu des joncs et des saules, et leur laissèrent ainsi le temps d'envoyer des messages dans le pays et hors du pays, et d'avertir, en beaucoup de lieux, les amis de la vieille Angleterre. Devenus forts, ils entreprirent la guerre de parti sur terre et sur mer, ou, pour parler

comme les conquérants, la piraterie et le brigandage.

Chaque jour, au camp de ces brigands, de ces pirates pour la bonne cause, se rendait quelque Saxon de haut rang, laïc ou prêtre, apportant avec lui les derniers débris de sa fortune ou la contribution de son église. Eghelric, évêque de Lindisfarn, et Sithrik, abbé d'un monastère de Devonshire, y vinrent, ainsi que beaucoup d'autres. Les Normands les accusaient d'outrager la religion et de déshonorer la sainte Église, en se livrant à un genre de vie criminel et infâme; mais ces reproches intéressés ne les arrêtaient pas. L'exemple des prélats insurgés encouragea beaucoup d'hommes, et l'ascendant qu'ils exerçaient sur les esprits, pour le bien comme pour le mal, devint favorable à la cause patriotique.

5. Il y avait, dans ce temps, en Flandre, un Saxon nommé Hereward, anciennement établi dans ce pays, et à qui des émigrés anglais, fuyant leur patrie, après y avoir tout perdu, annoncèrent que son père était mort, que son héritage paternel était la propriété d'un Normand, et que sa vieille mère avait subi et subissait encore une foule d'afflictions et d'insultes. A cette nouvelle, Hereward se mit en route pour l'Angleterre, et arriva, sans être soupçonné, au lieu habité autrefois par sa famille; il se fit reconnaître de ceux de

ses parents et de ses amis qui avaient survécu à l'invasion, les détermina à se réunir en troupe armée, et, à leur tête, attaqua le Normand qui avait insulté sa mère et occupait son héritage. Hereward l'en chassa et prit sa place; mais contraint, pour sa propre sûreté, de ne point s'en tenir à ce seul exploit, il continua la guerre de partisan aux environs de sa demeure, et soutint, contre les gouverneurs des forteresses et des villes voisines, de nombreux combats, où il se signala par sa bravoure, son adresse et sa force extraordinaire. Le bruit de ses actions d'éclat se répandit par toute l'Angleterre, et les regards des vaincus se tournèrent vers cet homme avec un sentiment d'espérance; on fit sur ses aventures et à sa louange des vers populaires qui maintenant ont péri, mais qui furent longtemps chantés dans les rues, aux oreilles des conquérants, grâce à leur longue ignorance de l'idiome du peuple anglais.

L'héritage reconquis sur les Normands par le Saxon Hereward était situé à Brunn, aujourd'hui Bourn, au sud de la province de Lincoln, près de l'abbaye de Croyland, non loin de celle de Peterborough et des îles d'Ély et de Thorneye: les insurgés de ces cantons ne tardèrent pas à pratiquer des intelligences avec les bandes que commandait le brave chef de partisans. Frappés de sa renommée et de son habileté, ils l'invitèrent à se rendre auprès

d'eux, pour être leur capitaine, et Hereward, cédant à leur prière, passa au camp du refuge avec tous ses compagnons. Avant de prendre le commandement d'hommes dont plusieurs étaient membres de la haute milice saxonne, espèce de confrérie ou de corporation autorisée par les anciennes lois du pays, il voulut s'y faire agréer lui-même, et devenir, suivant l'expression des auteurs contemporains un homme de guerre légitime.

6. L'institution d'une classe supérieure parmi ceux qui se vouaient aux armes, et de cérémonies sans lesquelles nul ne pouvait être admis dans cet ordre militaire, avait été apportée et propagée dans tout l'occident de l'Europe par les peuples germaniques qui démembrèrent l'empire romain. Cette coutume existait en Gaule, et, dans la langue romane de ce pays, un membre de la haute milice se nommait *cavalier* ou *chevalier*, parce que les guerriers à cheval étaient alors, dans toute la Gaule, et en général sur le continent, la principale force des armées. Il n'en était point de même en Angleterre; la perfection de la science équestre n'entraît pour rien dans l'idée qu'on s'y formait de l'homme de guerre accompli; les deux seuls éléments de cette idée étaient la jeunesse et la force, et, en langue saxonne, on appelait *Knit**), c'est-à-

= knight, Knecht.

dire *jeune homme*, celui que les Français, les Normands, les Gaulois méridionaux et même les Allemands, appelaient *homme de cheval*.

Malgré cette différence, les cérémonies par lesquelles un guerrier était agrégé à la haute milice nationale, en Angleterre et sur tout le continent, étaient exactement les mêmes; l'aspirant devait se confesser un soir, veiller dans l'église toute la nuit suivante, et le matin, à l'heure de la messe, placer son épée sur l'autel, la recevoir des mains de l'officiant, et communier après l'avoir reçue. Tout combattant qui s'était soumis à ces diverses formalités était dès lors réputé un homme de guerre en titre, et capable de servir et de commander dans tous les grades. C'était de cette manière qu'un homme d'armes était fait chevalier en France et dans toute la Gaule, à l'exception de la Normandie, où, par un reste des usages danois, l'investiture de la chevalerie avait lieu sous des formes plus militaires et moins religieuses. Les Normands avaient même coutume de dire que celui qui s'était fait ceindre l'épée par un clerc à longue robe n'était point un vrai chevalier, mais un bourgeois sans prouesse. Ce propos dédaigneux fut proféré contre le saxon Hereward, quand les chevaliers avec lesquels il s'était souvent mesuré apprirent qu'il venait d'aller au monastère de Peterborough, prendre le baudrier militaire de la main d'un abbé saxon. Toutefois, il y eut

alors, de la part des Normands, autre chose que leur mépris habituel pour les rites de la consécration sacerdotale; ils ne voulaient pas qu'un Anglais de race obtînt, de quelque manière que ce fût, le droit de s'intituler *chevalier* comme eux, et de réclamer les égards que les chevaliers de toute nation devaient avoir l'un pour l'autre. Leur orgueil, comme vainqueurs, paraît avoir été, dans cette occasion, plus vivement blessé, que leur point d'honneur, comme guerriers, ne l'était par la cérémonie religieuse; car eux-mêmes, dans la suite, se soumirent à cette cérémonie et accordèrent aux évêques le droit de conférer la chevalerie.

7. Le monastère de Peterborough était alors gouverné par ce même Brand qui, après son élection par les moines du lieu, était allé demander à Edgar la confirmation de son titre d'abbé. Cet homme, d'un esprit fier et incapable de plier, ne songeait en aucune manière à rentrer en grâce auprès du roi Guillaume. En se prêtant à faire, pour un chef de rebelles, la cérémonie de la bénédiction des armes, il donna un second exemple de courage patriotique et de mépris pour le pouvoir étranger. Sa perte était inévitable; mais la mort l'enleva de ce monde, avant que les soldats normands vinssent le saisir au nom du roi; et c'est alors que fut envoyé, comme son successeur, à l'abbaye de Peterborough, le Normand Turauld. Turauld, menant avec

lui cent soixante hommes bien armés, s'arrêta dans la ville de Stamford, à quelques lieues de Peterborough, et envoya des coureurs pour observer la position des réfugiés anglais, et s'assurer des obstacles qu'il trouverait à prendre possession de l'abbaye. De leur côté, les réfugiés, avertis de l'approche du Normand, firent une descente au monastère, et, trouvant les moines peu résolus à se défendre contre l'abbé et ses hommes d'armes, ils enlevèrent tous les objets précieux qu'ils trouvèrent, des croix, des vases, des étoffes, et les transportèrent, par eau, dans leur quartier, afin d'avoir, disaient-ils, des gages de la fidélité du couvent. Le couvent ne fut pas fidèle, et reçut les étrangers sans résistance.

Turauld s'y installa comme abbé, et prit soixante-deux hydes de terre sur les domaines de l'église pour le salaire ou le fief de ses soldats. L'angevin Ives Taille-Bois, vicomte de Spalding, proposa bientôt à l'abbé, son voisin, une expédition de guerre contre Hereward et le camp des Saxons. Turauld parut accepter la proposition avec joie; mais comme sa bravoure était moins grande contre les gens armés que contre les moines, il laissa le vicomte angevin s'avancer seul à la découverte, au milieu des forêts de saules qui servaient de retranchements aux Saxons, et demeura fort en arrière avec quelques Normands de haut parage. Pendant qu'Ives entraît d'un

côté dans le bois, Hereward en sortit par l'autre, assaillit à l'improviste l'abbé et ses Normands, les fit tous prisonniers et les retint dans ses marais jusqu'à ce qu'ils eussent payé une rançon de trois mille marcs.

8. Alors le roi normand rassembla toutes ses forces contre les Saxons délaissés. Le camp du refuge fut investi par terre et par eau, et les assaillants construisirent de toutes parts des digues et des ponts sur les marais. Hereward et les autres chefs, parmi lesquels on distinguait Siward Beorn, compagnon de la fuite du roi Edgar, résistèrent quelque temps avec bravoure. Guillaume commença, du côté de l'occident, à travers les lacs couverts de joncs, une chaussée qui devait être longue de trois mille pas; mais ses travailleurs étaient continuellement inquiétés et troublés dans leur ouvrage.

Hereward faisait des attaques si brusques, il employait des stratagèmes si imprévus, que les Normands, frappés d'une crainte superstitieuse, attribuèrent ses succès à l'assistance du démon. Croyant le combattre avec ses propres armes, ils eurent recours à la magie; Ives Taille-Bois, désigné par le roi pour surveiller les travaux, fit venir une sorcière qui devait, selon lui, déconcerter, par ses enchantements, toutes les ruses de guerre des Saxons. La magicienne fut placée sur une tour de bois à la tête des ouvrages commencés;

L'ANGLETERRE. — NORMANDS. 87

mais au moment où les soldats et les pion-
niers s'avançaient avec confiance, Hereward
déboucha par le côté, et, mettant le feu aux
champs de roseaux, fit périr dans les flammes
la sorcière et la plus grande partie des hommes
mes d'armes et des travailleurs normands.

9. Ce succès des insurgés ne...

9. Ce succès des insurgés ne fut pas le seul ; malgré la supériorité de l'ennemi, ils l'arrêtèrent à force d'adresse et d'activité. Durant plusieurs mois, la contrée d'Ély tout entière resta bloquée comme une ville de guerre, ne recevant aucune provision du dehors. Il y avait dans l'île un couvent de moines, qui ne pouvant supporter la famine et les misères du siège, envoyèrent la famine et les misères friront de lui livrer un camp du roi, et offrirent de les laisser en possession de leurs biens. L'offre des moines fut acceptée, et deux seigneurs normands, Gilbert de Clare et Guillaume de Garenne, engagèrent leur foi pour l'exécution de ce traité. Grâce à la trahison des religieux d'Ély, les troupes royales pénétrèrent inopinément dans l'île, tuèrent mille Anglais, et cernant de près le camp du refuge, forcèrent le reste à mettre bas les armes. Tous se rendirent, à l'exception de Hereward, qui se retraindre par audacieux jusqu'au bout, fit sa retraite par des lieux impraticables, où les Normands n'osèrent le poursuivre.

10. Il n'osèrent le poursuivre.

10. Il gagna, de marais en marais, les terres basses de la province de Lincoln, où

des **pêcheurs saxons**, qui portaient chaque jour du poisson au poste normand voisin, le reçurent dans leurs bateaux, lui et ses compagnons, et les cachèrent sous des tas de paille. Les bateaux abordèrent sous le chef et ses soldats, comme à l'ordinaire: le chef auprès du poste, connaissant de vue les pêcheurs, et ses soldats, ni alarmes ni soupçons; ils apprêtèrent leur repas, et se mirent tranquillement à manger sous leurs tentes. Alors Hereward et ses amis s'élancèrent, la hache à la main, sur les étrangers qui ne s'y attendaient point, et en tuèrent un grand nombre. Les autres s'enfuirent, abandonnant le poste qu'ils gardaient et laissant leurs chevaux tout sellés, dont les Anglais s'emparèrent.

Ce hardi coup de main ne fut pas le dernier exploit du grand capitaine de partisans. On le vit se promener encore en plusieurs lieux avec sa bande recrutée de nouveau, et dresser des embûches aux Normands, sans jamais leur faire de quartier, ne voulant pas, dit un auteur du temps, que ses compatriotes eussent péri sans vengeance. Il avait avec lui cent hommes bien armés et d'une fidélité à toute épreuve, parmi lesquels on distinguait, comme les plus dévoués et les plus braves, Winter, son frère d'armes, Gherik, son proche parent, Alfrik, Rudgang et Sexwold. Quand l'un d'entre eux, dit un vieux poète, rencontrait trois Normands, jamais il ne refusait le

combat, et, pour le chef, souvent il lui arriva de tenir tête à sept ennemis.

11. Il paraît que la gloire de Hereward, si cher à tous les coeurs saxons, lui gagna l'amour d'une dame nommée Alftrude, qui avait conservé de grands biens, probablement parce que sa famille s'était de bonne heure déclarée pour le nouveau roi. Elle offrit sa main au chef des rebelles, par admiration pour son courage; mais craignant en même temps les dangers et les aventures, elle usa de son empire sur lui pour le décider à vivre en repos, et à faire sa paix avec le conquérant.

Hereward, qui l'aimait, se rendit à ses instances, et, comme on disait alors, accepta la paix du roi. Mais cette paix ne pouvait être qu'une trêve: malgré la parole de Guillaume, et peut-être d'après ses ordres, les Normands cherchèrent bientôt à se défaire du redoutable chef saxon. Sa maison fut plusieurs fois assaillie à l'improviste; et un jour qu'il reposait en plein air après son dîner, une troupe d'hommes armés, parmi lesquels se trouvaient plusieurs Bretons, le surprit et l'entoura. Il était sans cotte de mailles et n'avait pour arme qu'une épée et une courte pique dont les Saxons marchaient toujours munis. Éveillé en sursaut par le bruit, il se leva, et, sans s'effrayer du nombre: „Traîtres félons, dit-il, le roi m'a donné sa paix; et si vous

« n voulez à mes biens ou à ma vie, par Dieu, je vous les vendrai cher. »

En disant ces mots, Hereward poussa sa lance avec tant de vigueur contre un chevalier qui se trouvait en face de lui, qu'il lui perça la poitrine à travers son haubert. Malgré plusieurs blessures, il continua de frapper de sa demi-pique tant qu'elle dura; puis il se servit de l'épée; et cette arme s'étant brisée sur le heaume d'un de ses ennemis, il combattit encore avec le tronçon qui lui restait dans la main. Quinze Normands, dit la tradition, étaient déjà tombés autour de lui, lorsqu'il reçut à la fois quatre coups de lance. Il eut encore la force de se tenir à genoux, et, dans cette position, saisissant un bouclier qui était par terre, il en frappa si rudement au visage Raoul de Dol, chevalier breton, que du coup il le renversa mort; mais en même temps lui-même défaillit et expira. Le chef de la troupe, nommé Asselin, lui coupa la tête, jurant, par la vertu de Dieu, que, de sa vie, il n'avait vu un si vaillant homme. Ce fut dans la suite un dicton populaire parmi les Saxons et même parmi les Normands, que s'il y en avait eu quatre comme lui en Angleterre, jamais les Français n'y seraient entrés, et que, s'il ne fût pas mort de cette manière, un jour ou l'autre, il les eût chassés tous.

12. Ainsi fut détruit, en l'année 1072, le camp d'Ély, qui avait donné un moment l'espoir

ete

ete

ete

ete

ete

ete

L'ANGLETERRE ET DES NORMANDS. 91

de la liberté à cinq provinces. Longtemps après la dispersion des braves qui s'y étaient réfugiés, on trouvait encore, sur ce coin de terre marécageuse, les traces de leurs retranchements et les restes d'un fort de bois, que les habitants du lieu nommaient le château de Hereward. Beaucoup de ceux qui avaient mis bas les armes eurent les mains coupées ou les yeux crevés, et, par une sorte de dérision atroce, le vainqueur les renvoya libres en cet état; d'autres furent emprisonnés dans des châteaux forts sur tous les points de l'Angleterre. L'archevêque Stigand fut condamné à la réclusion perpétuelle; l'évêque de Durham, Eghelwin, accusé par les Normands d'avoir dérobé les trésors de son église, parce qu'il les avait employés à soutenir la cause patriotique, fut renfermé à Abingdon, où, peu de mois après, il mourut de faim. Un autre évêque, Eghelrik, fut mis en prison dans l'abbaye de Westminster, pour avoir, disait la sentence rendue par les juges étrangers, attenté à la paix publique et exercé la piraterie. Mais le jugement des Anglais et l'opinion populaire sur son compte étaient bien différents; on le loua, tant qu'il vécut, et, après sa mort, on l'honora comme saint. Les pères enseignèrent à leurs enfants à implorer son intercession; et, un siècle après, il venait encore des visiteurs et des pèlerins à son tombeau.

13. La trahison des moines d'Ély reçut bientôt sa récompense ; quarante hommes d'armes occupèrent leur couvent, comme un poste militaire, et y vécurent à francs quartiers. Chaque matin il fallait que le cellerier leur distribuât des vivres et une solde dans la grande salle du chapitre. Les moines se plaignirent amèrement de la violation du traité qu'ils avaient conclu avec le roi, et on leur répondit que l'île d'Ély avait besoin d'être gardée. Ils offrirent alors la somme de sept cents marcs pour être délivrés de la charge d'entretenir les soldats étrangers, et cette somme, qu'ils se procurèrent en dépouillant leur église, fut portée au Normand Picot, vicomte royal à Cambridge. Le vicomte fit peser l'argent, et trouvant que par hasard il y manquait le poids d'un gros, il accusa judiciairement les moines du crime de fraude envers le roi, et les fit condamner par sa cour à payer trois cents marcs de plus, en réparation de cette offense. Après le paiement des mille marcs, vinrent des commissaires royaux, qui enlevèrent du couvent d'Ély tous les objets de quelque valeur, et firent un recensement des terres de l'abbaye, afin de les partager en fiefs (1073). Les moines se répandirent en plaintes qui ne furent écoutées de personne ; ils invoquèrent la pitié pour leur église, autrefois la plus belle, disaient-ils, entre les filles de Jerusalem, maintenant souffrante et opprimée. Mais pas une larme ne

L'ANGLETERRE ET DES NORMANDS. 93
coula, pas une main ne s'arma pour leur
cause.

VII.

Retour de Richard Coeur-de-Lion de la terre sainte.

1. A son départ pour la croisade, le roi Richard n'avait confié aucune autorité à son frère Jean, qui ne portait alors d'autre titre que celui de comte de Mortain; car il se défiait de lui et l'aimait peu. Un homme étranger à cette famille, étranger même à l'Anjou et à la Normandie, Guillaume de Longchamp, évêque d'Ély, et originaire de Beauvais, en France, avait été chargé, par le roi, de la direction suprême des affaires, sous le titre de chancelier et de grand justicier d'Angleterre.

Le chancelier Guillaume de Longchamp, maître de toute la puissance royale, en usa pour s'enrichir, lui et sa famille; il plaça ses parents et ses amis, de naissance étrangère, dans tous les postes de profit et d'honneur, leur donna la garde des châteaux et des villes, qu'il ôta, sous différents prétextes, aux hommes de pure race normande, sur lesquels il fit peser, aussi bien que sur les Anglais, des exactions insupportables. Les auteurs du temps disent que, grâce à ses rapines, pas un che-

valier ne pouvait garder son baudrier plaqué d'argent, ni un noble son anneau d'or, ni une femme son collier, ni un Juif ses marchandises. Il affectait de prendre les manières d'un souverain, et scellait les actes publics de son propre sceau, au lieu du sceau d'Angleterre; une garde nombreuse était postée autour de son hôtel; partout où il allait, mille chevaux et plus l'accompagnaient, et s'il requérait son gîte dans quelque maison, trois années de revenus ne suffisaient pas à réparer la dépense que lui et sa suite y avaient causée en un seul jour. Il faisait venir à grands frais des trouvères et des jongleurs de France, pour chanter sur les places publiques des vers où l'on disait que le chancelier n'avait pas son pareil au monde.

2. Jean, comte de Mortain, frère du roi, homme non moins ambitieux et non moins vain que le chancelier, voyait avec envie cette puissance et ce faste, qu'il aurait voulu pouvoir étaler lui-même. Tous ceux qu'indignaient les exactions de Guillaume de Longchamp, ou qui désiraient un changement politique pour tenter la fortune, formèrent un parti autour du comte; et une lutte ouverte ne tarda pas à s'établir entre les deux rivaux. Leur inimitié éclata à l'occasion d'un certain Gérard de Camville, homme de race normande, à qui le chancelier voulut ôter le gouvernement, ou, comme on disait alors, la vicomté de Lincoln,

que le roi lui avait vendue à prix d'argent. Le chancelier, qui voulait donner cet office à l'un de ses amis, somma Gérard de Lincoln; mais le vicomte résista à cet ordre, déclarant qu'il était homme-lige du comte Jean, et qu'il ne rendait son fief qu'après avoir été jugé et condamné pour forfaiture dans la cour de son seigneur. A ce refus, le chancelier vint, avec une armée, assiéger le château de Lincoln, le prit, et en chassa Gérard de Camville, qui demanda justice de cette violence à Jean, comme à son suzerain et à son protecteur. Par une sorte de représailles du tort fait à son vassal, le comte Jean s'empara des citadelles royales de Nottingham et de Tickhill, y plaça ses chevaliers et y arbora sa bannière, protestant, dit un vieil historien, que, si le chancelier ne faisait promptement droit à Gérard, son homme-lige, il lui ferait visite avec une verge de fer. Le chancelier eut peur, et négocia un accord par lequel le comte resta en possession des deux forteresses qu'il s'était fait livrer: ce premier pas du prince Jean vers l'autorité, que son frère avait craint de lui confier, ne tarda guère à être suivi de tentatives plus importantes.

3. Enfin (1191) il se rendit à Londres, y convoqua le grand conseil des barons et des évêques, et accusa devant eux Guillaume de Longchamp d'avoir abusé énormément du

pouvoir que le roi lui avait confié. Guillaume avait mécontenté trop de gens pour que son accusateur ne fût pas favorablement écouté. L'assemblée des barons le cita donc à comparaître devant elle; il s'y refusa, et rassemblant des hommes d'armes, il marcha sur Londres, de Windsor où il était, pour empêcher les barons de se réunir une seconde fois. Mais les hommes d'armes du comte le rencontrèrent aux portes de la ville, attaquèrent et dispersèrent son escorte, et le forcèrent de se jeter, en grande hâte, dans la Tour de Londres, où il se tint renfermé, pendant que les barons et les évêques, réunis en parlement, délibéraient sur son sort.

La majorité d'entre eux avaient dessein de frapper un grand coup, et de destituer celui à qui le roi Richard avait confié la lieutenance de son pouvoir, et qui, selon les formes légales, ne pouvait être déposé sans l'ordre exprès du souverain. Dans cette entreprise hardie, le comte de Mortain et les barons anglo-normands résolurent de compromettre les habitants saxons de Londres, afin d'avoir pour appui, s'il fallait en venir aux mains, toute la population de cette grande ville. Le jour fixé pour leur assemblée, ils firent sonner la grosse cloche d'alarme; et, à mesure que les bourgeois sortaient de leurs maisons, des gens apostés leur disaient de se rendre à l'église de Saint-Paul. Les marchands et les gens de métier y

allèrent en foule, pour voir de quoi il s'agissait; ils furent surpris d'y trouver réunis les grands du pays, les fils des hommes de la conquête, avec lesquels ils n'avaient d'autres relations que celles du vilain avec le seigneur. Contre l'ordinaire, les barons et les prélats firent bon accueil aux bourgeois, et une sorte de fraternité passagère parut, malgré les différences de condition sociale, entre les Normands et les Saxons. Ces derniers comprirent ce qu'ils purent des discours prononcés devant eux en langue française, et le débat fini, on lut une prétendue lettre du roi, datée de Messine, laquelle portait que, si le chancelier se conduisait mal dans son office, on pourrait le déposer et mettre à sa place l'archevêque de Rouen. Après cette lecture, on prit les voix de toute l'assemblée, sans distinction de race, et les hérauts normands proclamèrent „qu'il avait plu à Jean, comte de Mortain, frère du roi, à tous les évêques, comtes et barons du royaume, et aux citoyens de Londres, que le chancelier Guillaume de Longchamp fût destitué de son office.“

4. Pendant que ces choses avaient lieu dans l'église de Saint-Paul, le chancelier se tenait enfermé dans la Tour de Londres, et ses ennemis ignoraient s'il prendrait le parti d'y soutenir un siège. Dans ce doute, l'amitié des bourgeois de la ville devait être pour eux d'un grand prix; pour la gagner pleine-

ment, ils firent à l'égard des habitants de Londres ce qu'avaient fait autrefois Guillaume-le-Roux et Henri 1^{er} à l'égard de tout le peuple saxon. „Le même jour, dit un auteur du temps, le comte de Mortain, l'archevêque de Rouen et les justiciers du roi, octroyèrent aux citoyens la licence de former entre eux une *commune*. Le comte, l'archevêque et presque tous les évêques et barons du royaume jurèrent de maintenir fermement et immuablement cette *commune*, aussi longtemps qu'il plairait au roi; et, de leur côté, les citoyens jurèrent obéissance et fidélité au seigneur roi Richard, et après lui au comte Jean, qu'ils promirent de reconnaître pour roi et seigneur, si son frère mourait sans enfants.“

Cette promesse et ce serment étaient peu d'accord avec les vues de Richard; car, dans quelques-unes de ses chartes, il avait déjà désigné pour héritier du royaume, si lui-même mourait sans enfants, le jeune Arthur, son neveu. La clause, *tant qu'il plaira au roi*, insérée dans la charte des habitants de Londres, était donc proprement l'assurance de la destruction de leur commune, aussitôt que Richard serait de retour; et cependant ils n'hésitèrent pas à s'engager dans un parti qui leur promettait au moins quelques jours d'une existence plus libre et plus tolérable. Mais ce qu'ils obtinrent alors, ils ne le gardèrent pas longtemps; et leur nouvelle liberté tomba en

désuétude, sans qu'il y eût même besoin d'un acte formel pour révoquer l'octroi des barons et du comte Jean. Lorsque le comte fut devenu roi après la mort de son frère, et qu'à son tour il vit s'élever contre lui une ligue d'ennemis puissants, il renouvela aux citoyens les mêmes concessions, mais pour aussi peu de temps que la première fois. Sous le règne suivant, les choses avaient déjà repris leur ancien cours, et les bourgeois de Londres étaient, selon l'expression d'un contemporain, taillés haut et bas, comme des serfs.

5. Le chancelier Guillaume de Longchamp, homme peu courageux, abandonna tout projet de se défendre dans la Tour de Londres, et demanda à capituler. La libre sortie lui fut accordée, sous condition de remettre à l'archevêque de Rouen, son successeur, les clefs de tous les châteaux du roi. On lui fit jurer de ne point sortir d'Angleterre avant d'avoir fait cette remise, et l'on emprisonna ses deux frères comme otages de sa parole. Il se retira à Canterbury; mais, après y être demeuré quelques jours, il prit la résolution de s'enfuir, aimant mieux laisser ses frères en danger de mort, que de rendre les châteaux, par la possession desquels il espérait encore recouvrer ce qu'il avait perdu. Il sortit de la ville à pied et déguisé, ayant par-dessus ses habits d'homme une jupe de femme et une cape à larges manches, la tête couverte d'un voile

d'étoffe épaisse, tenant sous le bras un ballot de toile, et à la main une aune. Dans cet attirail, qui était celui des marchandes anglaises de l'époque, le chancelier se rendit vers la mer, et fut obligé d'attendre quelque temps le navire où il devait s'embarquer.

Il s'assit tranquillement sur une pierre avec son ballot sur les genoux; des femmes de pêcheurs qui passaient l'abordèrent en lui demandant le prix de sa toile; mais, faute de savoir un seul mot d'anglais, le chancelier ne répondit rien; ce qui étonna fort les acheteuses. Elles s'éloignèrent cependant; mais d'autres femmes survinrent, aperçurent la toile, et l'ayant touchée pour l'examiner, firent la même demande que les premières. La prétendue marchande continua de garder le silence, et les femmes renouvelèrent leurs questions; enfin, poussé à bout, le chancelier se mit à rire tout haut, croyant sortir d'embarras par cette espèce de réponse. A ce rire hors de propos, les femmes crurent qu'elles avaient devant elles une personne idiote ou aliénée, et, soulevant son voile pour la reconnaître, découvrirent un visage d'homme fraîchement rasé. Leurs cris de surprise ameutèrent les ouvriers du port; ceux-ci, joyeux de trouver un objet de risée, se jetèrent sur le personnage déguisé, le tirant par ses habits, le faisant tomber par terre, et s'amusant de ses vains efforts pour leur échapper ou leur faire

comprendre qui il était. Après l'avoir traîné quelque temps à travers les cailloux et la boue, les pêcheurs et les matelots finirent par l'enfermer dans une cave, d'où il ne sortit qu'en faisant connaître sa mésaventure aux agents de l'autorité normande.

6. Forcé d'exécuter ses engagements envers le comte de Mortain et ses partisans, l'ex-chancelier leur rendit les clefs des châteaux, et obtint ainsi la permission de sortir librement d'Angleterre. A son arrivée en France, il s'empressa d'écrire au roi Richard que son frère Jean s'était emparé de toutes ses forteresses, et se disposait à usurper son royaume, s'il ne revenait promptement. D'autres nouvelles plus alarmantes encore ne tardèrent pas à parvenir au roi d'Angleterre en Palestine. (1192) Il apprit que Philippe de France s'était vanté de mettre bientôt à mal les domaines du roi d'Angleterre. Malgré la distance qui le séparait alors des lieux où se trouvait Richard, le roi Philippe affectait toujours de craindre quelque trahison ou quelques embûches de sa part. Une fois qu'il venait d'arriver au château de Pontoise pour s'y divertir, on le vit tout à coup prendre un air soucieux et retourner en grande hâte vers Paris. Il réunit aussitôt ses barons et leur montra des lettres venues, à ce qu'il assurait, d'outre-mer, et dans lesquelles on l'avertissait de prendre garde à lui, parce que le roi d'Angleterre avait envoyé

d'Orient des *hassassis* ou *assassins*, pour le tuer.

C'était le nom, alors tout nouveau dans les langues européennes, par lequel on désignait les mahométans fanatiques de religion et de patriotisme, qui croyaient gagner le paradis en se dévouant à tuer par surprise les ennemis de leur foi. On croyait généralement qu'il existait dans les défilés du mont Liban une tribu entière de ces enthousiastes, soumise à un chef appelé le Vieux de la Montagne, et que les vassaux de ce personnage mystérieux, à son premier signal, couraient joyeusement à la mort. Le nom de *haschischi*, par lequel on les désignait en langue arabe, provenait de celui d'une plante enivrante dont ils faisaient un fréquent usage pour s'exalter ou s'étourdir.

On conçoit que le nom de ces hommes qui poignardaient à l'improviste, frappaient les généraux d'armée au milieu de leurs soldats, et mouraient en riant, pourvu qu'ils n'eussent pas manqué leur coup, devait inspirer une grande terreur aux croisés et aux pèlerins de l'Occident. Ils rapportaient un souvenir si vif de l'effroi qu'ils avaient ressenti au seul mot *d'assassin*, que ce mot passa bientôt dans toutes les bouches, et que les contes d'assassinat les plus absurdes purent trouver aisément en Europe des gens disposés à y croire. Cette disposition existait, à ce qu'il paraît, en

France, lorsque le roi Philippe rassembla ses barons en parlement à Paris. Nul d'entre eux n'exprima de doute sur le péril du roi; et Philippe, soit pour mieux exciter parmi ses vassaux la haine contre le roi d'Angleterre, soit pour se donner de nouvelles sûretés contre ses autres ennemis et contre ses sujets eux-mêmes, entoura sa personne de précautions extraordinaires. „Contre la coutume de ses aïeux, disent les contemporains, il ne marcha plus qu'escorté de gens en armes, et institua, pour plus grande sécurité, des gardes de son corps, choisis parmi les gens qui lui étaient le plus dévoués et armés de grandes masses de fer ou de cuivre.“ On dit que certaines personnes qui, usant de la familiarité accoutumée, s'approchèrent de lui par mégarde, coururent le danger de la vie. „Cette nouveauté royale étonna beaucoup de gens, et leur déplut singulièrement.“

7. Le mauvais effet produit par l'institution de ces gardes du corps, alors appelés *sergents à masse*, obligea le roi Philippe à convoquer de nouveau l'assemblée des barons et des évêques de France. Il renouvela devant elles ses premières imputations contre le roi d'Angleterre, assurant que c'était lui qui avait fait tuer à Tyr, en plein jour, le marquis de Montferrat, par les assassins qu'il tenait à sa solde. „Y a-t-il lieu, après tout cela, de s'émerveiller, dit le roi de France, que j'aie de moi

plus de soin que de coutume? Néanmoins, si mes précautions vous paraissent inconvenantes ou superflues, décidez, et j'y renoncerai." L'assemblée ne manqua pas de répondre que tout ce que le roi jugeait à propos de faire pour sa sûreté personnelle était bon et convenable; les gardes du corps furent maintenus, et l'institution s'en conserva bien des siècles après qu'on eut cessé de croire, en France, au pouvoir mystérieux du Vieux de la Montagne. Une autre question adressée par le roi Philippe à ses barons fut celle-ci: „Dites-moi s'il n'est pas légitime que je tire prompte et bonne vengeance des trois manifestes que m'a faits ce traître de Richard?" Sur ce point, la réponse fut encore plus unanime; car les barons de France étaient tous animés d'un vieil esprit de rancune nationale contre le pouvoir des Normands.

8. Malgré l'éloignement où il se trouvait, le roi Richard fut assez promptement informé de ces nouvelles, parce que, dans la ferveur du zèle qui venait de se rallumer en Europe contre les sectateurs de Mahomet, de nouveaux pèlerins partaient chaque jour pour la terre sainte. La destitution du chancelier et l'occupation des forteresses par le comte Jean avaient beaucoup troublé le roi d'Angleterre, et il prévoyait que, tôt ou tard, son frère, suivant l'exemple que lui-même lui avait donné, imiterait ses projets d'ambition aux projets d'hosti-

lité du roi de France. Ces craintes l'agitèrent bientôt au point que, malgré le serment qu'il avait fait de ne pas quitter la terre sainte, tant qu'il lui resterait un roussin à manger, il conclut une trêve de trois ans trois mois trois jours avec les Sarrasins, et se mit en route vers l'Occident.

9. Parvenu en mer à la hauteur de la Sicile, il songea qu'il y aurait du danger pour lui à débarquer dans un des ports de la Gaule méridionale, parce que la plupart des seigneurs de Provence étaient parents du marquis de Montferrat, et parce que le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, suzerain des villes maritimes situées à l'ouest du Rhône, était son ennemi personnel. Craignant de leur part quelques embûches, au lieu de traverser la Méditerranée, il entra dans le golfe Adriatique, après avoir congédié la plus grande partie de sa suite, afin de n'être point reconnu. Son vaisseau fut attaqué par des pirates, avec lesquels, à la suite d'un combat assez vif, il trouva moyen de faire amitié, si bien qu'il quitta son navire pour un des leurs, qui le conduisit à Zara, sur la côte d'Esclavonie. Il prit terre, avec un baron normand appelé Baudouin de Béthune, maître Philippe et maître Anselme, ses chapelains, quelques Templiers et quelques serviteurs. Il s'agissait d'obtenir un sauf-conduit du seigneur de la province, qui, par un fâcheux hasard,

était allié de près à la famille du marquis de Montferrat. Le roi envoya l'un de ses gens faire cette demande, et le chargea d'offrir au seigneur un anneau orné d'un gros rubis qu'il avait acheté en Palestine à des négociants pisans. Ce rubis, alors célèbre, fut reconnu par le seigneur de Zara: „Qui sont ceux qui t'envoient me demander passage? dit-il au messager. — Des pèlerins revenant de Jérusalem. — Et leur nom? — L'un s'appelle Baudouin de Béthune, et l'autre, Hugues le marchand, qui vous offre cet anneau.“ Le seigneur, examinant l'anneau avec attention, fut quelque temps sans rien dire, et reprit tout à coup: „Tu ne dis pas vrai, ce n'est pas Hugues qu'il se nomme, c'est le roi Richard. Mais puisqu'il a voulu m'honorer de ses dons sans me connaître, je ne veux point l'arrêter; je lui renvoie son présent, et je le laisse libre de partir.“

10. Surpris de cet incident, auquel il était bien loin de s'attendre, Richard partit aussitôt; on ne chercha point à l'en empêcher. Mais le seigneur de Zara envoya prévenir son frère, seigneur d'une ville voisine, que le roi des Anglais était dans le pays, et devait passer sur ses terres. Le frère avait à son service un Normand appelé Roger, natif d'Argentan, auquel il donna aussitôt commission de visiter chaque jour toutes les hôtelleries où logeaient des pèlerins, et de voir s'il ne re-

connaîtrait pas le roi d'Angleterre au langage, ou à quelque autre signe, lui promettant, s'il réussissait à le faire saisir, la moitié de sa ville à gouverner. Le Normand se mit à la recherche durant plusieurs jours, allant de maison en maison, et finit par découvrir le roi. Richard essaya d'abord de cacher qui il était; mais, poussé à bout par les questions du Normand, il fut contraint d'en faire l'aveu. Alors Roger se mit à pleurer, et le conjura de prendre sur-le-champ la fuite, lui offrant son meilleur cheval. Puis il retourna vers son seigneur, lui dit que la nouvelle de l'arrivée du roi n'était qu'un faux bruit, qu'il ne l'avait point trouvé, mais seulement Baudouin de Béthune, un de ses compatriotes, qui revenait de pèlerinage. Le seigneur, furieux d'avoir manqué son coup, fit arrêter Baudouin, et le retint en prison.

Pendant ce temps, le roi Richard était en fuite sur le territoire allemand, ayant pour toute compagnie Guillaume de l'Étang, son ami intime, et un valet qui savait parler la langue teutonique, soit qu'il fût Anglais de naissance, soit que sa condition inférieure lui eût donné le goût d'apprendre la langue anglaise, alors fort ressemblante au dialecte saxon de la Germanie, et n'ayant ni mots français, ni locutions, ni constructions françaises. Ils voyagèrent trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, presque sans savoir où ils al-

108 ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE

laient, et entrèrent dans la province qu'on appelait en langue tudesque Oest-reich, c'est-à-dire, pays de l'Est. Ce nom était un dernier souvenir du vieil empire des Franks, dont cette contrée avait formé jadis l'extrémité orientale. L'Oest-reich ou l'Autriche, comme disaient les Français et les Normands, dépendait de l'empire germanique, et était gouvernée par un seigneur qui prenait le titre de *here-zog* ou duc; et, par malheur, ce duc, nommé Léopold, était celui que Richard avait mortellement offensé en Palestine, en faisant déchirer sa bannière. Sa résidence était à Vienne, sur le Danube, où le roi et ses deux compagnons arrivèrent, épuisés de fatigue et de faim.

11. Le serviteur, qui parlait anglais, alla au change de la ville échanger des besants d'or contre de la monnaie du pays. Il fit, devant les marchands, beaucoup d'étalage de son or et de sa personne, prenant un air d'importance et des manières d'homme de cour. Les bourgeois, soupçonneux, le menèrent à leur magistrat, pour savoir qui il était. Il se donna pour le domestique d'un riche marchand qui devait arriver dans trois jours, et fut mis en liberté sur cette réponse. A son retour au logis du roi, il lui raconta son aventure, et lui conseilla de partir au plus vite; mais Richard, désirant de prendre du repos, demeura encore quelques jours. Durant cet intervalle, le bruit de son débarquement à Zara se répandit

en Autriche; et le duc Léopold, qui désirait à la fois se venger et s'enrichir par la rançon d'un pareil prisonnier, envoya de tous côtés à sa recherche des espions et des gens armés. Il parcoururent la contrée sans rien découvrir; mais un jour, le même serviteur qui avait déjà été arrêté une fois, se trouvant au marché de la ville, où il achetait des provisions, on remarqua à sa ceinture des gants richement brodés, tels qu'en portaient, avec leurs habits de cour, les grands seigneurs de l'époque. On le saisit de nouveau, et, pour lui arracher des aveux, on le mit à la torture; il révéla tout, et indiqua l'hôtellerie où se trouvait le roi Richard. Cette maison fut aussitôt cernée par les hommes d'armes du duc d'Autriche, qui, surprenant le roi, l'obligèrent à se rendre: le duc lui témoigna du respect; mais il le fit enfermer dans une prison, où des soldats d'élite le gardaient, jour et nuit, l'épée nue.

12. Dès que le bruit de l'arrestation du roi d'Angleterre se fut répandu, l'empereur ou César de toute l'Allemagne somma le duc d'Autriche, son vassal, de lui remettre le prisonnier, sous prétexte qu'il ne convenait qu'à un empereur de tenir un roi en prison. Le duc Léopold se rendit à cette raison bizarre avec une bonne grâce apparente, mais non sans stipuler qu'il lui reviendrait au moins une certaine part de la rançon. Le roi d'Angle-

110 ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE

terre fut alors transféré de Vienne à Worms, dans une des forteresses impériales; et l'empereur, tout joyeux, envoya au roi de France un message, plus agréable pour lui, dit un historien du temps, qu'un présent d'or et de pierreries. Philippe écrivit aussitôt à l'empereur pour le féliciter de sa prise, et l'engager à la garder avec soin, parce que, disait-il, le monde ne serait jamais en paix, si un pareil brouillon réussissait à s'évader. (1193) En conséquence, il proposait de payer une somme égale ou même supérieure à la rançon du roi d'Angleterre, si l'empereur voulait le lui donner en garde.

L'empereur soumit, selon l'usage, cette proposition à la diète ou assemblée générale des seigneurs et des évêques d'Allemagne. Il exposa devant eux les motifs de la demande du roi de France, et justifia l'emprisonnement de Richard par le prétendu crime de meurtre commis sur le marquis de Montferrat, l'insulte faite à la bannière du duc d'Autriche, et la trêve de trois ans conclue avec les Sarrasins. Pour ces méfaits, le roi d'Angleterre devait, selon lui, être déclaré ennemi capital de l'empire. L'assemblée décida que Richard serait jugé par elle sur les griefs qu'on lui imputait; mais elle refusa de le livrer au roi de France. Celui-ci n'attendit pas le jugement du prisonnier pour lui envoyer dire, par un message exprès, qu'il le renonçait pour son vassal, le défiait et lui déclarait la guerre à outrance. En

même temps il fit faire au comte de Mortain les mêmes offres qu'autrefois il avait faites à Richard pour l'exciter contre son père. Il promit de garantir au comte Jean la possession de la Normandie, de l'Anjou et de l'Aquitaine, et de l'aider à s'emparer de la royauté en Angleterre; il ne lui demandait en retour que d'être fidèlement son allié et d'épouser sa soeur Aliz. Sans conclure d'alliance positive avec le roi Philippe, Jean commença des intrigues dans tous les pays soumis à son frère; et, sous prétexte que Richard était mort ou devait être regardé comme tel, il exigea le serment de fidélité des officiers publics et des gouverneurs des châteaux et des villes.

13. Le roi d'Angleterre fut averti de ces manoeuvres par plusieurs abbés de Normandie, qui obtinrent la permission de le visiter dans sa prison, et surtout par son ancien chancelier, Guillaume de Longchamp, l'ennemi personnel du comte de Mortain. Richard le reçut comme un ami persécuté pour son service, et l'employa dans plusieurs négociations. Le jour fixé pour le jugement du roi arriva; il comparut, comme accusé, devant la diète germanique assemblée à Worms; il n'eut besoin que de promettre, pour sa rançon, cent mille livres d'argent, et de s'avouer vassal de l'empereur, pour être absous sur tous les points. Cet aveu de vasselage, qui n'était qu'une simple

formalité, avait de l'importance aux yeux de l'empereur, à cause de ses prétentions à la domination universelle des Césars de Rome, dont il se disait l'héritier. La sujétion féodale du royaume d'Angleterre à l'empire germanique n'était pas de nature à durer longtemps; et néanmoins l'aveu et la déclaration s'en firent alors avec toute la pompe et l'appareil commandés par les usages du siècle. „Le roi Richard, dit un contemporain, se destitua du royaume, et le remit à l'empereur, comme au suzerain universel, l'en investissant par son chaperon; et aussitôt l'empereur le lui rendit pour le tenir en fief, sous la condition d'un tribut annuel de cinq mille livres sterling, et l'en investit par une double couronne d'or.“

Après cette cérémonie, l'empereur, les évêques et les seigneurs d'Allemagne promirent par serment, sur leur âme, que le roi d'Angleterre serait mis en liberté, aussitôt qu'il aurait payé cent mille livres; et, dès ce jour, la captivité de Richard devint moins étroite.

14. Pendant ce temps, le comte de Mortain, poursuivant ses intrigues et ses manoeuvres, sollicitait les justiciers d'Angleterre, l'archevêque de Rouen et les barons de Normandie de lui jurer fidélité et de le reconnaître pour roi. La plupart refusèrent; et le comte, se sentant trop faible pour les contraindre à faire ce qu'il souhaitait, passa en France, et conclut un traité formel avec le roi

Philippe. Il s'avoua vassal et homme-lige de ce roi pour l'Angleterre et tous les autres États de son frère, jura d'épouser sa soeur, et de lui abandonner une partie considérable de la Normandie, Tours, Loches, Amboise et Montrichard, aussitôt que, par son secours, il serait devenu roi d'Angleterre. Enfin il souscrivit à la clause suivante : „Et si mon frère Richard m'offrait la paix, je ne l'accepterais point sans l'aveu de mon allié de France, même dans le cas où mon allié la ferait pour son propre compte avec mon dit frère Richard.“

Après la conclusion de ce traité, le roi Philippe passa la frontière de Normandie avec une armée nombreuse; et le comte Jean fit semer de l'argent parmi les tribus galloises, encore libres, pour les engager à seconder par une invasion les manoeuvres de ses partisans en Angleterre. Ce peuple, opprimé par les Normands, mit avec joie sa haine nationale au service de l'une des deux factions qui déchiraient ses ennemis; mais, incapable de grands efforts, hors du petit pays où il défendait si opiniâtrément son indépendance, il fut peu utile aux adversaires du roi Richard. Ces derniers obtinrent d'ailleurs peu de succès en Angleterre; et cette circonstance déterminait le comte Jean à demeurer près du roi de France, et à tourner toutes ses vues du côté de la Normandie. Ainsi exemptée du roi de la guerre, l'Angleterre n'en fut pas plus

heureuse; car elle avait à subir d'énormes tributs, levés pour la rançon du roi. Les col-lecteurs royaux parcouraient le pays dans tous les sens, et faisaient contribuer toutes les classes d'hommes, clercs ou laïques, Saxons ou Normands. Toutes les sommes levées par-tiellement dans les provinces furent réunies à Londres; l'on avait calculé que le total devait s'élever au montant de la rançon; mais on trouva un énorme déficit causé par la fraude des employés. Cette première levée se trou-vant insuffisante, les officiers royaux en firent commencer une nouvelle, se servant, disent les historiens, du nom plausible de rançon du roi pour couvrir leurs honteuses rapines.

15. Il y avait près de deux ans que Ri-chard était en prison; il s'ennuyait de sa captivité, et envoyait message sur message à ses officiers et à ses amis d'Angleterre et du continent, pour les presser de le délivrer en payant sa rançon. Il se plaignait amèrement d'être négligé par les siens, et de ce qu'on ne faisait pas pour lui ce que lui-même eût fait pour tout autre. Il exprima ses plaintes dans une chanson composée en langue romane méridionale, idiome qu'il préférait au dialecte moins poli de la Normandie, de l'Anjou et de la France.

„J'ai beaucoup d'amis, mais ils donnent
virement; c'est honte à eux, si, faute de
rançon, depuis deux hivers je suis prisonnier.“

„Qu'ils sachent bien, mes hommes et mes barons anglais, normands, poitevins et gascons, que je n'ai pas si pauvre compagnon, que pour argent je laissasse en prison; je ne dis pas cela par reproche; mais je suis encore prisonnier! . . .“

Pendant que la seconde collecte pour la rançon du roi Richard se faisait par toute l'Angleterre, des messagers de l'empereur vinrent à Londres recevoir, comme à-compte sur la somme totale, l'argent qu'on avait déjà réuni. Ils en vérifièrent la quantité par poids et par mesure, et mirent leur sceau sur les sacs, que des matelots anglais transportèrent jusqu'au territoire de l'empire, aux risques et périls du roi d'Angleterre. L'argent arriva sain et sauf entre les mains du César d'Allemagne, qui en fit passer le tiers au duc d'Autriche, pour sa part de prise; ensuite il y eut une nouvelle diète assemblée pour décider du sort du prisonnier dont la délivrance fut fixée à la troisième semaine après Noël, à condition qu'il laisserait un certain nombre d'otages pour garantie du paiement qui lui restait à faire. Le roi Richard accorda tout, et l'empereur, ravi de sa bonne grâce, voulut lui faire un don en récompense. Il lui octroya par charte authentique, pour les tenir de lui en fief, plusieurs provinces sur lesquelles il n'avait d'autres droits, que des prétentions contestées, le Viennois et une partie de la Bourgogne,

et les villes et territoires de Lyon, Arles, Marseille et Narbonne. „Or, il faut savoir, dit un contemporain, que ces terres, données au roi par l'empereur, contiennent cinq archevêchés et trente-trois évêchés ; mais il faut savoir aussi que ledit empereur n'y a jamais pu exercer aucune espèce d'autorité, et que les habitants n'ont jamais voulu reconnaître aucun seigneur nommé ou présenté par lui.“

16. Lorsque le roi de France et le comte Jean, son allié, apprirent ce qui venait d'être résolu dans la diète impériale, ils craignirent de n'avoir pas le temps d'exécuter leur dessein avant la délivrance du roi. Ils envoyèrent donc en grande hâte des messagers à l'empereur pour lui offrir soixante-dix mille marcs d'argent, s'il voulait prolonger d'une seule année l'emprisonnement de Richard, ou, s'il l'aimait mieux, mille livres d'argent pour chaque nouveau mois de captivité, ou bien encore cent cinquante mille marcs pour que le prisonnier fût remis à la garde du roi de France et du comte. Tenté par ces brillantes propositions, l'empereur eut envie de manquer à sa parole ; mais les membres de la diète, qui avaient juré de la tenir fidèlement, s'y opposèrent, et, usant de leur puissance, ils firent relâcher le captif vers la fin de janvier 1194. Richard ne pouvait se diriger vers la France, ni vers la Normandie, envahie alors par les Français ; et ce qu'il y avait de plus sûr pour lui, c'était

de s'embarquer dans un port d'Allemagne pour aller directement en Angleterre. Mais on était dans la saison des mauvais temps; il fut obligé d'attendre plus d'un mois à Anvers; et, pendant cet intervalle, l'empereur fut de nouveau tenté par l'avarice; l'espoir de doubler ses profits l'emporta sur la crainte de déplaire à des chefs moins puissants que lui, et qu'en qualité de seigneur *paramont* il avait mille moyens de réduire au silence. Il résolut donc de s'emparer une seconde fois du prisonnier qu'il avait laissé partir; mais le secret de cette trahison ne fut pas assez bien gardé, et l'un des otages restés entre les mains de l'empereur, trouva moyen d'en avertir le roi. Rinchard s'embarqua aussitôt dans la galiote d'un marchand de Normandie, appelé Alain Tranchemer; et ayant ainsi échappé aux hommes d'armes envoyés pour le prendre, il aborda heureusement au port de Sandwich.

17. Accueilli avec de grandes marques de joie, il trouva la majorité des comtes et des barons anglo-normands fidèle et dévouée à sa cause. Peu de temps auparavant, le grand conseil ou parlement du royaume avait déclaré le comte de Mortain ennemi public, et ordonné que toutes ses terres seraient saisies, et qu'on assiégerait ses châteaux. Au moment où le roi arriva, cet ordre s'exécutait, et, dans toutes les églises, on prononçait, au nom des archevêques et des évêques, au son des clo-

ches et à la lueur *des* cierges, l'arrêt d'excommunication contre le comte et ses adhérents. Le bruit de la délivrance du *Coeur-de-Lion* (c'est le surnom que les Normands donnaient au roi Richard) mit fin à la résistance des garnisons qui tenaient encore pour le comte Jean. Toutes se rendirent, à l'exception de celle de Nottingham, qui ne voulut pas croire à la nouvelle; le roi, irrité et prompt dans sa colère, marcha sur cette ville pour en faire le siège en personne, avant même d'entrer dans Londres.

Sa présence au camp devant Nottingham fut annoncée aux gens d'armes enfermés dans la place par un bruit extraordinaire de trompettes, de cors, de clairons et d'autres instruments de musique militaire; mais, pensant que ce n'était qu'une ruse des assiégeants pour les tromper, ils continuèrent à se défendre. Le roi fit un serment terrible contre ceux qui osaient lui résister, et livra l'assaut à la ville qui fut prise; mais la garnison se retira dans le château, l'un des plus forts que les Normands eussent bâtis en Angleterre. Avant de battre les murs du château avec ses pierriers et ses autres machines, Richard fit dresser un gibet, haut comme un grand arbre, où l'on pendit, par son ordre, à la vue de la garnison, quelques hommes pris dans le premier assaut. Ce spectacle parut aux assiégés un signe de la présence du roi plus

certain que tout ce qu'ils avaient vu jusque-là; et ils se rendirent à merci.

VIII.

Robin Hood.

1. Après sa victoire, le roi Richard, voulant se délasser, fit un voyage de plaisir dans la plus grande forêt de l'Angleterre, qui s'étendait depuis Nottingham jusqu'au centre du comté d'York, sur un espace de plusieurs centaines de milles; les Saxons l'appelaient Sire-Wode, nom qui, dans la suite des temps, s'est changé en celui de *Sherwood*. "Jamais de sa vie il n'avait vu ces forêts, dit un narrateur contemporain, et elles lui plurent extrêmement." Au sortir d'une longue captivité, on est toujours sensible au charme des sites pittoresques; et d'ailleurs à cet attrait naturel pouvait s'en joindre un autre tout particulier, et plus piquant peut-être pour l'esprit aventureux de Richard-Coeur-de-Lion. *Sherwood* était alors une forêt redoutable aux Normands; c'était l'habitation des derniers restes des Saxons armés qui, reniant encore la conquête, persistaient volontairement à vivre hors de la loi de l'étranger. Partout chassés, poursuivis, traqués comme des bêtes fauves, c'est là seulement, qu'à la faveur des lieux, ils avaient pu se maintenir en nombre, et sous

une sorte d'organisation militaire qui leur donnait un caractère plus respectable que celui de voleurs de grands chemins.

Vers le temps où le héros du baronnage anglo-normand visita la forêt de Sherwood, dans cette même forêt vivait un homme qui était le héros des serfs, des pauvres et des petits, en un mot de la race anglo-saxonne. „Parmi les déshérités, dit un ancien chroniqueur, on remarquait alors le fameux brigand Robert Hode, que le bas peuple aime tant à fêter par des jeux et des comédies, et dont l'histoire, chantée par les ménétriers, l'intéresse plus qu'aucune autre.“ A ce peu de mots se réduisent toutes nos données historiques sur l'existence du dernier Anglais qui ait suivi l'exemple de Hereward; et pour retrouver quelques traits de sa vie et de son caractère, c'est aux vieilles romances et aux ballades populaires qu'il faut, de nécessité, avoir recours. Si l'on ne peut ajouter foi aux faits bizarres et souvent contradictoires rapportés dans ces poésies, elles sont du moins un témoignage incontestable de l'ardente amitié du peuple anglais pour le chef de bande qu'elles célèbrent, et pour ses compagnons, qui, au lieu de labourer pour des maîtres, couraient la forêt, gais et libres, comme s'expriment de vieux refrains.

2. On ne peut guère douter que Robert, plus vulgairement Robin Hood, n'ait été

d'origine saxonne ; son prénom français ne prouve rien contre cette opinion, parce que, dès la seconde génération après la conquête, l'influence du clergé normand fit tomber en désuétude les anciens noms de baptême, remplacés dès lors par des noms de saints ou d'autres, usités en Normandie. Le nom de Hood est saxon, et les ballades les plus anciennes, et par conséquent les plus dignes d'attention, rangent les aïeux de celui qui le porta dans la classe des paysans. Plus tard, quand s'affaiblit le souvenir de la révolution opérée par la conquête, les poètes de village imaginèrent d'embellir leur personnage favori de la pompe des grandeurs et des richesses ; ils en firent un comte, ou tout au moins le petit-fils d'un comte, dont la fille, ayant été séduite, s'enfuit et accoucha dans un bois. Cette dernière supposition a donné lieu à une romance populaire pleine d'intérêt et d'idées gracieuses ; mais rien de probable ne l'autorise.

Qu'il soit vrai ou faux que Robin Hood soit né, comme le dit cette romance, "dans le bois verdoyant, au milieu des lis en fleur," c'est dans les bois qu'il passa sa vie, à la tête de plusieurs centaines d'archers, redoutables aux comtes, aux vicomtes, aux évêques et aux riches abbés d'Angleterre, mais chéris des fermiers, des laboureurs, des veuves et des pauvres gens. Ils accordaient paix et protection à tout ce qui était faible et opprimé,

122 ÉPIISODES DE L'HISTOIRE DE

partageaient avec ceux qui n'avaient rien les dépouilles de ceux qui s'engraissaient de la moisson d'autrui, et, selon la vieille tradition, faisaient du bien à toute personne honnête et laborieuse. Robin Hood était le meilleur cœur et le plus habile tireur d'arc de toute la bande; et après lui on citait Petit-Jean, son lieutenant et son frère d'armes, dont il ne se séparait jamais dans le péril comme dans la joie, et dont les ballades et les proverbes anglais ne le séparent pas non plus. La tradition nomme encore quelques-uns de ses compagnons, tels que Mutch, le fils du meunier, le vieux Scathlocke, et un moine appelé frère Tuck, qui combattait en froc, et, pour toute arme, se contentait d'un lourd bâton. Ils étaient tous d'humeur joyeuse, ne visant point à s'enrichir, mais seulement à vivre de leur butin, et distribuant tout ce qu'ils avaient de superflu aux familles expropriées dans le grand pillage de la conquête. Quoique ennemis des riches et des puissants, ils ne tuaient point ceux qui tombaient entre leurs mains, et ne versaient le sang que pour leur propre défense. Leurs coups ne tombèrent guère que sur les agents de la police royale et les gouverneurs des villes ou des provinces, que les Normands appelaient vicomtes, et que les Anglais appelaient shériffs. „Bandez vos arcs, dit Robin Hood, et essayez-en les cordes, dressez une tence ici près; et malédiction sur la tête

de celui qui fera grâce au shériff et aux sergents."

3. Le shériff de Nottingham fut celui contre lequel Robin Hood eut le plus souvent à combattre, et celui qui le pourchassa le plus vivement à cheval et à pied, mettant sa tête à prix, et excitant ses compagnons et ses amis à le trahir. Mais aucun homme ne le trahit, et plusieurs l'aidèrent à se retirer du péril où sa hardiesse l'entraînait souvent. „J'aimerais mieux mourir, lui disait un jour une pauvre femme, que de ne pas tout faire pour te sauver; car qui m'a nourrie et vêtue, moi et mes enfants, n'est-ce pas toi et Petit-Jean?"

Les aventures surprenantes de ce chef de bandits du douzième siècle, ses victoires sur les hommes de race normande, ses stratagèmes et ses évasions, furent longtemps le seul fond d'histoire nationale qu'un homme du peuple en Angleterre transmet à ses fils, après l'avoir reçu de ses aïeux. L'imagination populaire prêtait au personnage de Robin Hood toutes les qualités et toutes les vertus du moyen âge. Il passe pour avoir été aussi dévot à l'église que brave au combat, et l'on disait de lui qu'une fois entré pour entendre l'office, quelque danger qui survînt, il ne sortait jamais qu'à la fin. Ce scrupule de dévotion l'exposa une fois à être pris par le shériff et ses hommes d'armes; mais il trouva

encore moyen de faire résistance, et même, à ce que dit la vieille histoire, un peu suspecte d'exagération, ce fut lui qui prit le shériff. Sur ce thème, les ménétriers anglais du quatorzième siècle ont composé une longue balade, dont quelques lignes méritent d'être citées, ne fût-ce que comme exemple de la couleur franche et animée que le peuple donne à sa poésie dans les temps où il existe une littérature véritablement populaire.

„En été, quand la verdure est belle et les feuilles larges et longues, il y a plaisir dans la forêt à écouter le chant des oiseaux;“

„A voir les chevreuils quitter la colline, pour se retraiter dans la plaine et se mettre à l'ombre sous les feuilles vertes du bois.“

„C'était un jour de Pentecôte, de bonne heure, un matin de mai, un de ces jours où le soleil se lève beau, et où les oiseaux chantent gaiement.“

„Par la croix du Christ, dit Petit-Jean, voilà une joyeuse matinée; et dans toute la chrétienté il n'y a pas un homme plus joyeux que moi.“

„Ouvre ton coeur, mon cher maître, et songe qu'il n'y a pas dans l'année de plus beau temps qu'un matin de mai.“

„Une chose me pèse, dit Robin Hood, et me chagrine le coeur, c'est de ne pouvoir, en aucun jour de fête, entendre messe ni matines.“

„Il y a quinze jours et plus que je n'ai vu mon sauveur, et je voudrais aller à Nottingham, avec l'aide de la bonne Marie.“

„Robin va seul à Nottingham; et Petit-Jean reste au bois de Sherwood; il va dans l'église de Sainte-Marie, et s'agenouille devant la croix . . .“

Robin Hood ne fut pas simplement renommé pour sa dévotion aux saints et aux jours de fête; lui-même eut, comme les saints, son jour de fête dans l'année; et dans ce jour, chômé religieusement par les habitants des hameaux et des petites villes d'Angleterre, il n'était permis de s'occuper de rien, sinon de jeux et de plaisirs. Au quinzième siècle, cet usage était encore observé; et les fils des Saxons et des Normands prenaient en commun leur part de ces divertissements populaires, sans songer qu'ils étaient un monument de la vieille hostilité de leurs aïeux. Ce jour-là, les églises étaient désertes comme les ateliers; aucun saint, aucun prédicateur ne l'emportait sur Robin Hood; et cela dura même après la réforme. C'est un fait attesté par un évêque anglican du seizième siècle, le célèbre et respectable Latimer. En faisant sa tournée pastorale, il arriva le soir dans une petite ville près de Londres, et fit avertir qu'il prêcherait le lendemain, parce que c'était jour solennel. „Le lendemain, dit-il, je me rendis à l'église; mais, à mon grand étonnement, j'en

trouvai les portes fermées à clef; j'envoyai chercher la clef, et l'on me fit attendre une heure et plus; enfin un homme vint à moi, et me dit: Messire, ce jour est un jour de grande occupation pour nous; nous ne pouvons vous entendre; car c'est le jour de Robin Hood. Tous les gens de la paroisse sont au loin à couper des branches pour Robin Hood; vous les attendriez inutilement." L'évêque s'était revêtu du son costume ecclésiastique; il fut obligé de le quitter, et de continuer sa route, laissant la place aux archers habillés de vert, qui jouaient sur un théâtre de feuillées les rôles de Robin Hood, de Petit-Jean et de toute la bande.

5. Des traces de ce long souvenir, dans lequel s'anéantit pour le peuple anglais le souvenir même de l'invasion normande, subsistent encore aujourd'hui. On trouve dans la province d'York, à l'embouchure d'une petite rivière, une baie qui, sur toutes les cartes modernes, porte le nom de Robin Hood; et il n'y a pas bien longtemps que, dans la même province, près de Pontefract, l'on montrait aux voyageurs une source d'eau vive et claire qu'on appelait le puits de Robin Hood, et qu'on les invitait à y boire en l'honneur du fameux archer. Durant tout le dix-septième siècle, les vieilles ballades de Robin Hood, imprimées en lettres gothiques (espèce d'impression que le bas peuple anglais affection-

nait singulièrement) circulaient dans les villages, où elles étaient colportées par des hommes qui les chantaient sur une espèce de récitatif. On en compila même plusieurs collections complètes à l'usage des lecteurs des villes, et l'un de ces recueils portait le titre élégant de *Guirlande de Robin Hood*; aujourd'hui ces livres, devenus rares, n'intéressent que les érudits; et l'histoire des héros de Sherwood, dépouillée de ses ornements poétiques, ne se lit plus que parmi les contes à l'usage des enfants.

Aucune des ballades qui nous ont été conservées ne raconte la mort de Robin Hood; la tradition vulgaire est qu'il périt dans un convent de femmes, où un jour, se sentant malade, il était allé demander des secours. On devait lui tirer du sang, et la nonne qui savait faire cette opération, ayant reconnu Robin Hood, la pratiqua sur lui de manière à le tuer. Ce récit, qu'on ne peut ni affirmer ni contester, est assez conforme aux mœurs du douzième siècle; beaucoup de femmes, dans les riches monastères, s'occupaient alors à étudier la médecine, et à composer des remèdes qu'elles offraient gratuitement aux pauvres. De plus en Angleterre, depuis la conquête, les supérieures des abbayes et la plus grande partie des religieuses étaient d'extraction normande, ainsi que le prouvent leurs statuts rédigés en vieux français: cette circonstance

explique peut-être comment le chef des bandits saxons, que les ordonnances royales avaient mis *hors la loi*, trouva des ennemies dans le couvent où il était allé chercher assistance. Après sa mort, la troupe dont il était le chef et l'âme se dispersa; et Petit-Jean, son fidèle compagnon, désespérant de se maintenir en Angleterre, et poussé par l'envie de continuer la guerre contre les Normands, se rendit en Irlande, où il prit part aux révoltes des indigènes. Ainsi fut dissoute la dernière troupe de brigands anglais qui ait eu un objet et un caractère politique, et qui mérite par là une mention dans l'histoire.

7. Entre les réfugiés du camp d'Ély et les hommes de Sherwood, entre Hereward et Robin Hood (1100—1200), il y avait eu, surtout dans le nord de l'Angleterre, une succession de chefs de partisans et d'*outlaws* qui ne furent pas non plus sans renommée, mais dont on sait trop peu de chose pour qu'ils pussent être considérés comme des personnages historiques. Les noms de quelques-uns, tels qu'Adam Bel, Clym of the Clough, ou Clément de la Vallée, et William de Clou-desly, se sont conservés longtemps dans la mémoire du peuple. Les aventures de ces trois hommes, qui ne peuvent être séparés l'un de l'autre, non plus que Robin Hood et Petit-Jean, sont le sujet d'une longue romance imposée au quinzième siècle, et divisée en

trois parties, ou en trois chants. On ne peut rien dire de positif sur l'authenticité des faits qui s'y trouvent racontés; mais elle renferme plusieurs traits originaux et capables de rendre plus frappante pour le lecteur l'idée que le peuple anglais s'était formée du caractère moral de ces hommes qui, dans des temps de servitude, aimèrent mieux être bandits qu'esclaves.

Adam Bel, Clément de la Vallée et William de Cloudesly étaient, à ce qu'il paraît, natifs de la province de Cumberland. S'étant rendus tous les trois coupables du délit de chasse, ils furent mis hors de la loi normande et obligés de s'enfuir pour sauver leur vie. Réunis par le même sort, ils se jurèrent fraternité, suivant la coutume du siècle, et s'en allèrent ensemble habiter la forêt d'Inglewood, que la vieille romance nomme *Englishe wood*, entre Carlisle et Penrith. Adam et Clément n'étaient point mariés; mais William avait une femme et des enfants que bientôt il s'enuya de ne plus voir. Un jour il dit à ses deux compagnons qu'il voulait aller à Carlisle visiter sa femme et ses enfants. „Frère, lui répondirent-ils, ce n'est pas notre avis; car si le justicier te prend, tu es un homme mort.“ William partit, malgré ce conseil, et arriva de nuit dans la ville; mais, reconnu par une vieille femme à laquelle il avait fait du bien, il fut dénoncé au juge et au shériff, qui cer-

nèrent sa maison, le prirent, et, joyeux de cette capture, firent dresser sur la place du marché un gibet tout neuf pour l'y pendre. Par bonheur, un petit garçon, le porcher de la ville, qui, en gardant ses cochons dans le bois, y avait vu souvent William, et reçu de lui l'aumône et à manger, courut avertir Adam et Clément du sort de leur frère d'adoption. L'entreprise hasardeuse où tous les deux s'engagèrent pour le sauver est décrite avec beaucoup de mouvement et de vie par le vieux poète populaire, qui peint avec une franchise naïve le dévouement de ces trois hommes l'un à l'autre. „De ce jour, dit William, nous vivrons et mourrons ensemble; et si jamais vous avez de moi le même besoin que j'ai eu de vous, vous me trouverez, comme aujourd'hui je vous trouve.“

Dans le combat qui se termine par cette délivrance inespérée, les trois frères d'armes font à eux seuls un grand carnage des gens de justice et des officiers royaux de Carlisle. Ils tuent le shériff, le juge et le portier de la ville, „jettent plus d'un homme sur le pavé, et font dire hélas! à plus d'une femme.“ C'est avec un ton de joie et de plaisanterie que ces meurtres nombreux sont détaillés dans la vieille romance, où l'auteur montre fort peu d'amitié pour les agents de l'autorité royale. Cependant il fait finir ses trois héros comme avait fini la nation elle-même, par se fatiguer

de leur résistance, et s'accommoder avec l'ennemi. Ils vont à Londres, à l'hôtel du roi, lui demander une charte de paix. Mais, au moment où ils font cet acte de soumission, ils gardent encore leur ancien caractère de fierté et de liberté sauvage; „ils entrent dans le palais sans dire mot à personne, traversent la cour, et s'avancent dans la salle, ne prenant garde à qui que ce soit, ne disant ni ce qu'ils sont ni ce qu'ils veulent.“

8. Si Robin Hood est le dernier chef d'*outlaws* ou de bandits anglo-saxons qui ait joui d'une véritable célébrité populaire, ce n'est pas une raison pour croire qu'après lui aucun homme de la même race ne se soit livré au même genre de vie, dans un esprit d'hostilité politique contre le gouvernement exercé par les hommes de race et de langue étrangères. La lutte nationale dut se prolonger encore sous la forme de brigandage, et les idées d'homme libre et d'ennemi de la loi rester longtemps associées l'une à l'autre. Mais cela eut une fin; et à mesure qu'on s'éloigna de l'époque de la conquête, à mesure que la race anglaise, s'accoutumant au joug, s'attacha par habitude à ce qu'elle avait toléré par désespoir, le brigandage perdit graduellement sa sanction patriotique, et redescendit à son rang naturel, à celui d'une profession infamante. Dès lors l'état de bandit dans les forêts de l'Angleterre, sans être moins périlleux, sans

132 ÉPISODES DE L'HISTOIRE etc.

exiger moins de courage et d'adresse individuelle, ne produisit plus de héros. Il resta seulement dans l'opinion des classes inférieures une grande complaisance pour les infractions aux lois contre la chasse, et une sympathie marquée pour ceux qui, soit par besoin, soit par fierté, bravaient ces lois de la conquête. La vie du braconnier aventureux et, en général, le séjour des forêts sont célébrés avec amour dans une foule de chansons et de poésies assez récentes; toutes vantent l'indépendance dont on jouit sous le bois verdoyant, où l'on n'a d'ennemi que l'hiver et l'orage, où l'on est gai tant que le jour dure, et léger d'humeur comme la feuille sur l'arbre.

184

FÊTES DE LA COUR

CAPEFIGUE.

FÊTES DE LA COUR

DE

PHILIPPE-AUGUSTE.

1. C'était vers le mois de juin 1184, tout le baronnage de France s'était réuni à Champeaux, pour y célébrer, par des pompes chevaleresques, les fiançailles de Robert de Dreux, neveu du roi Philippe-Auguste, et de Iolande de Coucy ; le jeune Robert devait recevoir les éperons de chevalier des mains de son oncle et de son suzerain. Le mariage de Baudouin, comte de Flandre, avec Marie, soeur du comte de Champagne, et celui d'Agnès, héritière du comté de Nevers et d'Auxerre, avec Pierre de Courtenay, causaient une commune joie dans la royale famille, et l'arrivée de Henri, l'aîné des comtes de Champagne, longtemps captif en Palestine, mettait le comble à cette ivresse de plaisir qui animait la cour plénière.

De toutes les parties de la France féodale on s'était réuni à Champeaux; les barons, leur faucon sur le poing, suivis des nobles dames et damoiselles, vêtues de leurs plus beaux atours, avaient quitté leur manoir, et s'étaient dirigés vers la cour plénière. On comptait parmi ce haut baronnage, Henri, comte de Sancerre, sire très hardi, mais pillard. Il avait enlevé, dans sa jeunesse, Hermesende, fille de Geoffroi III, seigneur de Donzi, et qui, depuis trois jours seulement, s'était unie au sire de Trainel; on racontait ses prouesses dans le royaume d'Arménie, où cependant le pauvre sire avait été dépouillé; il s'en était revenu dans son petit comté sur un mauvais cheval bai, mendiant l'hospitalité de châteaux en châteaux.

A son haut cimier noir, à sa taille gigantesque, on pouvait facilement reconnaître le sire du Valentinois et du Diois; son père, bâtard du comte de Poitiers, avait secouru la comtesse de Marsanne contre les évêques de Valence et de Die, et après avoir conquis plusieurs châteaux et villes du Valentinois et du Diois, il reçut cette terre en fief et propriété. Guillaume son fils, courait les cours plénières, cherchant aventure à dénouer; et ses prouesses avaient tellement étonné le comte de Toulouse, que celui-ci le reconnut comme son cousin et son bon parent, quoique de race bâtarde.

On remarquait aussi Guillaume, comte de Mâcon, grand dévot et faiseur d'oraisons; il était fils du fameux Gérard, comte de Mâcon, le plus grand voleur des églises. On disait de Gérard une singulière aventure: Un jour qu'il était entré de force dans l'église de Saint-Philibert de Tournus, et qu'il s'approchait de l'autel, un moine de haute taille sortit du chœur, et prenant le comte par les cheveux, le traîna, le ballotta, en lui disant: „Comment as-tu été si hardi d'entrer dans mon église?“ Le pauvre comte depuis cette aventure, était devenu la risée de ses hommes d'armes, et son fils s'était jeté dans la plus profonde piété.

Robert, comte de Meulan, s'était fait aussi une grande renommée par ses aventures hardies; il avait, dans sa jeunesse, fait un pèlerinage armé en Sicile, où ses formes hautes et légères, tout à la fois, lui avaient attiré la haine de tous les habitants du pays; il vivait en paix dans son riche comté, faisant force bien aux monastères; chaque année son habitude était de leur accorder quelques dons; et avant de partir pour la cour plénière, annoncée par Philippe-Auguste, il avait concédé aux religieux de Valence la permission d'ouvrir les vendanges à Mantes ainsi et quand ils le trouveraient convenable.

Les plus remarquables en toute cette chevalerie, dont il est impossible de rapporter

tous les noms, étaient Geoffroi, comte de Bretagne, et Richard, comte de Poitou, fils du roi d'Angleterre Henri II. Ils étaient liés d'une étroite amitié avec Philippe, par haine et par ambition contre leur père, dont ils convoitaient les riches héritages. Telle était l'intimité chevaleresque qui unissait le roi de France aux deux héritiers des Plantagenets, que chaque jour, selon le chroniqueur Roger de Hoveden, Philippe et Richard mangeaient à la même table et au même plat, et la nuit ils couchaient dans le même lit.

2. La réunion d'un si brillant baronnage, les fêtes annoncées, avaient aussi attiré à la cour du roi toutes les joyeuses bandes de troubadours, trouvères, ménestrels et jongleurs; quoique les vieux moines et les barons dévots eussent arraché au roi, il y avait déjà bien deux années, qu'il ne donnerait plus robes, pelisse et bijoux aux jongleurs et ménestrels, cependant, aux approches des pompes et des fêtes, ils accouraient tous à la cour de Philippe, qui les recevait gaiement et en joyeux baron.

Quand la guerre, en effet, avait suspendu ses fureurs, et que l'hiver appelait les châteaux autour de leur immense foyer, le ménestrel venait embellir des soirées trop longues. Là en présence d'un nombreux baronnage, de dames et de damoiselles, *il fablait les romans d'aventures*. Tantôt il racontait les

prouesses de Guillaume au court nez, d'Aimeri de Nanteuil, d'Ogier le Danois, de Regnaud de Montauban, *qui conquist l'Ardenois*; de Gauvain *le bon chevalier*, neveu du roi Arthus. Tantôt il faisait entendre les rauques accents de la vielle, de la gigue et du psaltérion; souvent il joignait aux agréments de la voix une facilité extrême pour les tours d'adresse, et il excitait les éclats de rire de l'assemblée par de grosses plaisanteries. „Dames et chevaliers, quel tour voulez-vous du jongleur? car je suis le bon seigneur des chats, je fais des gants pour les chiens, des coiffes pour les chèvres, et de bons hauberts pour les lièvres.

Et ganz à chiens, coifes à chièvres,
Et sait faire haubert pour les lièvres.

3. Le ménestrel était, en général, à la tête d'une troupe ou ménestrandie qui le suivait dans ses courses vagabondes; on y distinguait les trouvères ou fabliers, qui composaient les romans et les fabliaux; les conteurs, qui les débitaient; le chanteur ou ménétrier, qui devant la noble assemblée accompagnait sa voix du son des instruments de musique; enfin les jongleurs, sorte de joueurs de gobelets, „qui ne s'occupaient qu'à mille singeries et grimaces.“ Quand une de ces ménestrandies arrivait dans un château, ce n'était partout que fêtes et plaisirs. On se réunissait de vingt lieues à la ronde. Après le festin, où les

vassaux étaient invités, les ménétriers commençaient leurs chants et les jongleurs leurs tours. On les gardait quelquefois toute une semaine, au milieu de la joie et des gaies chansons. Lorsque l'instant du départ était arrivé, le baron et les dames les accablaient de présents, et les payaient comme ils le désiraient.

Au matin quant il fut grant jor,
Furent payés li jongleur.
Li un orent biaux palefrois,
Beles robes et biaux agrois (bijoux).

Les moeurs de ces bandes joyeuses se ressentaient de leur gaie profession. „A Sens vivait jadis un ménétrier, le meilleur humain de la terre, et qui, pour un trésor, n'eût pas voulu avoir querelle avec un enfant; mais homme sans conduite, et dérangé, s'il en fut jamais. Il passait sa vie au jeu ou à la taverne. Gagnait-il quelque argent, vite il le portait là. N'avait-il rien, il laissait son violon chez le juif en gage. Aussi, toujours déguenillé, toujours sans le sou, souvent même nu-pieds ou sans chemise, par la bise ou la pluie, il vous eût fait compassion; malgré cela, gai, content, la tête en tout temps couronnée d'un chapel de roses, il chantait sans cesse, et ne demandait à Dieu qu'une seule chose, de mettre toute la semaine en dimanches.“

4. Ces troupes de ménestrels et de jongleurs donnaient des représentations scéniques pour égayer les dames et les barons. "On y voyait différents mystères qui montraient Adam et Ève, les trois rois, le meurtre des innocents, notre Seigneur riant avec sa mère et geant des pommes, les apôtres disant Jean-Baptiste, Hérode et Caïphe en lavant ses mains; un paradis avec saint Pilate lavant ses mains; un paradis dans lequel se pressaient quatre-vingt-dix anges, un enfer noir et puant où tombaient les réprouvés aussitôt saisis par cent diables." A ces pièces graves venaient se joindre des entre-mets où intermèdes propres à égayer le sérieux de la pièce sainte. Ces intermèdes étaient remplis par des ribauds qui dansaient et chantaient. "On y voyait un roi de la fève, des tournois d'enfants, un homme sauvage, un loup qui filait; enfin la vie entière de maître renard, d'abord médecin et chirurgien, puis clerc, et chantant une épître et un évangile, puis évêque, archevêque, puis pape, et toujours man-geant poules et poussins."

Les ménestriers racontaient dans leurs chansons toutes les histoires et les légendes qui avaient cours dans la contrée. C'était tantôt les miracles de l'enchanteur Merlin qui s'était rendu secourable à maints chevaliers, à maintes dames, et même aux vilains; tantôt les

merveilles des cours plénières du roi *Arthus* dans la cité de Carduel.

Ils racontaient comment Lancelot du Lac, éloigné de la belle reine Genèvre sa mie, avait délivré des chevaliers, secouru des dames, exterminé des brigands, aboli de mauvaises coutumes.

Le pauvre clergé n'était point épargné dans ces chansons des ménétriers. Comme ils avaient beaucoup voyagé et vu de bizarres usages, ils disaient comment, dans l'église de Strasbourg, on trouvait un pourceau portant un bénitier, des ânes revêtus d'habits pontificaux, des singes tenant dans leurs griffes divers attributs de la religion, et un renard renfermé dans une châsse. A Soissons, un prêtre avait donné le baptême à un crapaud ; à Corbeil, les habitants n'entendaient la messe qu'avec un chien dont la dévotion les édifiait, et qui jeûnait comme moine en paradis. Ils racontaient comment, dans une église de Paris, un renard couvert d'une espèce de surplis fait à sa taille, portant sur son chef mitre et tiare, était conduit en procession, précédé d'un nombreux clergé, et comment on lui jetait de temps en temps des poules qu'il dévorait en présence des assistants.

Tous ces récits excitaient le gros rire des *chevaliers*. „Sénéchal, disait l'un, le ménétrier *est joyeux*; comte Guy, j'ai vu ce qu'il ra-

conte là, dans ma jeunesse, à la suite du bon roi Louis VII. Dans la cathédrale d'Auxerre, j'ai assisté aux divertissements des bons chanoines, à l'élection de l'évêque, de l'archevêque et du pape des fous. Moi-même j'ai pris l'habit de chanoine et mangé de la viande le jour de la Saint-Étienne près du célébrant. Mes hommes d'armes ont prié le jour de Noël, disait l'autre, à la fête de l'âne; mon clerc leur a fait réciter pendant huit jours l'antienne:

Ha, sire âne, ça chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez,
Et de l'avoine à plantez."

Ces propos joyeux se répétaient au milieu des éclats d'une joie bruyante, et les ménestriers fêtés, caressés par les dames et les chevaliers, quittaient le château où pendant longtemps on parlait encore de leur bonne venue.

5. La cour plénière de Philippe-Auguste vit toutes ces scènes de ménestriers et de jongleurs; mais une multitude de plus nobles trouvères et de troubadours s'y trouvait réunie; on avait vu arriver à Champeaux les preux chanteurs de la langue d'oc et d'oïl, les poètes de Normandie, de Champagne et de Provence.

On distinguait parmi ces troupes élégantes Lambert le court et Alexandre de Paris; ils

avaient fait de concert un poème d'Alexandre le Grand, où le nom du héros macédonien n'était qu'un moyen de déguiser les prouesses du jeune Philippe-Auguste. C'est ainsi que le poète supposait qu'à l'âge de treize ou quatorze ans, Alexandre fut fait chevalier et associé à la couronne de Macédoine par son père; qu'il eut à combattre de nombreux vaisseaux et confisqua les biens des juifs; puis le roi marche contre Darius, et en décrivant les superbes tentes du monarque de Perse, le poète oublie tellement l'époque d'Alexandre qu'il affirme que ces pavillons étaient brodés de la main d'Isabelle femme de Philippe.

Toutes les dames parlaient aussi du poète Hélinant, noble trouvère de la reine Isabelle; le roi aima à entendre sa douce voix; et lorsque, à table avec ses barons, il se livrait à de joyeux ébats, le suzerain commandait à Hélinant de lui raconter des aventures héroïques, „et comment Jupiter frappa les géants avec sa foudre bruyante.“

L'amour, le triste amour avait aussi rendu poète le sire de Coucy; tous ses chants respiraient une douce mélancolie; c'était la nature, le printemps, le rossignol, la violette, qu'il invoquait au nom de sa passion malheureuse.

Quelques troubadours de la langue d'oc étaient aussi arrivés en la cour plénière de Philippe. Guillaume de Balazun et Pierre de

Barjac, amis inséparables; l'un riche baron de Montpellier, l'autre simple chevalier.

On y voyait aussi Pierre, seigneur de la Vernègue, au service du dauphin d'Auvergne, et Guillaume de Saint-Didier, sire d'un petit château en Velay.

Les tensons de ces nobles hommes, leurs lays, leurs sirventes étaient tous inspirés par le sentiment le plus exalté; ils disputaient entre eux sur des points de jurisprudence amoureuse, sur la décision des cours d'amour.

Dans six châteaux de France existaient alors de nobles assemblées de dames; on citait celle de la dame de Gascogne, d'Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, de la reine Éléonore, de la comtesse de Champagne, de la comtesse de Flandre, et des dames de Pierrefeu de Signe, et de Romanin. On y discutait des questions de galanterie. La cour de Romanin se composait de Stephanète de Gantelme, dame du lieu, la marquise de Malespina, de Saluce, de la dame de Baulx, Laurette de Saint-Laurens, Huguone de Sabran, comtesse de Forcalquier, Hélène, dame de Monparon, Isabelle de Borrilhons, Ursine d'Ursières, dame de Montpellier, Aloete de Meholon, Élyse, dame de Meyrargues.

On rapportait avec respect leurs décisions souveraines; plusieurs furent produites dans la cour plénière de France.

6. Les jeux d'esprit furent suivis, dans les pompes chevaleresques de la cour de Philippe-Auguste, par l'exercice de la chasse.

Une chevalerie naturellement active devait se livrer sans réserve à ce noble apprentissage des batailles.

Tous les barons rivalisaient d'ardeur, d'éclat, et de dépense pour courre le cerf ou le daim. Lorsqu'un voyageur arrivait dans le manoir d'un châtelain opulent, ce qu'il entendait d'abord, c'était l'aboiement des chiens, le son du cor, le cri des éperviers et des faucons. C'était le luxe du baronnage de France que de réunir une bonne meute de chiens anglais, exercés à la piste et à la course. Plusieurs chevaliers prodigues aliénaient leur fief ou leur serf pour quelques lévriers agiles. Le clergé lui-même n'avait pu résister à cet engouement général, et les églises retentissaient souvent du jappement des chiens du sire abbé, ou du cri aigu de ses oiseaux de proie.

Durant ces grandes fêtes plénières, Philippe convia ses barons aux plaisirs actifs de la chasse; il venait de faire entourer le bois de Vincennes de murs hauts et forts, „de manière que bêtes et gens ne pussent aller parmi. Henri, fils aîné du roi d'Angleterre, avait fait cueillir et amasser parmi les forêts de Normandie et d'Aquitaine, jeunes faons et bêtes sauvages, cerfs et biches, daims et che-

vreaux ;“ Philippe les avait dispersés dans le bois de Vincennes, et c'était vers cette épaisse forêt que devait se diriger la chasse royale. Dès l'aube du jour, le son du cor, parti de la tour du sénéchal, prévint tous les officiers du roi de se tenir prêts, d'accoupler les chiens et de préparer les chevaux. Quelques minutes après, Philippe arriva, suivi de ses joyeux amis. Tous étaient vêtus d'un léger justaucorps et portaient un petit glaive en forme de poignard. On raisonna d'abord, à l'aide des renseignements qu'on avait pu recueillir, sur les voies qu'avait tenues le cerf. Quand on connut ses allures, on entra dans la forêt; les chiens furent découplés, et le noble animal, bientôt forcé par la meute agile, reçut le coup de la mort des mains du roi et de Richard d'Angleterre.

Le lendemain on se livra au courre du sanglier. Les chasseurs étaient tous vêtus d'une veste courte, fourrée de gris, serrée d'une ceinture de cuir d'Irlande; ils portaient un couteau appelé *queniret*; un cornet d'ivoire pendait à leur cou; leur chaussure était étroite et bien tirée, ce qui faisait briller la beauté des jambes et la forme élégante des pieds. Cette chasse fut sanglante, et l'animal n'expira qu'après avoir déchiré avec ses dents meurtrières des serfs, des limiers et des chevaux.

7. Ces exercices, tout guerriers, étaient accompagnés de trop de périls pour que les

dames y fussent associées. La galanterie de ce siècle inventa la fauconnerie, sorte de délassement qui convenait à la faiblesse de leur sexe. Dans l'intérieur de chaque manoir, les dames, les damoiselles et les varlets occupaient leur loisir à dresser des oiseaux de proie, à façonner la docilité des éperviers et des faucons. Lorsqu'ils étaient bien appris, on attachait une chaîne d'or ou d'argent à une de leurs pattes, et captifs dans la tourelle, ils ne sortaient qu'avec le châtelain ou la dame du lieu. Pas un seigneur de haut parage, pas une damoiselle bien élevée qui ne connût le *déduit* ou l'art de la chasse au faucon. Le beffroi sonnait à peine la sixième heure du jour que, déjà montées sur leur haquenée docile, les châtelaines s'avançaient, le faucon sur le poing, vers la forêt voisine. Lorsqu'un malheureux petit estournel, une colombe timide, le passereau des bois, faisaient entendre leur cri à travers le feuillage, la dame lâchait son faucon, qui, déployant son vol, poursuivait le faible oiseau; lorsqu'il le tenait dans ses serres, on le rappelait; le faucon revenait se poser sur le poing ou sur l'épaule de sa maîtresse et lâchait la proie entre ses mains.

8. Les tours d'adresse, les traits de courage et d'agilité des chiens et des lévriers dans la chasse du roi, firent la conversation des barons et des dames durant le dîner qui succéda aux courses. On apporta la tête du

cerf, on considéra l'étendue et la hauteur du bois, l'épaisseur et la grosseur des membres, la pesanteur et la hure du sanglier. „Sénéchal, quel est celui qui a détourné la bête? C'est Torre le maître-veneur; il voudrait bien être gratifié d'un arpent de bois. Eh bien! sénéchal, faites dresser ma charte.“ Chacun se vanta ensuite de ce qu'il avait fait, et les moins habiles ne furent pas les plus laconiques dans leur rapport.

Alors commencèrent les contes et joyeux propos sur la chasse; chacun des barons et convives fit son récit sur les vieilles légendes de la forêt. On raconta qu'une meute de chiens, après avoir chassé toute la journée, se trouva arrêtée le soir comme par une force surnaturelle devant un lieu saint où le cerf s'était réfugié; qu'un lièvre, ayant épuisé toutes ses ruses pour échapper aux lévriers, s'était jeté dans les bras d'un saint homme qui lui sauva la vie; ailleurs, on avait vu un ours aux abois grimper sur un arbre où un ermite avait jeté son habit, et trouver son salut sous ce respectable froc. On avait aperçu saint Hubert parcourir la forêt sonnant du cor et suivi d'une meute nombreuse de chiens; l'ombre d'un seigneur renommé par ses chasses hardies, d'un nouveau Robin Hood, était apparue, l'arbalète sur l'épaule, au sire du château voisin, dans l'épaisseur d'un bois. Il n'était pas une veillée de seigneurs et même de serfs

où il ne fût question de ces légendes populaires.

9. Ces fatigues et ces exercices violents laissaient encore bien des loisirs aux barons et aux chevaliers. Il y a dans les habitudes de la guerre une sorte de prodigalité aventureuse qui fermente dans l'oisiveté des camps et la vie des manoirs. Sous la tente comme autour du foyer domestique, les châtelains et les hommes d'armes ne s'exerçaient pas seulement aux nobles jeux de la lice. Un penchant non moins impérieux les portait vers les chances de hasard. Tantôt les dés roulaient sur les tables de noyer ou sur le sol couvert de nattes, tantôt les échecs absorbaient l'attention des vieux chevaliers. Charlemagne lui-même aimait à se délasser du poids des affaires publiques sur un pesant échiquier : il s'y amuse avec le vieux Aymon, avec Roland, son neveu, et le traître Ganelon de Mayence. Quelquefois les hommes d'armes préféraient les osselets, jeu où l'adresse pouvait lutter contre les caprices de la fortune. Les cartes proprement dites, étaient encore inconnues ; mais on se servait d'une série de figures empruntées aux Maures d'Espagne, qui les tenaient eux-mêmes des Orientaux.

Le jeu devenait souvent un délassement funeste. Les barons y hasardaient tout ce dont les avaient dotés leurs ancêtres. Les paladins jetaient au sort d'un dé leurs fiefs, leur châ-

tellenie, leurs armes, leurs chevaux de bataille; les clercs eux-mêmes y perdaient leurs presbytères, et plus d'un abbé engagea les vases sacrés à des juifs pour satisfaire un penchant irrésistible. Aussi les conciles, les capitulaires, les lois et les coutumes locales prohibent formellement les jeux de hasard: „Nous défendons aux fidèles de jouer aux dés, sous peine de déposition pour les ecclésiastiques et d'excommunication pour les laïques.“ Quant aux coutumes, elles interdisent même la fabrication des dés, et toute académie ou école dans laquelle on enseignerait les échecs.

Ce qui appelait surtout l'attention des lois, c'étaient les rixes et les disputes qui s'élevaient entre les chevaliers. Il suffit de se bien pénétrer du caractère bouillant des barons de France pour comprendre avec quelle impatience ils devaient subir les coups du sort, et combien de combats singuliers les dés purent causer. Dans le roman de Renaud de Montauban, le vaillant fils d'Aymon, jouant avec un des fils de Charlemagne, prince lâche et méchant, lui jette le damier aux échecs à la tête, et le tue d'un coup. Cette aventure sanglante donna lieu au siège du château de Montauban et aux tours d'adresse de Maugis, qui trompa le grand Charles jusqu'à le mettre dans un sac et à le transporter dans la ville assiégée.

10. Les plaisirs de la table étaient aussi une affaire d'ostentation dans la vie des châ-

teaux et dans les mœurs de la chevalerie. La cour de Philippe-Auguste, comme celle du grand roi Arthus, de célèbre mémoire, se faisait remarquer par le luxe des repas. Son compte de dépense, au trésor des chartes, porte une somme de 40 livres parisis pour le poisson d'Étampes à l'usage de la table du roi; 2 livres pour des potages à la purée, au lard, aux légumes et au gruau; 3 livres pour des oiseaux rôtis à l'eau rose avec un peu de vin et de sel; 4 livres pour des échaudés, des gaufres, achetés aux marchands qui s'établissent à la porte des églises; 2 livres pour les fruits secs, avelines et gingembre confit, et 3 livres pour un superbe paon, oiseau tout royal.

Lorsque le roi réunissait ses barons, il se disposait à leur faire bonne chère autour de la table d'honneur ou table ronde. Dès que none sonnait au monastère, des sièges en noyer, rembourrés de jonc peint en rouge et en jaune, et dont le sommet se terminait en ogive, étaient rangés autour de la table, sur laquelle était disposé un service de grossière vaisselle. Au moment où les chevaliers entraient, le roi, plein de civilité, les conviait à s'asseoir. Devant eux étaient rangées des coupes assez élevées et d'une vaste capacité. Au moment où l'on servait le potage à la hure de sanglier, et quelquefois à la volaille, le chapelain commençait le *Benedicite* à haute

voix, et tous les chevaliers l'accompagnaient dans cette prière; puis il faisait d'autres lectures pieuses, tandis que les plats de gibier, les bons poissons d'Étampes ou des viviers de Vincennes, Saint-Maur et Saint-Mandé, paraissaient sur la grande table, arrosés de nombreuses libations des vins du Clos-Voujot et de Cluny. Au milieu du repas, les portes s'ouvraient et l'on voyait avancer les damoiselles suivies des écuyers portant sur un plat d'argent, revêtu des armoiries royales, le paon rôti, encore tout brillant de son riche plumage; on accueillait avec enthousiasme le magnifique oiseau, qui arrivait escorté du héron et du pluvier doré. Alors le chapelain cessait sa lecture. Les dits et les bons mots circulaient. Presque tous les chevaliers faisaient des vœux et juraient sur le paon d'entreprendre quelque périlleuse aventure; „Sire roi, je jure bien sur le paon de pourfendre trois géants en l'honneur de ma dame; je me mets en sa captivité, disait l'autre; j'irai en Palestine, comme l'empereur Charles; je ne coucherai jamais dans mon lit que je n'aie conquis épée enchantée et armes invulnérables.“ Les ménestriers faisaient ensuite entendre leurs chansons et les récits de vieilles prouesses. Puis commençaient les jeux du festin: un grand pâté était servi, rempli de petits oiseaux encore vivants; à la prière des dames, qui suppliaient pour les pauvres captifs, on ouvrait le pâté,

les oiseaux s'en volaient dans la salle; alors les damoiselles lâchaient leur faucon et leur épervier qui rapportaient les petits passereaux tout tremblants.

Pastés de vifs oiselets;
Et quand ces pastés brisaient,
Li oiselets partout volaient;
A donc vissiez-vous faucons,
Austour et esmerillons
Voler après les oiselets.

Après ces jeux finis, le repas se terminait par des chants et des prières, et les dames et les chevaliers se retiraient dans l'intérieur du manoir.

11. Pour couronner la fête de sa cour plénière, le roi Philippe annonça qu'un tournoi serait célébré; il fit en conséquence dresser des chartes de convocation par son clerc. Ses hommes d'armes, revêtus de pelisses fourrées d'hermine, portant sur leur poitrine les armoiries de France, émaux, cimier et supports, se rendirent dans tous les lieux de ses domaines et vers tous les prud'hommes en chevalerie. Dans chaque château, ils annoncèrent leur mission: le pont-levis se baissa; le nain sonna du cor, et les arbalétriers détendirent leur arme meurtrière. Le seigneur et les damoiselles accueillirent les hérauts avec distinction. On publia le lendemain dans la contrée que tel jour le bon roi Philippe se proposait de faire iouter en un tournoi, et que les chevaliers y

étaient attendus pour donner *force coups de lance*.

Cette nouvelle fut reçue avec joie. Toute la chevalerie apprêta ses armes, ses devises, ses grands chevaux de bataille noblement *caparaçonnés*. Les dames songèrent à leurs atours, au beau chevalier qui avait pris leurs couleurs. Ce n'était partout que préparatifs pour assister à cette grande fête militaire, seul moyen de communication que la noblesse eût alors sur le territoire morcelé de la monarchie féodale.

Lorsque le temps du tournoi fut arrivé, le roi fit préparer les lices pour la bataille, et les estrades pour les dames et pour les vieux chevaliers juges du combat. A mesure que les paladins et les barons se présentaient, il les recevait dans le manoir royal; les écuyers et les valets logeaient dans les hôtelleries de la ville voisine ou des villages qui relevaient de ses domaines. Le dimanche qui précéda le tournoi, toutes les armoiries, les couleurs et les bannières des chevaliers qui se proposaient de combattre, furent exposées aux fenêtres du château et des tourelles; les dames et les juges du camp les examinèrent l'une après l'autre pour s'assurer que parmi les combattants il ne s'était glissé aucun chevalier discourtois et félon. Le nombre de ces armes, artistement rangées, fit l'admiration des vieux paladins.

12. En effet, les bannières et les écus, richement armoriés, présentaient une ingénieuse et brillante variété d'emblèmes chevaleresques. On y voyait la licorne, signe de loyauté, de l'honneur et de l'amour épuré; le lion, symbole du courage et de la magnanimité; les alérions, aiglettes sans bec ni serres, figurant les ennemis désarmés ou mis hors de combat; les merlettes, image des croisés qui avaient passé la mer comme ces oiseaux voyageurs, et que l'on peignait de même sans bec ni ongles, pour exprimer la pénitence et la résignation des humbles pèlerins d'Orient; le griffon, assemblage fantastique et monstrueux des formes de l'aigle au regard perçant, avec celles du lion intrépide, et qui réunissait ainsi les emblèmes de la force, de la vitesse, de la vigilance et de la domination.

Les écussons féodaux étaient encore chargés de diverses pièces dites *honorables*; telles que la *bande*, ligne diagonale, la *fasce*, ligne transversale, image de l'écharpe et de la ceinture, dont elles reproduisaient la couleur et les ornements; le *pal*, ligne perpendiculaire, indication du poteau surmonté d'armoiries que chaque baron faisait dresser devant sa tente ou devant les ponts de son château; le *chevron*, pièce de charpente qui était comme le hiéroglyphe des machines de guerre et des tours de bois alors en usage dans les sièges; les *tourteaux*, pains de forme ronde, signe

des substances militaires, devenu une marque d'honneur pour ceux qui avaient enlevé un convoi à l'ennemi, ou ravitaillé l'armée des croisés, si souvent exténuée de privation; les *créneaux* et les *tours*, expression naturelle des villes et des forts emportés d'assaut; les *besans* d'or ou d'argent, pièce de monnaie, signifiant la rançon exigée des guerriers que l'on avait faits prisonniers dans les combats, ou celle que l'on avait payée soi-même pour se racheter des infidèles; et enfin *l'échiquier*, symbole non moins ingénieux, qui représentait une armée rangée en bataille.

Tous ces emblèmes brillaient de vives couleurs appelées *émaux*; c'était la *gueule*, nom donné au rouge par analogie avec la gueule ardente des animaux féroces, *l'azur* ou couleur saphirique, attribut des célestes vertus et des perfections chevaleresques, le *sinople*, vert musulman, adopté depuis les croisades, en mémoire des guerres contre les infidèles, le *sable* ou le noir, figurant la terre, et qui exprimait l'humilité, la sagesse, le détachement du monde, ou le deuil et la tristesse d'âme du chevalier qui le portait.

La simplicité de l'écu héréditaire s'était compliquée de génération en génération par des mariages ou par de nouveaux exploits, qui avaient motivé l'addition de pièces nouvelles au blason primitif. Les paladins joignaient souvent encore aux armes de leur famille des

devises particulières qui annonçaient l'état de leur coeur ou quelque projet formé. Ici, c'était la passion inspirée par une noble dame; là, une vengeance jurée contre un châtelain déloyal; quelquefois un vœu de prendre la croix, ou d'accomplir un pèlerinage au saint Sépulcre, à Rome, à Saint-Jacques de Compostelle.

13. Après l'inspection d'honneur, les prud'hommes, juges du camp, visitèrent la lice. Ils examinèrent si le terrain était bien choisi, si les barrières fermées par des cordes pouvaient arrêter la multitude des serfs et des vilains accourus de toutes les contrées environnantes; s'il n'était pas à craindre que sur une terre inégale les coursiers excités par le combat ne fissent des chutes malheureuses. Puis ils virent la lance, l'épée des combattants, jugeant si la pointe en était émoussée, de manière à ne point faire de blessures profondes et à ne point ensanglanter les jeux.

La veille du tournoi, les chevaliers montés sur leurs coursiers élégamment caparaçonnés, et précédés des juges du camp, firent leur entrée publique dans le château royal par le pont-levis, au son du cornet et de la trompette. Les gonfanons de mille couleurs étaient suspendus aux murailles et aux tourelles; la multitude accueillit par de bruyantes acclamations les paladins dont on connaissait déjà les prouesses. Les écuyers et les valets simulèrent une joute avec des hampes de lance ou

des bâtons en dehors de la lice, pour servir de prélude aux combats plus sérieux du lendemain.

14. A peine l'aurore avait-elle doré l'horizon, que les chevaliers se préparèrent au tournoi. Les écuyers fourbissaient les armes, lavaient les chevaux. Les dames, sortant du château, vêtues de leurs plus beaux atours, allèrent prendre place sur des échafaudages ornés de banderoles et de tentures purpurines. Le seigneur, les juges du camp, les vieux barons, experts en prouesses, se rangèrent à leur côté. Au signal donné, les barrières s'ouvrent, et les chevaliers se précipitent dans la lice. Ils fournirent d'abord pêle-mêle quelques coups de lance, sorte d'essai de leur force et de leur valeur; puis s'engagèrent les combats singuliers où brillaient l'adresse et l'expérience de chacun.

Rien n'était plus agréable au baronnage de France que ce grand spectacle des tournois. „Sénéchal, disait l'un, le chevalier au lion porte de fiers coups de lance. En voilà un autre qui est certainement de noble race, car il culbute à tort et à travers.“

Les damoiselles accablaient aussi de dons les chevaliers qui se distinguaient dans la lice. Dans le tumulte de ces batailles simulées auxquelles le roi prit part, on distingua les grands coups de lance de Richard d'Angleterre et de Geoffroi duc de Bretagne; mais à la

fin du tournoi, le dernier de ces jeunes princes fut renversé de son coursier et foulé aux pieds des chevaux; il expira entre les bras du roi son suzerain, maudissant sa fatale destinée. La tristesse que cet événement causa dans le haut baronnage, fut encore augmentée par les sinistres prédictions qui circulaient alors dans la cour plénière. „Les astrologues de l'Égypte et de la Syrie avaient envoyé en diverses parties du monde, des chartes dans lesquelles ils affirmaient, que sans nul doute, au mois de septembre qui après viendrait, devait avenir moult pestilence, comme grande désunion de vents, tempêtes, croulement de terre, mortalité de gens, sédition et guerres, mutation de règne et moult autres tribulations.“

15. Les paladins étaient réunis à la cour de Champeaux, lorsqu'ils virent s'approcher du palais deux hommes vêtus de robes flottantes, en soie brodée d'or; ils étaient montés sur deux chevaux blancs, et suivis d'une multitude de prêtres dont les ornements différaient de ceux des abbés et des moines de France. Quelques officiers portant des colliers d'or les précédaient; l'on reconnaissait à leurs bâtons, à leur coiffure surmontée d'une sorte de mitre, et surtout à un petit étendard où se déployait le dragon impérial, qu'ils appartenaient à la cour de Constantinople. Les messagers s'empressèrent d'annoncer au roi leur bonne arrivée, et ayant été introduits, ils présentèrent

au monarque des chartes écrites en pourprée et revêtues d'un scel ou bulle encre d'or. L'empereur Manuel demandait au jeune Agnès de France pour le César la. Les prud'hommes furent consultés. La plupart des chevaliers avaient vu les pompes impériales et l'éclat de Constantinople; si quelques-uns avaient éprouvé la perfidie de Manuel, beaucoup avaient connu ses largesses; et l'on ne parlait en toutes les cours plénières que des trésors et du cérémonial de la cour de Byzance. De l'avis des barons, la princesse, qui atteignait à peine sa neuvième année, fut accordée. On célébra devant les *illustrissimes* vieillards et les comtes efféminés de Constantinople des fêtes, des tournois, des processions, des jeux, des farces scéniques; et les ménestrels cherchèrent à égayer la gravité orientale par leurs chansons.

Après un séjour de courte durée, les ambassadeurs partirent, emmenant avec eux la jeune Agnès, qui n'abandonna pas sans pleurer la cour de France et ses beaux jardins de Paris. Montée sur une haquenée blanche comme ses belles mains, et suivie de quelques prudents chevaliers, elle prit la route d'Italie. Elle se détourna de son chemin pour aller, selon la coutume, humble et pauvre pèlerine, accomplir un vœu à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Agnès y pria longtemps au pied de l'image en bois peint du pieux solitaire; elle

y déposa ses atours, ses colliers d'or, son voile de lin. Tandis que, retirée dans sa petite cellule, elle se disposait au sommeil, un affreux incendie éclate dans l'abbaye. Le beffroi appelle à coups redoublés tous les serfs d'alentour. On se précipite pour sauver la jeune princesse. Elle fut retirée du milieu des flammes par les efforts du comte Gui, son sénéchal, sous la garde duquel le roi l'avait placée. Les religieux et le peuple firent à ce sujet de tristes conjectures. On avait remarqué que le feu s'était manifesté dans la chambre de la princesse, et l'on ne doutait pas que cette circonstance n'annonçât de grands malheurs dans son union avec le César. Plusieurs fois les vieux chevaliers se rappelèrent la perfidie de la cour de Constantinople, et la conduite cruelle de Manuel envers les pèlerins. Cependant trois mois après, on apprit qu'Agnès était arrivée, et que son union avait été célébrée immédiatement avec Alexis.

VERTOT.

LE VAINQUEUR DU DRAGON DE RHODES.

1. Comme la grande-maîtrise des Hospitaliers était vacante par l'abdication de Villaret (1323), le pape convoqua à Avignon et dans son palais les prieurs et les chevaliers qui se trouvèrent à sa cour ou dans les provinces voisines d'Avignon. Après qu'ils furent arrivés, il les exhorta à la concorde, et à sacrifier leurs ressentiments particuliers au bien général de la religion. Tous ces chevaliers s'enfermèrent ensuite dans une espèce de conclave, pour procéder à l'élection d'un nouveau grand-maître; et, après l'invocation du Saint-Esprit et une mûre délibération, le choix de l'assemblée tomba sur frère Héliou de Villedeneuve, que le pape favorisait ouvertement, et dont la recommandation, peu différente d'un ordre, influa beaucoup dans cette élection, qu'il confirma depuis par une bulle authentique, en date de l'an 1323: d'autres prétendent que cette confirmation fut une pure nomination émanée de la seule autorité du pape.

Le nouveau grand-maître n'en fut pas ingrat; et pour en marquer sa reconnaissance à ce pontife, il lui vendit des maisons que l'ordre possédait dans la ville de Cahors, et de grandes terres situées aux environs, dont le pape, originaire de cette ville, fit l'acquisition en faveur de sa famille. Le grand-maître tint ensuite un chapitre général pour le rétablissement de la discipline. Depuis que les biens des Templiers avaient été réunis à ceux de l'ordre de Saint-Jean, presque tous les chevaliers se trouvaient en possession de quelques commanderies, et, occupés uniquement de leurs plaisirs, ils s'attachaient à la cour des princes au lieu de combattre les infidèles. Le grand-maître fit décréter qu'aucun chevalier ne pourrait être pourvu d'une commanderie, avant d'avoir résidé un certain temps à Rhodes, et d'avoir porté les armes contre les Sarrasins. A l'égard des grands-croix et des chevaliers qui étaient revêtus des principales dignités de l'ordre, le chapitre nomma huit baillis qui, en cette qualité, devaient entrer dans les conseils, où le grand-maître n'avait qu'une voix de plus que chaque conseiller ou pilier, comme on les appelle encore aujourd'hui.

On prétend que ce fut dans le même chapitre qu'on divisa le corps de l'ordre en différentes langues ou nations, et qu'on attacha à chaque langue des dignités particulières et les commanderies de chaque nation; ces com-

manderies furent encore partagées entre les prieurés d'où elles dépendaient. Il fut aussi arrêté que les grands-mâîtres auraient tous les dix ans la nomination de deux commanderies vacantes, et par préférence au cours de chaque langue qui commençait à s'établir; et que chaque prieur pourrait nommer une fois en cinq ans à une commanderie vacante dans son prieuré, pourvu qu'il y eût fait les *améliorissements* nécessaires, et qu'il ne dût rien au commun trésor de ses responsions particulières.

2. Le grand-maître, après la conclusion de ce chapitre, s'embarqua pour Rhodes. Dès qu'il y fut arrivé, il s'occupa de relever les fortifications que la négligence de son prédécesseur avait laissé tomber en ruine. Il répara les ports, et arma un grand nombre de galères, qui allèrent défendre contre les pirates les côtes de l'île de Chypre et de l'Arménie.

Si les États chrétiens voisins des chevaliers tiraient tant d'avantages de leur proximité, les habitants de Rhodes, et surtout les pauvres, ressentirent les premiers effets de l'attention du grand-maître. Sous un si sage gouvernement on ne vit plus de malheureux dans toutes les îles de la religion: une subsistance nécessaire ne manquait point à ceux qui manquaient de bien. Les malades étaient reçus dans un grand et magnifique hôpital, où tous les secours, soit pour les besoins du corps,

soit pour ceux de l'âme, leur étaient fournis abondamment. De Villeneuve, par son exemple, avait ranimé le zèle de ses religieux, et on peut dire que, tant qu'il vécut, il remplit parfaitement le titre et les fonctions de *gardien des pauvres*, attaché depuis la fondation de l'ordre à la dignité de grand-maître.

3. Ce fut par ce même esprit de charité, et par des vues de prudence, qu'il défendit à tous les chevaliers, sous peine de privation de l'habit, de s'attacher à combattre un serpent ou un crocodile, espèce d'animal amphibie, qui vit et qui se nourrit dans les marais et au bord des grandes rivières. Ce crocodile était d'une énorme grandeur, causait beaucoup de désordre dans l'île, et il avait même dévoré quelques habitants. Pour l'intelligence d'un événement si extraordinaire, et que quelques auteurs ont traité de fabuleux, nous rapporterons simplement ce qu'on en trouve dans l'histoire, et nous laisserons au lecteur à juger de la vérité d'un fait si étonnant, selon ses lumières et le degré de probabilité qu'il trouvera dans notre narration.

La retraite de ce furieux animal dont nous parlons, était dans une caverne située au bord d'un marais au pied du mont Saint-Étienne, à deux milles de Rhodes. Il en sortait souvent pour chercher sa proie. Il mangeait des moutons, des vaches, et quelquefois des che-

vaux, quand ils approchaient de l'eau et du bord du marais: on se plaignait même qu'il avait dévoré de jeunes pâtres qui gardaient leurs troupeaux. Plusieurs chevaliers et des plus braves du couvent, en différents temps, et à l'insu les uns des autres, sortirent séparément de la ville pour tâcher de le tuer; mais on n'en vit revenir aucun. Comme l'usage des armes à feu n'était point encore inventé, et que la peau de cette espèce de monstre était couverte d'écailles à l'épreuve des flèches et des dards les plus acérés, les armes, pour ainsi dire, n'étaient pas égales, et le serpent les avait bientôt terrassés. Ce fut le motif qui obligea le grand-maître à défendre aux chevaliers de tenter davantage une entreprise qui paraissait au dessus des forces humaines.

4. Tous obéirent à l'exception d'un seul chevalier de la langue de Provence, appelé *Dieu-donné de Gozon*, qui, au préjudice de cette défense, et sans être épouvanté du sort de ses confrères, forma secrètement le dessein de combattre cette bête carnassière, bien résolu d'y périr, ou d'en délivrer l'île de Rhodes. On attribua cette résolution au courage déterminé de ce chevalier. D'autres prétendent qu'il y fut encore engagé par des railleries piquantes qu'on fit de son courage dans Rhodes, et sur ce qu'étant sorti plusieurs fois de la ville pour combattre le serpent, il s'était contenté de le reconnaître de loin, et que dans ce péril il

avait fait plus d'usage de sa prudence que de sa valeur.

Quoi qu'il en soit des motifs qui déterminèrent ce chevalier à tenter cette aventure, pour commencer à mettre son projet en exécution, il passa en France, et se retira dans le château de Gozon, qui subsiste encore aujourd'hui dans la province de Languedoc. Ayant reconnu que le serpent qu'il voulait attaquer n'avait point d'écailles sous le ventre, il forma, sur cette observation, le plan de son entreprise.

Il fit faire en bois ou en carton, une figure de cette bête énorme, sur l'idée qu'il en avait conservée, et il tâcha surtout qu'on en imitât la couleur. Il dressa ensuite deux jeunes dogues à accourir à ses cris et à se jeter sous le ventre de cette affreuse bête, pendant que, monté à cheval, couvert de ses armes, et la lance à la main, il feignait de son côté de lui porter des coups en différents endroits. Ce chevalier employa plusieurs mois à faire tous les jours cet exercice, et il ne vit pas plus tôt ces dogues dressés à ce genre de combat, qu'il retourna à Rhodes.

5. A peine fut-il arrivé dans l'île, que, sans communiquer son dessein à qui que ce soit, il fit porter secrètement ses armes proche d'une église située au haut de la montagne de Saint-Étienne, où il se rendit, accompagné

seulement de deux domestiques qu'il avait amenés de France. Il entra dans l'église, et après s'être recommandé à Dieu, il prit ses armes, monta à cheval, et ordonna à ses deux domestiques, s'il périssait dans ce combat, de s'en retourner en France; mais de se rendre auprès de lui, s'ils s'apercevaient qu'il eût tué le serpent, ou qu'il eût été blessé. Il descendit ensuite de la montagne avec ses deux chiens, et marcha droit au marais et au repaire du serpent, qui, au bruit qu'il faisait, accourut, la gueule ouverte et les yeux étincelants pour le dévorer. Gozon lui porta un coup de lance, que l'épaisseur et la dureté des écailles rendit inutile. Il se préparait à redoubler ses coups; mais son cheval, épouvanté des sifflements et de l'odeur du serpent, refuse d'avancer, recule, se jette à côté, et il aurait été cause de la perte de son maître, si Gozon, sans s'étonner, ne se fût jeté à bas. Mettant aussitôt l'épée à la main, accompagné de ses deux fidèles dogues, il joint cette horrible bête, et lui porte plusieurs coups en différents endroits, mais que la dureté des écailles l'empêcha d'entamer. Le furieux animal, d'un coup de queue, le jeta même à terre, et il aurait été infailliblement dévoré, si les deux chiens, suivant qu'ils avaient été dressés, ne se fussent attachés au ventre du serpent, qu'ils déchiraient par de cruelles morsures, sans que, malgré tous ses efforts, il pût leur faire lâcher prise.

Le chevalier, à la faveur de ce secours, se relève, et se joignant à ses deux dogues, enfonce son épée jusqu'aux gardes, dans un endroit qui n'était point défendu par des écailles : il y fit une large plaie, dont il sortit des flots de sang. Le monstre, blessé à mort, tombe sur le chevalier, qu'il abat une seconde fois; et il l'aurait étouffé par le poids et la masse énorme de son corps, si les deux domestiques, spectateurs de ce combat, voyant le serpent mort, n'étaient accourus au secours de leur maître. Ils le trouvèrent évanoui, et le crurent mort. Après l'avoir retiré de dessous le serpent avec beaucoup de peine, pour lui donner lieu de respirer, s'il était encore en vie, ils lui ôtèrent son casque, et après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, il ouvrit enfin les yeux. Le premier spectacle, et le plus agréable qui pouvait se présenter à sa vue, fut celui de voir son ennemi mort, et d'avoir réussi dans une entreprise si difficile, où plusieurs de ses confrères avaient succombé.

6. On n'eut pas plus tôt appris dans la ville sa victoire et la mort du serpent, qu'une foule d'habitants sortirent au devant de lui. Les chevaliers le conduisirent en triomphe au palais du grand-maître; mais au milieu de ces acclamations, le vainqueur fut bien surpris quand de Villeneuve, jetant sur lui des regards pleins d'indignation, lui demanda s'il ignorait

ba
bd
=
pq
bd

les défenses qu'il avait faites d'attaquer cette dangereuse bête, et s'il croyait les avoir violées impunément. Aussitôt ce sévère observateur de la discipline, sans vouloir l'entendre, ni se laisser fléchir par les prières des chevaliers, l'envoya sur-le-champ en prison. Il convoqua ensuite le conseil, où il représenta que l'ordre ne pouvait se dispenser de punir rigoureusement une désobéissance plus préjudiciable à la discipline, que la vie même de plusieurs serpents ne l'aurait été aux bestiaux et aux habitants de ce canton; et comme un autre Manlius, il opina hautement à rendre cette victoire funeste au vainqueur. Le conseil obtint qu'il se contentât de le priver de l'habit de l'ordre; Gozon eut la douleur de s'en voir dépouillé, et il se passa peu d'intervalle entre sa victoire et ce genre de supplice, qu'il trouva plus rigoureux que la mort même.

Mais le grand-maître, après que par ce châtiment il eut satisfait à la manutention de la discipline, revint à son caractère naturellement doux et plein de bonté: il voulut bien être apaisé, et il fit en sorte qu'on le priât d'accorder une grâce qu'il aurait sollicitée lui-même, s'il n'eût pas été à la tête de l'ordre. Aux pressantes instances que lui en firent les principaux commandeurs, il lui rendit l'habit et ses bonnes grâces, et il le combla de ses bienfaits. Mais ils n'égalèrent jamais les louanges sincères du peuple qui dispose souve-

rainement de la gloire, pendant que les princes, quelques puissants qu'ils soient, ne peuvent disposer que des honneurs et des dignités de l'État.

On attachâ la tête de ce serpent ou de ce crocodile sur une des portes de la ville, comme un monument de la victoire de Gozon. M. Thévenot dans la relation de ses voyages, rapporte qu'elle y était encore de son temps, ou du moins son effigie; qu'il l'y avait vue, qu'elle était beaucoup plus grosse et plus large que celle d'un cheval, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, de grosses dents, les yeux gros, le trou des narines rond, et la peau tirant sur le gris-blanc, peut-être à cause de la poussière, qui par la suite des temps s'y était attachée.

7. Le grand-maître, pour dédommager en quelque manière Gozon de la mortification qu'il lui avait donnée, lui conféra de riches commanderies; il l'approcha même de sa personne, et lui ayant depuis trouvé une prudence égale à son courage, il le fit son lieutenant-général dans le gouvernement de l'île: persuadé qu'un chevalier si brave et si courageux, et qui avait exposé si généreusement sa vie pour le salut des habitants de l'île, saurait, en cas de guerre ou de surprise, les défendre mieux qu'un autre contre toutes les entreprises des infidèles.

8. Après la mort du grand-maître de Villeneuve il se présenta un grand nombre de prétendants. Les plus anciens chevaliers, et

tous ceux qui faisaient profession d'une vie régulière, s'attachaient à ceux qui leur paraissaient plus capables de maintenir la discipline de l'ordre. La jeunesse, sans s'informer trop scrupuleusement de la régularité des mœurs, souhaitait seulement un grand capitaine qui les menât à la guerre, et qui leur fît acquérir de la gloire et du bien : un pareil choix n'était pas sans difficulté. Le commandeur de Gozon, dont nous venons de parler, était un des électeurs. Quand ce fut à son tour à donner son suffrage : *En entrant*, dit-il, *dans ce conclave*, *j'ai fait un serment solennel de ne proposer que celui des chevaliers que je croirais le plus digne de cette grande place*, et le mieux intentionné pour le bien général de tout l'ordre ; et après avoir mûrement considéré l'état où se trouve la chrétienté, les guerres que nous sommes obligés de soutenir continuellement contre les Infidèles, la fermeté et la vigueur nécessaires pour empêcher le relâchement dans la discipline, je déclare que je ne trouve personne plus capable de bien gouverner notre religion que moi-même. Il parla ensuite magnifiquement de ses propres vertus. Le combat contre le serpent ne fut pas oublié ; mais il s'étendit principalement sur la conduite qu'il avait tenue depuis que le grand-maître de Villeneuve l'avait fait son lieutenant. *Vous avez déjà*, dit-il

aux autres électeurs, *essayé de mon gouvernement, vous savez ce que vous en devez espérer, et je ne crois pas que sans injustice vous me puissiez refuser vos suffrages.*

Quelque recommandable que fût ce chevalier, ses collègues ne laissèrent pas d'être étrangement surpris de voir un électeur se nommer soi-même: un pareil procédé le rendit suspect d'une ambition démesurée. Cependant, quand on vint à le comparer avec les autres prétendants, on trouva qu'il leur était bien supérieur, non seulement par son courage, dont il avait donné des preuves si glorieuses, mais encore par sa sagesse et sa modération dans le commandement. Quelques-uns des électeurs, et qui lui étaient les moins favorables, ne purent s'empêcher de dire qu'il eût été à souhaiter que tout ce qu'il avait avancé pour faire valoir son mérite, fût sorti de la bouche d'un autre. Mais cette généreuse audace ne déplut pas au grand nombre, et plusieurs soutinrent qu'après des actions aussi brillantes, il était permis aux grands hommes de parler d'eux-mêmes avec cette noble confiance que donne la vérité. Ainsi toutes les voix, ou du moins la plus grande partie, se réunirent en faveur de Dieu-donné de Gozon, et il fut reconnu solennellement pour grand-maître, à la satisfaction du couvent, et surtout des citadins la ville de Rhodes, et de tous les habitants

de l'île, qui, depuis la victoire qu'il avait remportée sur le serpent, le regardaient comme le héros de la religion.

9. Sa conduite dans la grande-maîtrise ne démentit point tout ce qu'on avait espéré de sa valeur et de son habileté dans le gouvernement. Ses premiers soins furent de ranimer la ligue chrétienne; les escadres des alliés se joignirent. Le grand-maître, par son crédit, en fit rendre le commandement au prieur de Lombardie: il fut aussitôt chercher la flotte des Infidèles, qu'il trouva dans l'Archipel, proche d'Embro où d'Imbro, petite île qui a 24 milles de tour, avec un bourg du même nom et un port sur la côte orientale: cette île est à douze milles des bouches des Dardanelles, en allant vers l'île de Lemnos.

La plupart des Turcs, qui croyaient encore les chrétiens dans leurs ports, avaient débarqué, et s'étaient répandus dans l'île. Le commandant de la flotte les surprit dans ce désordre, fondit sur eux, enleva, ou coula à fond une partie de leurs vaisseaux. Ce fut moins un combat qu'une déroute générale: les soldats qui étaient sur cette flotte l'abandonnaient pour chercher un asile dans l'île, et ceux qui étaient descendus à terre auparavant accouraient pour se rembarquer. Les uns et les autres ne faisaient que s'embarasser, et dans ce désordre et cette confusion, le général de Rhodes leur prit cent dix-huit petits vaisseaux,

légères frégates, brigantins, felouques ou barques armées; mais trente-deux galères, à la faveur de leur chiourme, prirent le large et évitèrent le combat. Les chrétiens mirent ensuite pied à terre, ravagèrent l'île, et firent près de cinq mille esclaves.

Une victoire aussi complète fut bientôt suivie de nouveaux triomphes. Les chevaliers de St.-Jean appelés au secours de l'Arménie, quittèrent aussitôt l'île de Rhodes pour aller défendre ce pays. Ils défirent entièrement les Sarrasins et ne quittèrent point l'Arménie qu'ils n'en eussent chassé les Infidèles, qui eurent bien de la peine à regagner l'Égypte.

10. Pendant que les chevaliers de Rhodes rendaient à la chrétienté de si grands services, le grand-maître s'occupait avec zèle et prudence des soins du gouvernement. Il écrivit aux commandeurs du nord de l'Europe de faire passer à Rhodes leurs responsions incessamment. Ce fut sous son magistère que les Hospitaliers obtinrent du pape que les cardinaux ne pourraient se faire pourvoir d'aucune commanderie: ni même sous prétexte de légation exiger aucune contribution des chevaliers. Aussi zélé pour la règle que pour les privilèges de son ordre, il refusa, malgré les prières d'Innocent VI, de soutenir Matthieu Paléologue qui disputait alors la couronne impériale au fils d'Andronic, pour ne point en-

gager son ordre dans une guerre civile entre des princes chrétiens.

Ce fut vers le même temps que l'âge avancé du grand-maître et des infirmités presque continuelles portèrent ce prince à demander au pape la permission d'abdiquer une dignité qui lui était alors aussi onéreuse qu'il avait autrefois témoigné d'empressement pour l'obtenir. Le pape qui connaissait tout le mérite de ce grand homme, et combien il était utile à son ordre, n'y voulut point d'abord consentir. Il l'exhorta au contraire à soutenir courageusement le poids du gouvernement.

11. Le grand-maître n'ayant pu obtenir ce consentement qu'il regardait alors comme une grâce, employa ce qui lui restait de vie à fortifier la ville de Rhodes. Il fit entourer la ville de murailles, tout le faubourg qui regarde la mer, et construire en même temps le môle où abordèrent, depuis, les vaisseaux et les galères. C'était par des soins si utiles qu'il tâchait de se consoler du refus que le pape avait fait d'admettre sa démission. Le relâchement qui s'introduisit malgré lui dans la discipline, l'obligea de réitérer ses instances. Il s'aperçut avec douleur que la plupart des commandeurs qui résidaient en Europe, pour éluder ses ordres, se servaient de la protection même du pape et de celle des rois de France, d'Arragon et de Castille: ce qui rendait ces mauvais religieux arbitres de leur

176 LE VAINQUEUR DU DRAGON etc.

devoir. Gozon ne trouvant point de remède à un si grand mal, dépêcha de nouveaux envoyés au pape, qui reçut enfin sa démission. Ils apportèrent à Rhodes la permission de ce pontife pour procéder à une nouvelle élection; mais cette permission fut inutile, parce que le grand-maître fut surpris au mois de décembre (1353) par une mort subite, s'il est permis de se servir de ce terme pour un si homme de bien, et qui avait été encore plus attentif sur sa propre conduite que sur celle des chevaliers dont il était chargé. Ses funérailles furent célébrées par les justes louanges de ses confrères et par les larmes de tous les habitants de l'île, et surtout des pauvres, dont il avait été le père. On ne mit sur son tombeau que ces mots: *Ci gît le vainqueur du dragon.*

CHÂTEAUBRIAND.

MORT DE SAINT LOUIS.

1. Lorsque saint Louis entreprit son second voyage d'outre-mer, il n'était plus jeune. Sa santé affaiblie ne lui permettait ni de rester longtemps à cheval, ni de soutenir le poids d'une armure; mais Louis n'avait rien perdu de la vigueur de l'âme. Il assemble à Paris les grands du royaume; il leur fait la peinture des malheurs de la Palestine, et leur déclare qu'il est résolu d'aller au secours de ses frères les chrétiens. En même temps il reçoit la croix des mains du légat, et la donne à ses trois fils aînés.

Une foule de seigneurs se croisent avec lui; les rois de l'Europe se préparent à prendre la bannière: Charles de Sicile, Édouard d'Angleterre, Gaston de Béarn, les rois de Navarre et d'Aragon. Les femmes montrèrent le même zèle: la dame de Poitiers, la comtesse de Bretagne, Jolande de Bourgogne, Jeanne de Toulouse, Isabelle de France, Amicie de Cour-

tenay, quittèrent la quenouille, que filaient alors les reines, et suivirent leurs maris outre mer.

Saint Louis fit son testament: il laissa à Agnès, la plus jeune de ses filles, dix mille francs pour se marier, et quatre mille francs à la reine Marguerite; il nomma ensuite deux régents du royaume, Matthieu, abbé de Saint-Denis, et Simon, sire de Nesle: après quoi il alla prendre l'oriflamme.

Cette bannière, que l'on commence à voir paraître dans les armées sous le règne de Louis le Gros, était un étendard de soie attaché au bout d'une lance: il était *d'un vermeil samit, à guise de gonfanon à trois queues, et avait autour des houpes de soie verte*. On le déposait en temps de paix sur l'autel de l'abbaye de Saint-Denis, parmi les tombeaux des rois, comme pour avertir que de race en race les Français étaient fidèles à Dieu, au prince et à l'honneur. Saint Louis prit cette bannière des mains de l'abbé, selon l'usage. Il reçut en même temps l'escarcelle et le bourdon du pèlerin, que l'on appelait alors *la consolation et la marque du voyage*: coutume si ancienne dans la monarchie, que Charlemagne fut enterré avec l'escarcelle d'or qu'il avait habitude de porter, lorsqu'il allait en Italie.

2. Louis pria au tombeau des martyrs, et mit son royaume sous la protection du patron de la France. Le lendemain de cette cérémo-

nie il se rendit pieds nus avec ses fils, du palais de Justice à l'église de Notre-Dame. Le soir du même jour, il partit pour Vincennes, où il fit ses adieux à la reine Marguerite, *gentille, bonne reine, pleine de grande simplece*, dit Robert de Sainceriaux; ensuite il quitta pour jamais ces vieux chênes, vénérables témoins de sa justice et de sa vertu.

„Mainte fois ai vu que le saint homme roi s'alloit ébattre au bois de Vincennes, et s'asseyoit au pied d'un chêne et nous faisoit seoir auprès de lui, et tous ceux qui avoient affaire à lui venoient parler sans qu'aucun huissier leur donnât empêchement. . . . Aussi plusieurs fois ai vu qu'au temps d'été le bon roi venoit au jardin de Paris, vêtu d'une cotte de camelot, d'un surcot de tiretaine sans manche et d'un mantel par dessus de sandal noir, et fesoit là étendre des tapis pour nous asseoir auprès de lui, et là faisoit dépêcher son peuple diligemment comme au bois de Vincennes.“

Saint Louis s'embarqua à Aigues-Mortes, le mardi 1^{er} juillet 1270. Trois avis avoient été ouverts dans le conseil du roi avant de mettre à la voile: d'aborder à Saint-Jean-d'Acre, d'attaquer l'Égypte, de faire une descente à Tunis. Malheureusement saint Louis se rangea au dernier avis, par une raison qui semblait assez décisive.

3. Tunis était alors sous la domination d'un prince que Geoffroy de Beaulieu et Guillaume de Nangis nomment Omar-el-Muley-Moztanca. Les historiens du temps ne disent point pourquoi ce prince feignit de vouloir embrasser la religion des chrétiens; mais il est assez probable qu'apprenant l'armement des croisés, et ne sachant où tomberait l'orage, il crut le détourner en envoyant des ambassadeurs en France, et flattant le saint roi d'une conversion à laquelle il ne pensait point. Cette tromperie de l'infidèle fut précisément ce qui attira sur lui la tempête qu'il prétendait conjurer. Louis pensa qu'il suffirait de donner à Omar une occasion de déclarer ses desseins, et qu'alors une grande partie de l'Afrique se ferait chrétienne, à l'exemple de son prince.

Une raison politique se joignait à ce motif religieux: les Tunisiens infestaient les mers; ils enlevaient les secours que l'on faisait passer aux princes chrétiens de la Palestine; ils fournissaient des chevaux, des armes et des soldats aux soudans d'Égypte; ils étaient le centre des liaisons que Bondoc-Dari entretenait avec les Maures de Maroc et d'Espagne. Il importait donc de détruire ce repaire de brigands pour rendre plus faciles les expéditions en Terre-Sainte.

4. Saint Louis entra dans la baie de Tunis au mois de juillet 1270. En ce temps-là

un prince maure avait entrepris de rebâtir Carthage: plusieurs maisons nouvelles s'élevaient déjà au milieu des ruines, et l'on voyait un château sur la colline de Byrsa. Les croisés furent frappés de la beauté du pays couvert de bois d'oliviers. Omar ne vint point au devant des Français; il les menaça au contraire de faire égorger tous les chrétiens de ses États, si l'on tentait le débarquement. Ces menaces n'empêchèrent point l'armée de descendre; elle campa dans l'isthme de Carthage, et l'aumônier d'un roi de France prit possession de la patrie d'Annibal, en ces mots: *Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de Louis roi de France, son sergent.* Ce même lieu avait entendu parler le gétule, le tyrien, le latin, le vandale, le grec et l'arabe, et toujours les mêmes passions dans des langues diverses.

Saint Louis résolut de prendre Carthage, avant d'assiéger Tunis qui était alors une ville riche commerçante et fortifiée. Il chassa les Sarrasins d'une tour qui défendait les citernes: le château fut emporté d'assaut, et la nouvelle cité suivit le sort de la forteresse. Les princesses qui accompagnaient leurs maris débarquèrent au port; et, par une de ces révolutions que les siècles amènent, les grandes dames de France s'établirent dans les ruines des palais de Didon.

5. Mais la prospérité semblait abandonner saint Louis, dès qu'il avait passé les mers; comme s'il eût toujours été destiné à donner aux Infidèles l'exemple de l'héroïsme dans le malheur. Il ne pouvait attaquer Tunis, avant d'avoir reçu les secours que devait lui amener son frère le roi de Sicile. Obligée de se retrancher dans l'isthme, l'armée fut attaquée d'une maladie contagieuse, qui en peu de jours emporta la moitié des soldats. Le soleil de l'Afrique dévorait des hommes accoutumés à vivre sous un ciel plus doux. Afin d'augmenter la misère des croisés, les Maures élevaient un sable brûlant avec des machines: livrant au souffle du midi cette arène embrasée, ils imitaient pour les chrétiens les effets du kansim ou du terrible vent du désert: ingénieuse et épouvantable invention, digne des solitudes qui en firent naître l'idée, et qui montre à quel point l'homme peut porter le génie de la destruction. Des combats continuels achevaient d'épuiser toutes les forces de l'armée: les vivants ne suffisaient pas à enterrer les morts; on jetait les cadavres dans les fossés du camp, qui en furent bientôt comblés.

Déjà les comtes de Nemours, de Montmorency et de Vendôme n'étaient plus; le roi avait vu mourir dans ses bras son fils chéri, le comte de Nevers. Il se sentit lui-même frappé. Il s'aperçut dès le premier moment que le coup était mortel; que ce coup abat-

trait facilement un corps usé par les fatigues de la guerre, par les soucis du trône, et par ces veilles religieuses et royales que Louis consacrait à son Dieu et à son peuple. Il tâcha néanmoins de dissimuler son mal, et de cacher la douleur qu'il ressentait de la perte de son fils. On le voyait, la mort sur le front, visiter les hôpitaux, comme un de ces Pères de la Merci consacrés dans les mêmes lieux à la rédemption des captifs et au salut des pestiférés. Des oeuvres du salut il passait aux devoirs du roi, veillait à la sûreté du camp, montrait à l'ennemi un visage intrépide, ou, assis devant sa tente, rendait la justice à ses sujets, comme sous le chêne de Vincennes.

6. Philippe, fils aîné et successeur de Louis, ne quitta point son père qu'il voyait près de descendre au tombeau. Le roi fut enfin obligé de garder sa tente: alors, ne pouvant plus être lui-même utile à ses peuples, il tâcha de leur assurer le bonheur dans l'avenir, en adressant à Philippe cette instruction qu'aucun Français ne lira jamais sans verser des larmes. Il l'écrivit sur son lit de mort. Ducange parle d'un manuscrit qui paraît avoir été l'original de cette instruction: l'écriture en était grande, mais altérée; elle annonçait la défaillance de la main qui avait tracé l'expression d'une âme si forte.

„Beau fils, la première chose que je t'en-seigne et commande à garder, c'est que de

tout ton coeur tu aimes Dieu. Car sans ce, nul homme ne peut être sauvé. Et garde bien de faire chose qui lui déplaie. Car tu devrais plutôt désirer à souffrir toutes manières de tourments, que de pécher mortellement."

"Si Dieu t'envoie adversité, reçois-la bénignement, et lui en rends grâce: et pense que tu l'as bien desservi, et que le tout te tournera à ton prou. S'il te donne prospérité, l'en remercie très humblement, et garde que pour ce tu n'en sois pas pire par orgueil, ni autrement. Car on ne doit pas guerroyer Dieu de ses dons."

"Prends-toi bien garde que tu aies en ta compagnie prudes gens et loyaux, qui ne soient point pleins de convoitises, soit gens d'église, de religion, séculiers ou autres. Fuis la compagnie des mauvais, et t'efforce d'écouter les paroles de Dieu, et les retiens en ton coeur."

"Aussi fais droiture et justice à chacun, tant aux pauvres comme aux riches. Et à tes serviteurs sois loyal, libéral et roide de paroles, à ce qu'ils te craignent et aiment comme leur maître. Et si aucune controversité ou action se meut, enquiers-toi jusqu'à la vérité, soit tant pour toi que contre toi. Si tu es averti d'avoir aucune chose d'autrui, qui soit certaine, soit par toi ou par tes prédécesseurs, fais la rendre incontinent. Regarde en toute diligence comment les gens et sujets vivent

en paix et en droiture dessous toi, par especial ès bonnes villes et cités, et ailleurs. Maintiens les franchises et libertés, lesquelles tes anciens ont maintenues et gardées, et les tiens en faveur et amour."

"Garde-toi d'émouvoir guerre contre hommes chrétiens sans grand conseil, et qu'autrement tu n'y puisses obvier. Si guerre et débats y a entre tes sujets, apaise-les au plus tôt que tu pourras."

"Prends garde souvent à tes baillifs, prévôts et autres officiers, et t'enquiers de leur gouvernement, afin que si chose y a en eux à reprendre, que tu le fasses."

"Et te supplie, mon enfant, que en ma fin, tu aies de moi souvenance, et de ma pauvre âme; et me secoures par messes, oraisons, aumônes et bienfaits, par tout ton royaume. Et m'octroie partage et portion en tous tes bienfaits, que tu feras."

"Et je te donne toute bénédiction que jamais père peut donner à enfant, priant à toute la Trinité du paradis, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qu'ils te gardent, et défendent de tous maux; à ce que nous puissions une fois, après cette mortelle vie, être devant Dieu ensemble, et lui rendre grâce et louange sans fin."

Tout homme près de mourir, détrompé sur les choses du monde, peut adresser de sages instructions à ses enfants; mais quand

ces instructions sont appuyées de l'exemple de toute une vie d'innocence; quand elles sortent de la bouche d'un grand prince, d'un guerrier intrépide, et du coeur le plus simple qui fût jamais; quand elles sont les dernières expressions d'une âme divine qui rentre aux éternelles demeures, alors heureux le peuple qui peut se glorifier en disant: „L'homme qui a écrit ces instructions était le roi de mes pères!“

7. La maladie faisant des progrès, Louis demanda l'extrême onction. Il répondit aux prières des agonisants avec une voix aussi ferme que s'il eût donné des ordres sur un champ de bataille. Il se mit à genoux au pied de son lit pour recevoir le saint viatique, et on fut obligé de soutenir par les bras ce nouveau saint Jérôme, dans cette dernière communion. Depuis ce moment il mit fin aux pensées de la terre, et se crut acquitté envers ses peuples. Eh, quel monarque avait jamais mieux rempli ses devoirs! Sa charité s'étendit alors à tous les hommes: il pria pour les infidèles qui firent à la fois la gloire et le malheur de sa vie; il invoqua les saints patrons de la France, de cette France si chère à son âme royale. Le lundi matin, 25 août, sentant que son heure approchait, il se fit coucher sur un lit de cendres, où il demeura étendu les bras croisés sur la poitrine, et les yeux levés vers le ciel.

On n'a vu qu'une fois, et l'on ne verra jamais un pareil spectacle : la flotte du roi de Sicile se montrait à l'horizon ; la campagne et les collines étaient couvertes de l'armée des Maures. Au milieu des débris de Carthage le camp des chrétiens offrait l'image de la plus affreuse douleur : aucun bruit ne s'y faisait entendre ; les soldats moribonds sortaient des hôpitaux, et se traînaient à travers les ruines, pour s'approcher de leur roi expirant. Louis était entouré de sa famille en larmes, des princes consternés, des princesses défaillantes. Les députés de l'empereur de Constantinople se trouvèrent présents à cette scène : ils purent raconter à la Grèce la merveille d'un trépas que Socrate aurait admiré. Du lit de cendres où saint Louis rendait le dernier soupir, on découvrait le rivage d'Utique : chacun pouvait faire la comparaison de la mort du philosophe stoïcien et du philosophe chrétien. Plus heureux que Caton, saint Louis ne fut point obligé de lire un traité de l'immortalité de l'âme, pour se convaincre de l'existence d'une vie future : il en trouvait la preuve invincible dans sa religion, ses vertus et ses malheurs. Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, le roi, jetant un grand soupir, prononça distinctement ces paroles : „Seigneur, j'entrerai dans votre maison, et je vous adorerai dans votre saint temple ;“ et son âme

s'envola dans le saint temple qu'il était digne d'habiter.

8. On entend alors retentir la trompette des croisés de Sicile: leur flotte arrive pleine de joie et chargée d'inutiles secours. On ne répond point à leur signal. Charles d'Anjou s'étonne et commence à craindre quelque malheur. Il aborde au rivage, il voit des sentinelles, la pique renversée, exprimant encore moins leur douleur par ce deuil militaire que par l'abattement de leur visage. Il vole à la tente du roi son frère: il le trouve étendu mort sur la cendre. Il se jette sur les reliques sacrées, les arrose de ses larmes, baise avec respect les pieds du saint; et donne des marques de tendresse et de regrets qu'on n'aurait point attendues d'une âme si hautaine. Le visage de Louis avait encore toutes les couleurs de la vie, et ses lèvres même étaient vermeilles.

Charles obtint les entrailles de son frère, qu'il fit déposer à Montréal près de Salerne. Le coeur et les ossements du prince furent destinés à l'abbaye de Saint-Denis; mais les soldats ne voulurent point laisser partir avant eux ces restes chéris, disant que les cendres de leur souverain étaient le salut de l'armée.

Il plut à Dieu d'attacher au tombeau du grand homme une vertu qui se manifesta par des miracles. La France qui ne se pouvait consoler d'avoir perdu sur la terre un tel mo-

narque, le déclara son protecteur dans le ciel. Louis placé au rang des saints devint ainsi pour la patrie une espèce de roi éternel. On s'empressa de lui élever des églises et des chapelles plus magnifiques que les simples palais où il avait passé sa vie. Les vieux chevaliers qui l'accompagnèrent à sa première croisade, furent les premiers à reconnaître la nouvelle puissance de leur chef: „Et j'ai fait faire, dit le sire de Joinville, un autel en l'honneur de Dieu et de monseigneur saint Loys.“

F i n.

Erklärende Anmerkungen.

Zur Seite 2. Franks, franke; die neueren Historiker lieben es die Eigennamen der älteren Geschichte etc. möglichst wenig zu französisiren, namentlich aber da, wo sie der Darstellung einen alterthümlichen Anstrich geben wollen; daher z. B. p. 62 Karle, p. 54 Kunrad etc.

S. 9, Z. 28. Les déesses m'appellent etc. Es sind die Walkyren gemeint, „die Schlach-
jungfrauen, die, in strahlender Waffenrüstung durch die Lüfte reitend, nach Odins Befehlen die Schlach-
ten lenken, die Todeslose vertheilen und die ster-
benden Helden nach Walhalla geleiten, wo sie ihnen den Becher kredenzen.“

S. 15 ff. Est-Sex, oder Est-sex, Essex=Ost-
sachsenland, West-Sex, West-sex oder Wessex=
West-Sachsen, Suth-Sex, Suth-sex, Sussex=
Süd-Sachsen.

S. 38. Le jour de S. Brice (s. Eigennamen);
gewöhnlicher ist die Angabe des Jahres 1002.

S. 62, 13. Compétiteur d. i. zunächst Odo,
Graf v. Paris, der von den Grossen des Reichs ge-
wählt, in einem grossen Theile von Frankr. als
König anerkannt wurde (887—898).

S. 82, 29. knit, jetzt knight spr. *neit*.

ERKLÄRENDE ANMERKUNGEN. 191

S. 85, 17. *hydes*; *hyde* oder *hide* (spr. *heid'*)
=Hufe, engl. Ackermaas.

109, 2. *venger*; s. Eigennamen Léopold.

117, 9. *paramont*=engl. *paramount* (ou spr.
=au), Oberhaupt.

136, 30. *Fabler* (alt) v. lat. *fabulari*, erzählen; davon (p. 137) *fablier*, poet. Erzähler; *fabliau* poet. Erzählung.

137, 1—3. Helden der Karlssage (s. *Capefigue*, *Charlemagne*; Bibl. Bdch. II).

140, 4. *mie*=*maîtresse*, amie.

141, 4 ff. *Évêque des fous*; der Verf. meint die s. g. Narrenfeste, *festi stultorum*, Ueberbleibsel der röm. Saturnalien, welche mit den grössten Narrheiten und Ungebührlichkeiten von maskirten Narren trotz päpstl. und bischöfl. Verbote in der Weihnachtszeit ehemals gefeiert wurden; man wählte sich einen Narrenbischof etc. und führte allerlei Thorheiten in der Kirche auf. Zu demselben Unfuge gehörte auch das *Eselsfest*, *fête de l'âne*, ein Volksfest, das zu Weihnachten zu Ehren des Esels, auf dem Christus in Jerusalem einzog, und im Juni zu Ehren des Esels, auf welchem Maria mit dem Kinde nach Aegypten flüchtete, in Frankreich, Italien und Spanien gefeiert wurde; ein Esel wurde dabei als Geistlicher herausgeputzt, und an den Altar geführt, um sein *Ya* zu singen.

141, 14. *à plantez*, *à planté* (alt)=*en abondance*.

141, 26. *Langue d'oc et d'oïl*. Die südl. Mundart des Französischen, in welcher *oc* statt *oui* gesagt wird, wird als *langue d'oc* der nördlichen, die *langue d'oïl* oder l. *d'oïl* heisst, entgegengesetzt.

192 ERKLÄRENDE ANMERKUNGEN.

141, 24. Trouvère, ein Troubadour der **langue** d'oïl; troubadour, mittelalterl. Dichter (Stoff-Erfinder; *trobaire*=*trouver*) der **langue** d'oc.

143, 7 ff. Tenson, Wettstreitgedicht, „dispute galante entre deux poètes;“ lay oder lai, „poésie plaintive;“ — sirvente, sirvante = Rügelied; eigentl. = Dienstgedicht, d. h. ein im Dienste der Heiligen, Fürsten etc. abgefasstes Gedicht; später war der Gegenstand gewöhnlich bitterer Tadel gegen Personen, Stände, Zustände.

152, 10. esmerillon = émérillon (Schmerl); austour (*astur*) = autour.

155, 5. besant (bezant, Byzantiner), „monnaie d'or ancienne de l'empire grec.“

Verzeichniss der Eigennamen

nebst

den nothwendigen Erläuterungen, wofern solche nicht an den betreffenden Stellen vom Schriftsteller selbst geboten werden. Da die Aussprache der engl. Wörter durch die gewöhnlichen Buchstaben nicht genau angegeben werden kann, so wolle solche der Lehrer selbst seinen Schülern angeben.

A.

Aberfraw, auf der Insel Anglesey (nordwestl. von Wales). — Abingdon, wenige Meilen südl. von Oxford. — Acre, S.-Jean-d'Acre, Accon oder Ptolemais, an der phöniz. Küste. — Adriatique, le golfe —, adriat. Meer. — Aella 7. — Agnès de France (159), Tochter von Louis VII († 1180), dem Vater Philipp Augusts, 1179 verlobt und 1180 vermählt mit Alexis, dem Sohne von Manuel Comnenus; nach der Ermordung ihres Gatten durch Andronicus Comnenus (1183) ward sie dessen Gattin; aber schon 1185 wurde auch dieser ermordet; zwanzig Jahre später ehelichte sie Theod. Branas, Gouverneur von Adrianopel. — Aigues-Mortes, unweit des Golfe du lion. — Aimery oder Aimery, einer der sagenhaften Paladine Karls d. G. 137. — Alain, Alanus 117. — Alexandre le Grand 142. — Alexandre de Paris, in der Mitte des 12. Jh. zu Bernay in der Normandie gb., Dichter. — Alexis (159) s. Agnès. — Alfden 6. — Alfghive 50. — Alfred

194 VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN.

16 ff. — Alfrík 88. — Alfrude 89. — Aliz 111. — Allemagne; les Allemands. — Aloete de Meholon 143. — Amboise, St. im Dép. des Indre und der Loire. — Amicie de Courtenay 177. — Andronic, *Andronīcus*. — Angevin, Einwohner von Anjou. — Anglican, anglicanisch, zur englischen (anglicanischen) Kirche gehörend. — Les Angles, die Angeln, ursprüngl. an der untern Saale und der Elbe, später in Schleswig wohnhaft, zogen c. 445 (449) mit Sachsen nach Britannien, wo sie seitdem die Gegenden um den Fluss Humber bewohnten: Norfolk und Suffolk (= Ostanglien), Northumberland und Mercia. — Les Anglo-Saxons, Angelsachsen (s. les Angles). — Anjou, Landsch. an der Loire; Hauptst. Angers. — Annibal, Hannibal 181. — Anselme 105. — Anvers, Antwerpen (Belgien). — Aquitaine, Aquitanien, ehem. Herzogth., südl. von der Loire, zur Zeit seiner grössten Ausdehnung von der Loire bis an die Pyrenäen reichend (h. z. T. Guyenne). — Arabe 181. — Archipel = ägäisches Meer. — Ardenois (alt) oder Ardennois, die Gegenden des Ardennen-Waldes (Nordfrankr., Südbelgien etc.). — Argentan, St. im Dép. der Orne. — Arles, an der Rhone (Provence). — Arménie, Armenien. — Aragon oder Arragon, Kgr. in Spanien. — Arthur, Sohn Geoffroy's, dritten Sohnes von Heinrich II Kg. v. England, und von Constance de Bretagne, gb. 1187, Herzog der Bretagne, † 1202. — Arthus od. Artus, altbritischer Nationalheld von Cornwallis, sagenhafter König der Ritterpoesie, der bald in Frankreich (Nantes), bald in England, bald in Schottland seinen Hof mit der berühmten Tafelrunde hält 137, 140. — Aslauga 6. — Asselin 90. — Autriche, Oestreich. — Auvergne, Landsch. in Mittelfrankr. — Auxerre, im Dép. der Yonne. — Avignon, an der Rhone (Provence), Residenz der Päbste 1309 — Aymon, Haimon (148), einer der sagenhaf-

VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN. 195

ten Helden Carls des Grossen. (S. Charlemagne p. Capefigue p. 23, 30 nebst den Erläuterungen.)

B.

Balazun 142. — Baltique (mer —), Ostsee. — Barjac 143. — Baudouin, Balduin. — Baulx 143. — Bayeux, St. im Dép. des Calvados. — Béarn, Landsch. am nördl. Fusse der Pyrenäen (s. Gaston). — Beaulieu, am Indre; ein andres an der Loire, u. m. a. — Beauvais, St. im Dép. der Oise. — Bel 129. — S. Benoît, S. Benedictus. — Beorn 86. — Béranger, Berengar. — Béthune, im Dép. Pas de Calais. — Blois, St. an der Loire. — Bondoc-Dari (180), Sultan der Mamelucken, verwüstete Palästina gegen d. J. 1267 und drohte die christl. Colonien im Oriente zu vernichten: dies veranlasste den neuen Kreuzzug Ludwigs des Heiligen. — Borrilhons 143. — Boston, St., Ostküste von England; Golfe de B. = *the Wash.* — Bourgogne, Burgund 67. — Bourn oder (alt) Brunn, südwestl. von Boston 81. — Bragg 32. — Bretagne 1) = Britannien, England; 2) = Bretagne, nordwestl. Provinz von Frankreich. Die Einw. les Bretons. — Brice (St.) Briccius, Bischof von Tours, † 13. Nov. 444; daher (p. 38) *le jour de St. Brice* = 13. November. — Brunan-burgh 29. — Byrsa, die Burgstadt von Carthago 181. — Byzance, Byzanz, Constantinopel.

C.

Cahors, im Dép. des Lot. — Caïphe, Caiphas 119. — Cambridge, St. nördl. von London, südl. vom Wash. — Les Cambriens, Cimbern, *Cimreys*, Kymren, im heutigen Wales etc. 33. — Camville 94. — Canterbury, südöstl. von London. — Carduel 140 (s. Arthus). — Carlisle in

196 VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN.

Cumberlandshire, unweit der Gränze von Schottland (nordwestl. England). — Carthage, Carthago. — Castille, Kgr. Castilien. — Caton (187), *Cato Uticensis*, entleibte sich selbst zu Utica 46 v. Chr. (im Kriege Caesar's gegen die Pompejaner in Afrika). — Champagne, Landsch. im nordöstl. Frankr. — Champeaux 133. — Charlemagne 57 ff. — Charles le Simple oder III, Kg. von Frankreich 893—923. — Charles d'Anjou, Kg. von Neapel und Sicilien 1266—1282; durch „die sicilianische Vesper“ (Ostermontag 1282) verlor er Sicilien, gst. 1285. — Chartres, Hauptst. des Dép. der Eure und des Loir. — Chypre, Insel Cypern. — Clare 87. — Clément 128. — Clos-Vougot 151. — Cloudesly 128. — Cluny oder Clugny, St. und ehemals berühmte Benedictiner-Abtei im Dép. der Saone und Loire. — Clyde, unweit Glasgow mündend (Schottland). — Clym of the Clough 128. — Compostelle, Compostella: Saint-Jacques de C., Santjago de Compostella, in Galicia (Spanien), berühmter Wallfahrtsort zum Leichnam des h. Apostels Jacobus. — Constantinople 74 ff. — Corbeil, St. zw. Paris und Sens. — Cornouaille, Cornwall, Cornwalles, Südwestspitze Englands. — Coucy, adl. Geschlecht in der Picardie; Stadt und Schloss im Dép. der Aisne. — Courtenay, im östl. Theile des Dép. Loiret. — Croyland, unweit des *Wash*, zwischen Boston und Peterborough (79). — Cumberland, Landschaft Englands zwischen Edonfl. (Carlisle s. ob.) und der irländischen See.

D.

Danemarck, Danemarc oder Danemark geschrieben, Dänemark; les Danois. — Danube, Donau. — Les Dardanelles, die Dardanellen, enge zwischen dem ägäischen und dem Mar-

VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN. 197

mora-Meere. — Darius (142) Codomannus, von Alexander M. besiegt. — S. Denis, unweit von Paris (nördl.). — Devonshire, Landsch. im südwestl. England mit Plymouth, Exeter und andern Städten. — S. Didier, im Dép. Haute-Loire. — Didon, die sagenhafte Erbauerin von Carthago. — Dieudonné 165. — Dijon, in Burgund. — Le Diois, die Gegend von Die, einer St. im Dép. der Drôme, südöstl. von Valence (Dauphiné). — Dol, St. in der nordöstl. Bretagne. — Donzi 134. — Dreux, St. und Grafsch., westl. von Paris (Eure-Fl.) — Du Cange, Charles Dufresne, geb. zu Amiens 1610, gest. 1688, Geschichtschreiber und Sprachforscher, Verfasser des *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis*, Herausgeber der *Histoire de saint Louis, roi de France, écrite par Jean sire de Joinville etc. etc.* 183. — Dumbarton, in Schottland, westl. von Edinburgh. — Durham, im nordöstl. England, südl. von Newcastle.

E.

Éa 22. — Écosse, Schottland. — Edgard 35. — Edmund 15, 46. — Edred 31. — Édouard I, aus dem Hause Plantagenet, Kg. von England 1272—1307 (p. 177). — Edward 27, 45. — Egbert 21. — Eghelrik 80. — Eghelwin 91. — Égypte, Aegypten. — Éléonore, Erbin von Guyenne, Gemahlin von Louis VII, später von ihm geschieden, dann Gemahlin von Heinrich II, Herzog von der Normandie, später Kg. von England, Mutter Königs Richards, gest. 1202 (p. 143). — Elfeg 40. — Ély, nördl. von Cambridge. — Elyse 143. — Embro, Imbros, Insel im ägäischen M. unweit des Chersonneses. — Emma, Emma 50. — Epte, Nebenfl. der Seine (rechtes Ufer), Gränze zwischen Isle de France und der Normandie. — Érik 31. — Érin, île d'É. = Irland. — Ermengarde 143. — Escaut, Schelde, Fl. —

VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN. 198

Esclavonie, Slavonien 105. — Espagne, Spanien. — Est-Anglie, Ostanglien (Norfolk, Suffolk). — Est-Sex, Est-sex, Essex, an der Themsemündung, nördl. Ufer. — Étampes, zwischen Paris und Orléans. — Étang 107. — Ethandun 20. — Ethelred 27. — Ethelstan 28. — Ethelwald 27. — Ethelwulf 16. — Eure, Nebenfl. der Seine (Normandie). — Ève, Eva 139. — Évreux, in der südöstl. Normandie. — Exeter, in südwestl. England.

F.

Flandre, Flandern, h. z. T. Theile des nördl. Frankr. und des südwestl. Belgiens ausmachend. — Forcalquier, im Dép. der Unteralpen. — Francon oder Franke 62. — Frank, fém. franke, fränkisch; les Franks, die Franken. — La Frise, Friesland, h. z. T. nördl. Holland etc.

G.

Galles, pays de G.=Wales (westl. England); les Gallois, les Galls, die Gälén, ein Zweig des celtischen Stammes, Urbewohner von England etc. (p. 1, 113, 29). — Galloway 29, Südwestspitze von Schottland. — Ganelon, Genelun (148), verrieth den Roland; s. Charlemagne par Capec. p. 80 ff. — Gantelme 143. — Garenne 87. — Gargano, Gebirge, Ostküste v. Neapel. — Gascogne, Landsch. des südwestl. Frankr.; les Gascons. — Gaston 177. — La Gaule, Gallien; les Gaulois. — Gauvain, Gawein, Neffe von Arthus 137. — Genève, Ginevra, aus dem Hause der Herzoge von Cornwallis, Gattin von Arthus 140. — Geoffroi oder Geoffroy (oder Galfrid) de Beaulieu, Dominicaner, Beichtvater und Begleiter des h. Ludwig, gest. 1174, verfasste *Vita et sancta conversatio piae*

VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN. 199

memoriae Ludovici IX quondam regis Franco-
rum. — Geoffroi de Bretagne 136, 157. —
Gérard, Gerhard. 94. — Les Germains, die
Germanen; la Germanie; germanique. —
Les Gétules, die Gaetulen, *Gaetuli*, Völkerschaft
im nordwestl. Afrika. — Gherik 88. — Gil-
bert 87. — Gloucester oder Gloucester, am
Ausflusse der Saverne oder Severn (westl. Eng-
land). — Godrun 15. — Godwin 46. — Go-
thique, gothisch. — Gozon, Schloss in Langue-
doc. — Les monts Grampiens, Grampian-Ge-
birge (Schottland). — Grec, grecque 181. —
Guillaume le Conquérant, Wilh. der Er-
oberer, Herz. der Normandie, durch die Schlacht
von Hastings König von England 1066—1087. —
Guillaume le Roux oder II, Sohn des Vori-
gen. Kg. v. Engl. 1087—1100. — Guy oder Gui,
Guido, Veit.

H.

Harald 31, 57, 58. — Hardeknut 57. —
Hasting 25. — Les Hébrides, die Hebriden
oder Western-Inseln, nordwestl. von Schottland.
— Hélène 143. — Hédinant, geb. zu Prune-
roi im Beauvaisis, Dichter am Hofe Philipp Au-
gusts, gest. 1223 in der Abtei Froidmont. — Hé-
lion 161. — Helsinghie, Helsingland 8. —
Henri I, Kg. von England 1100—1135. — Henri
II, Kg. von England 1154—1189. — Hereward
73. — Hermesende. 134. — Hérode 139. —
Hongrie, Ungarn. — Hood (spr. Hūd) 119. —
Les Hospitaliers, Johanniter (Rhodiser-, Mal-
teser-) Ritter. — Hoveden, Roger de —, Prof.
der Theologie zu Oxford, engl. Geschichtschrei-
ber des 13. Jahrh. setzte die Annalen Bedas fort
vom Jahre 731 bis 1202. — Hubbo 5. — S. Hu-
bert, der Apostel der Ardennen, Patron der Jä-
ger, Bischof von Maestricht, gst. 30 Mai 727. —

200 VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN.

Hugues, Hugo. — Huguone 143. — Hum-
ber, Fl., Ostküste von Engl. — Huntingdon
an der Ouse, nordwestl. von Cambridge.

I.

Inglewood, Waldgebirge in Cumberland. —
Ingvar 6. — Innocent VI, Pabst 1352—62. —
Iolande oder Yolande 133, 177. — Irlande
19. — Isabelle 142, 177. — Ives oder Yves,
Yvo.

J.

Jean (p. 54), Pabst Johann XIX 1024—33. —
Jean, comte de Mortain, Johann ohne Land, Kg.
von Engl. 1199—1216. — Jeanne, Johanne 177. —
S. Jérôme, S. Hieronymus. Pag. 186 wird Bezug
genommen auf ein bekanntes Gemälde, auf wel-
chem der Empfang der h. Communion durch den
kranken h. Hieronymus dargestellt ist. — Jérú-
salem 92. — Joinville, St. im Dép. der obern
Marne, Jean, sire de J., Freund und Biograph des
h. Ludwig, geb. 1224 in der Champagne, gst. 1317
(s. oben Du Cange). — Jumiéges 62. — Jupiter
122.

K.

Karle 62. — Kent, Südostspitze von England.
— Knut, Canut 45. — Kunrad, Conrad II oder
der Salier, deutscher Kaiser 1024—39.

L.

Laconique, laconisch (spartanisch) = kurz
und bündig 147. — Lambert 141. — Lance-
lot du Lac, L. vom See, einer der Helden des
französischen Sagenkreises von König Arthus (s.

20

M.

Macédoine; adj. macédonien 142. —
Mâcon, St. an der Saone, nördl. v. Lyon. —
Mahomet (†632) p. 104. — Malespina, Mark-
 grafsch. zw. Parma und Genua. — S. Mandé 151.
Manlius Torquatus, röm. Feldherr im Lati-
 ner Kriege 340 vor Chr., verhängte über seinen
 eigenen Sohn die Todesstrafe, als derselbe gegen

202 VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN.

den Militair-Befehl einen feindlichen Anführer zum Zweikampfe herausgefordert und getödtet hatte; s. p. 169. — Mantes, St. an der Seine, unterwärts Paris. — Manuel Comnēnus, griech. Kaiser 1143—80 (s. ob. Alexis). — Marguerite, Margaretha 178. — Marie 125. — Maroc, Marocco, nordwestl. Africa, Kaiserth. — Marsanne 134. — Marseille 116. — La S. Martin, Martinitag = 11. Nov. (p. 56). — Matthieu, Matthaeus. — Maugis 149. — Les Maures, die Mauren, afric. Volksstamm, lange in Spanien herrschend 148, 180. — S. Maur, unweit von Paris, östl. — La Méditerranée, das Mittelmeer. — Mercie, Mercia, angl. Reich zwischen Trent und Wales. — Merlin (139) der Zauberer, eine der hervorragendsten Gestalten in der Arthussage. — Messine, Messina (Sicilien). — Meulan, an der Seine, unweit von Paris (abwärts). — Meuse, Maas Fl. — Meyrargues 143. — Monparon 143. — Montauban, St. am Tarn im Guyenne. — Montferrat, Markgrafschaft, später Herzogth. zwischen den Seealpen und dem Po, Hauptst. Casale, jetzt piemontesisch. — Montmorency, Grafsch. und St. im Dép. Seine und Oise. — Montpellier, St. in Languedoc. — Montréal (188) bei Salerno (Neapel). — Montrichard, St. am Cher (Orléannais). — S. Morin 63. — Mortain, in der südwestl. Normandie. — Mutch 122.

N.

Nangis, St. im Dép. Seine und Marne; Guillaume de N., Benedictiner der Abtei St. Denis, gest. 1302, Verf. einer *Chronique des rois de France*, einer *Vie de saint Louis et de ses fils Philippe le Hardi et Robert, chef de la famille des Bourbons*. — Nanteuil, im Dép. der Oise. — Narbonne, St. in Languedoc. — Navarre Kgr. Navarra am Südwest-Abhange der Pyrenäen.

VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN. 203

— Nemours, Grafsch. und St. im Dép. Seine und Marne. — Nesle, in der Picardie. — Neustrie, Neustrien, westfränk. Reich, im Allgemeinen = nördl. Frankr. zwischen Bretagne, Poitou, Berry, Burgund und Ardennen. — Nevers, Grafsch. und St. an der Loire, zwischen Berry und Burgund. — Les Normands 2 ff; la Normandie, eine Northwest-Landsch. (Herzogth.) Frankreichs. — Northumberland, östl. England, zwischen Hum-ber und Schottland; dasselbe (französisirt) Northumbrie (10); les Northumbriens 31. — Norwége, Norwegen; les Norwégiens. — Nottingham, St. zwischen Hull und Birmingham.

O.

Odin, Woutan = der Allmächtige, Herrscher über Himmel und Erde 2. — Ogier le Danois, eine der Hauptgestalten der Carlssage 137. — Olaf 28 ff. — Omar 180. — Les Orca des, die Orkney-Inseln (Nordspitze von Schottland). — Osbert 10. — Ouse, Fluss Englands, in den Südtheil des Wash mündend. — Oxford an der Themse, nordwestl. von London.

P.

Paléologue, aus dem byzantinischen Kaiser-hause der Paläologen, das v. 1272 bis 1453 herrschte. — Palestine 101. — Paris, zu Paris ge-schlagene Münze. — Parret 19. — Penrith, St. im nordwestl. Engl., südl. von Carlisle. — La Perse, Persien. — Peterborough, einst berühmte Abtei, St. zwischen Boston und Cambridge (östl. Engl.). — Petit-Jean 124. — Philippe-Auguste II, Kg. v. Frankr. 1180–1223. — Philippe III (le Hardi), Sohn von Ludwig IX, Kg. v. Frankr. 1270–1285. — Picot 92. — Les Pictes, die Picten, die alten Bewoh-ner von Caledonien = nördl. Schottland. — Pier-

204 VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN.

refeu 143. — Pilate, Pilatus 139. — Les Pisans, Einw. von Pisa (Toscana). — Les Plantagenets oder das franz. Haus Anjou, von 1154 bis 1485 auf dem Throne von Engl. — Poitevin, Bewohner von Poitou, dessen Hauptst. Poitiers. — Pontefract, südwestl. von York. — Pontoise (d. i. Oise-Brück), im Dép. Seine und Oise. — Provence, les Provençaux.

R.

Raghenold (64), Regnault, Regnault, Renauld, Regnaud oder Renaud, Reinald. — Ragnar 5. — Raoul, Rolf, Roll. — Raymond 105. — Regnaud de Montauban (Reinald von Montalban), eines der 4 Haimonskinder (s. Aymon), in der Carlssage eine grosse Rolle spielend. — Rennes, in der Bretagne. — Rhodes, Insel Rhodus, Sitz des Johanniter-Ordens von 1310—1522. — Rhône 105. — Richard, Herzog der Normandie (44, 50), genannt der Gute oder II 996—1026. — Richard, Coeur-de-Lion, 2. Sohn Heinrichs II von Engl. und der Eleonore von Guyenne, Kg. von Engl. 1189—99. — Robert de Dreux 133. — Robert Hode = Robin Hood 120. — Roger 106. — Rognvald 60. — Rolf, Roll 60. — Roland oder Rolland, der sagenberühmte Neffe Carls d. G. — Romanin 143. — Rouen, an der Seine (Normandie). — Rudgang 88.

S.

Sabran 143. — Sainceriaux 179. — Saint-Claire, am Epte-Fl. 70. — Saint-Denis, St. und ehem. berühmte Abtei bei Paris. — Saint-Gilles, Grafsch. an der Rhone-Mündung. — Salerne, Salerno, südl. von Neapel (Meerbusen von S.) — Saluce, Saluzzo, nahe am Po (Piemont). — Sancerre. Grafsch., St. im Dép. des Cher. —

VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN. 205

Sandwich, Hafenst. auf der Südost-Küste von Engl. — Les Sarrasins, die Sarrazenen. — Saverne, Severn, Fl., in den Canal von Bristol mündend, Südwest-Küste von Engl. — La Saxe, das Land der Sachsen (Elbe, Weser, Ems, Lippe); Saxons. — Les Scandinaves, die Bewohner von Scandinavie, Scandinavien (Norwegen, Schweden etc.). — Scath-locke 122. — Les Scots, die alte Schotten 28. — Seine 26. — Sel-wood 20. — Senlis, St. im Dép. der Oise. — Sens, an der Yonne (Burgund). — Sex-wold 88. — Sherwood 119. — Sicile, Sicien 75. — Sigg 77. — Sire-Wode 119. — Si-thrik 28, 80. — Siward 86. — Les Scaldes 31. — Socrate 187. — Sodome, Sodoma 42. — Soissons, an der Aisne (Isle de France). — Solway-Golf, auf der Westgränze zwischen Schottland und Engl. — Somerset, Landsch. an der Südseite des Canals von Bristol. — Sout-hampton, Hafenst. an der Südküste von Engl. — Spalding, St. südl. von Boston. — Stamford, St. in Lincolnshire, südwestl. von Boston. — Stephanète 143. — Stigand 91. — Stoi-cien, Anhänger der Philosophen - Secte der Stoiker, deren Hauptziel Tugend war, Verach-tung jedes Schmerzes etc. 187. — Stras-bourg, im Elsass. — Suth-Sex, Suthsex oder Sussex, sächs. Reich, südl. von Kent. — Themse, östl. von Wessex, westl. von Kent. — Sven 37. — Sweyn 77. — Syrie, Syrien.

T.

Taille-Bois 85. — Tamer, Gränzfl. von Cornwall. — Tamise, Themse (engl. Thames). — Tees, Fl. auf der Ostküste von Engl., nördl. vom Humber. — Les Templiers, Tempelher-ren, Ritter des Templer-Ordens, 1312 unter Pabst Clemens V und Philipp IV, Kg. von

206 VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN.

Frank. auf einem Concil zu Vienne aufgehoben wurde. — Les Teutons p. 2 = Germanen. — Tharnet, île de —, die Ostspitze von Kent. — Thévenot, Jean de, geb. 1633, gest. 1667, bereiste Europa, Afrika, Asien und gab Beschreibungen seiner umfassenden Reisen heraus. — Thorney 79. — Tickhill 95. — Toli 12. — Tone 19. — Torre 147. — Toulouse, St. an der Garonne und ehem. Grafsch. — Tournus, St. im Dép. Saone und Loire, an der Saone 135. — Tours, an der Loire. — Trainel 134. — Tranchemer 117. — Trent, von Süden dem Humber zuströmend. — Tuck 122. — Tunis; les Tunisiens 179 ff. — Les Turcs 173. — Turauld 84. — Tweed, Fl. die Südostgränze von Schottland gegen England bildend. — Tyne, Fl. südl. vom vorigen Fl. an der Ostküste von England mündend. — Tyr, Tyrus in Syrien; les Tyriens.

U.

Ulf 46. — Ulfnoth 46. — Ursine d'Ursières 143. — Utique, Utica, St. in Nordafrika, S. Caton.

V.

Valence, an der Rhone (Dauphiné); die Gegend le Valentinois. — Valhalla, Walhalla, das Elysium der alten Germanen, wohin Odin die tapfern Helden nach ihrem Tode zu sich beruft. — Les Vandales, die Vandalen, von 429 bis 534 in Nordafrika herrschend 181. — Les Varings 75. — Le Velai oder le Velay, Landsch. südöstl. von der Auvergne mit der Hauptst. le Puy. — Vendôme, Grafsch. und St. im jetzigen Dép. des Loir und Cher. — Vernègue 143. — Vienne, Wien 108. — Vienne, St. an der Rhone (Dauphiné); die Gegend le Viennnois 115. — Vighe 60.

VERZEICHNISS DER EIGENNAMEN. 207

— Vikings 4. — Villaret 161. — Villeneuve (161), gegenüber Avignon; dorthier ein berühmtes adliges Geschlecht der Provence. — Vimborn, Wimborne, St. auf der Südküste von England, nordwestl. v. d. Insel Wight. — Vincennes, $\frac{1}{2}$ M. östl. von Paris. — La Vistule, Weichsel.

W.

Warwich, Warwik, St. und Grafschaft; in letzterer auch Birmingham etc. — Les Welches 30; „*weal, weallise, welsch*“ est le nom générique donné par les Teutons aux hommes de race celtique ou romaine.“ — Westminster, ehem. berühmte Abtei, einer der Haupttheile Londons. — West-Sex, West-sex, Wessex, südwestl. Engl. — Wetla; Wetlinga-Street 22. — Wight, Insel an der Südküste von Engl. — William (engl.) = Guillaume 129. — Wilts, Landsch. nordöstl. von Somerset. — Winchester, St. landeinwärts nördl. von der Insel Wight. — Windsor, an der Themse, westl. von London. — Winter 88. — Worms, in Rheinhessen.

Y.

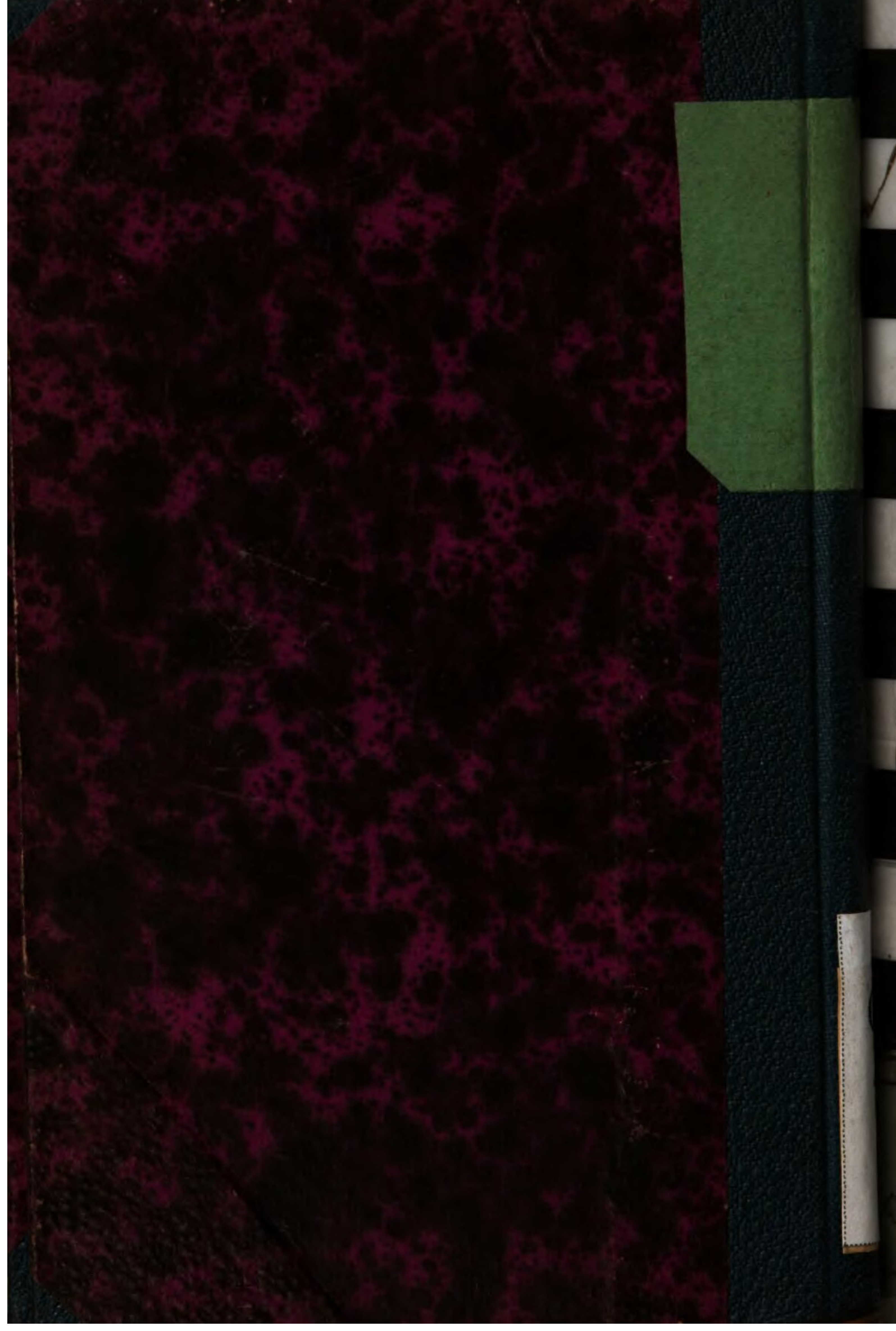
York, im nördl. England, am Ouze-Fl.

Z.

Zara, St. an der dalmatischen Küste des Mittelmeers.

Staatliche Bibliothek
Regensburg





Tableaux historiques du moyen âge tirés des oeuvres de Thierry, Capefigue,
Vertot, Chateaubriand : avec un vocabulaire historique et géographique

Münster [ca. 1860]

Regensburg, Staatliche Bibliothek -- 999/Gall.446(25)
urn:nbn:de:bvb:12-bsb11089811-8